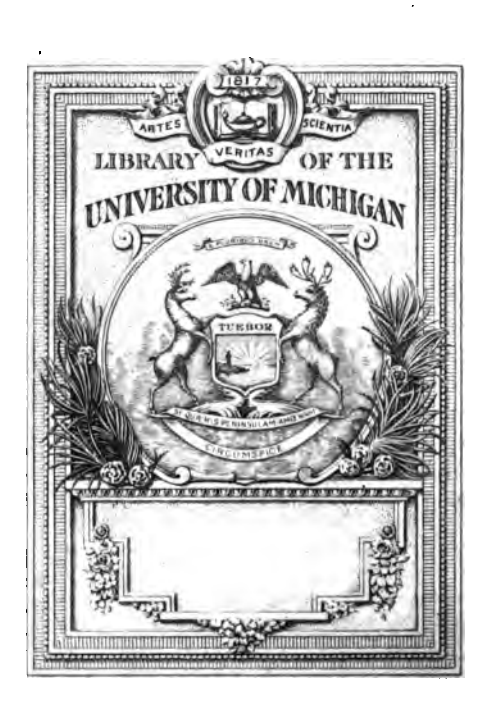

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



3e Mille

Collection TOURNIER

M.-C. POINSOT

SPECTACLES ET RECUEILLEMENTS

Littérature Sociale

Roman — Poésie

Victor Hugo — Emile Zola — Paul Bourget

Clemenceau — J.-H. Rosny



1907

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE D'ÉDITION

73, RUE TAITBOUT, 73

PARIS





Au bon critique
Au grand penseur
Au poète Jules Bois
Souvenir et hommage
respectueux et cordial
de
M. C. Poinsot

SPECTACLES ET RECUEILLEMENTS

Littérature Sociale

Collection TOURNIER



M.-C. POINSOT

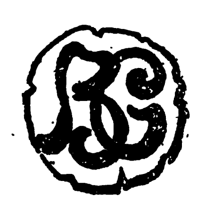
SPECTACLES ET RECUEILLEMENTS

Littérature Sociale

Roman — Poésie

Victor Hugo — Emile Zola. — Paul Bourget

Clémenceau — J.-H. Rosny





1907

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE D'ÉDITION

78, RUE TAITBOUT, 78

PARIS

De M.-C. POINSOT

Les Minutes profondes, poésies (Bibl. G^le^ d'Édition).
Le Châlet de l'Edelweiss, pages valaisannes.
Le Creux Derrible, roman guernesiais.
Histoire de la Révolution Russe (en préparation).
Spectacles et Recueillements. — Littérature sociale : Roman, poésie, V. Hugo, E. Zola, P. Bourget, Clémenceau, J. H. Rôsny (Bibliothèque Générale d'Édition).

POINSOT et NORMANDY

TROIS ROMANS SUR LA CRUAUTÉ HUMAINE

L'Echelle, roman contemporain (Fasquelle).
Tchérikof, roman historique (Carrington).
Les Vautours, roman historique (Carrington).

TROIS ROMANS SUR LA BEAUTÉ DE VIVRE

La Mortelle Impuissance, roman du dilettantisme (Fasquelle).
La Faillite du rêve, roman du relativisme (Fasquelle).
Les Titans vaincus (en préparation).

TROIS ROMANS SUR LE PEUPLE

Germaine, roman populaire.
Etienne (en préparation).
Le Quatrième Evangile (en préparation).

Mâles (Librairie Universelle).
Amours (Bibliothèque Générale d'Édition).
Types (en préparation).

Anarchistes, drame social, Lille, 1905 (Edit. de *Vox*).

Je n'ai pas le dessein d'écrire ici une Histoire de la Littérature sociale. *Il faudrait pour cette tâche un critique d'envergure, et surtout ce recul qui permet de juger les grands mouvements d'idées dans l'ensemble, c'est-à-dire avec une méthode créée à leur effet et postérieurement à leur apogée. On peut, par exemple, traiter aujourd'hui, et avec conclusions, de la peinture impressionniste qui a donné son maximum d'efforts, ou de la poésie symboliste qui, en dépit des galvanisations essayées par M. Robert de Souza, est morte dans l'essentiel de son objet, ce qui ne veut point dire qu'elle n'a pas, de même que l'art impressionniste, un prolongement de conséquences. La littérature sociale, malgré ses racines lointaines, offre encore des enfantements divers, des achèvements incertains, des tâtonnements. Elle est loin de présenter la suite des réalisations permettant, comme du classicisme ou du romantisme, d'en tirer une vue définitive. Des notes, des observations sur ce sujet, sont seules légitimes pour l'instant.*

On peut du moins constater ceci : La littérature fran-

dans le milieu ou à travers des milieux de mœurs générales. Peindre des tableaux sociaux, ou des héros dans leurs rapports avec des milieux sociaux et des lois sociales, bref, avec ce qui intéresse le plus grand nombre, voilà bien l'objet de la littérature sociale. Mais une observation ici s'impose. Si, pour qu'il y ait littérature, il faut qu'il y ait souci d'art, on devra limiter le domaine de la littérature sociale digne de ce nom, et n'y pas comprendre ce qui ressort d'un esprit de propagande. Non qu'il ne soit légitime à tel poète ou romancier de vouloir persuader ses adversaires ou fortifier et éclairer ses partisans, mais les livres de lutte doctrinale très souvent ne relèvent pas de l'art. Et encore ! certains discours de M. Clémenceau ne sont-ils pas de l'art? Un beau plaidoyer de M. Emile de Saint-Auban, n'est-ce pas de l'art ? Un livre de passion, comme les *Châtiments*, n'est-ce pas de l'art ? Certaines pages d'invectives de Veuillot, n'est-ce pas de l'art ? Un exposé de philosophie, une étude sociale, ne peuvent-ils être ou contenir de l'art ? L'*Esprit des Lois*, le *Contrat social*, est-ce de l'art ? Dès qu'un livre est bien composé, bien écrit, bien équilibré, dès qu'il nous émeut par son éloquence, à quelque sujet que celle-ci s'applique, n'est-ce pas une œuvre d'art?

On a cassé à grands coups de colères et de chefs-d'œuvre les vieilles distinctions des *genres* chers aux traités de rhétorique. Ne nous amusons pas à élever de nouvelles et ridicules barrières dans les champs

de la littérature. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir incompatibilité entre l'art et une production de l'esprit. Il suffit pour qui prend une plume de savoir s'en servir...

*
* *

Il existe donc une littérature sociale dont les œuvres sont de l'art littéraire dès qu'elles en acquièrent le caractère par le choix du sujet, par les qualités d'observation, d'émotion, de composition, par la tenue en un mot, sur quoi il est aisé de ne pas se tromper.

Cela dit, on peut trouver dans tous les temps, je le répète, un effort de littérature sociale. Cependant, cet effort n'a vraiment pris conscience de lui-même et de son but que depuis l'avènement de la Démocratie ou du moins de l'idée démocratique moderne. Rien de plus naturel, puisque c'est avec le remuement de ces conceptions ébranlant l'antique état de choses et allumant des espoirs au cœur des foules que sont nés les écrivains qui, tels Rousseau, Voltaire, Montesquieu, en ont pris matière pour leurs livres célèbres.

« Pourtant, comme nous l'avons déjà dit, G. Normandy et moi, dans une modeste brochure (1), il est incontestable que la « conscience sociale » existe déjà par exemple dans le *Roman de la Rose*, au moins pour

(1) *Le Roman de la Vie*, où l'on trouvera, outre ces quelques notes sur le roman social, des observations sur le romancier, ses qualités, ses responsabilités, son attitude dans la vie, etc...

la partie due à Jehan de Meung qui attaquait l'esprit féodal chez les nobles, cependant que le pauvre et puissant Rutebeuf flagellait les prêtres avec une verve intarissable et rude. La conscience sociale se manifeste dans les Fabliaux. Elle apparaît dans le *Roman de Renart* qui doit son succès, comme a dit Demogeot, à ce que « justice seigneuriale, combats, sièges, monastères, pèlerinages... tout passe sous nos yeux, tout est étudié, blâmé »... La conscience sociale s'éveille encore dans les œuvres d'obscurs auteurs du XIII[e] siècle, nous rappelant la vie des écoliers du temps. Elle surgit davantage au XV[e] siècle, alors que l'énergie bourgeoise et populaire se précise, alors que prévôts et sermonnaires parlent haut des droits du Peuple. Elle grandit dans le siècle de fièvre où La Boëtie vibre aux démocraties anciennes, où d'Aubigné clame les *Tragiques,* où le géant Rabelais fouaille les institutions de son époque. Au XVII[e] siècle, si épris du sentiment de la sélection et du culte de l'élite, elle se réfugie dans Molière et La Fontaine, dans La Bruyère dont on connaît le sombre tableau des misères campagnardes. Mais ce n'est qu'avec les précurseurs de la Révolution que triomphera la littérature dite *subversive*, démolisseuse de l'ancien état de choses, essentiellement sociale puisqu'elle agite les plus graves problèmes qui passionnent la société. Cet esprit se perpétue chez M[me] de Staël qui en son livre : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales* (1800) et dans *Del-*

phine (1803) proclame ardemment le dogme du progrès. Et puis, voici Hugo qui souhaite « qu'à une littérature de cour succède une littérature du peuple. » *Notre-Dame* peint les grouillements « de la canaille ». *Les Misérables*, malgré une pitié romantique et une langue difficile au vulgaire, est notre premier beau et vaste roman social et populaire. A la même époque, George Sand écrit des scènes paysannes d'une plume un peu dorée; et enfin Balzac resplendit, Balzac, peintre épique de milieux et de types, mais qui laisse pourtant à Zola la gloire de créer l'épopée des Faibles devenant peu à peu la Force logique, organisée, irrésistible, — l'épopée de la Masse obscure des Humbles montant, à travers les siècles, vers la Lumière.

Zola, en attendant Rosny.

Avec le *Naturalisme* — tableau de la vie vraie, exclusivement — le prolétariat fait définitivement son entrée dans la littérature. Ce n'est point là un mince titre de gloire. D'ailleurs cela *devait* arriver, quasi fatalement, à l'heure des polémiques ardentes où les principes sont aux prises, à l'heure où les conquêtes de la science et les progrès de l'esprit critique anéantissent les préjugés néfastes des dogmes et des castes, et où les triomphes de l'industrialisme agglomèrent par places des milliers de cerveaux actifs. Ah ! l'heure de l'*Assommoir* ! l'heure des querelles littéraires du *Rappel* et du *Figaro*, l'heure à laquelle Zola bataille avec vaillance,

et clame : « Fermez les cabarets, ouvrez les écoles ! » où, (Paul Alexis, toujours fidèle, à ses côtés), il se dépense avec une fougue que les obstacles n'arrêtent pas, contre la bourgeoisie ignorante, l'aristocratie timorée, les faux pudibonds ! L'heure des enthousiasmes exclusifs et des critiques violemment injustes, des haines systématiques, comme celles des Wolff et des A.-J. Pons... et combien anodines encore puisque le Maître n'avait pas abordé, comme il le fit plus tard sans faiblir un instant, le monde autrement rancunier de la presse politique !... Entre temps on malmenait les Goncourt parce qu'ils avaient écrit *la Fille Elisa...* »

A l'origine, le Naturalisme parut, grâce à l'outrance inévitable aux novateurs qui s'affirment, préférer à tout autre milieu social celui des bas-fonds populaires. Mais son champ d'investigation s'élargit rapidement. Zola mêla bientôt toutes les classes laborieuses à son étude gigantesque. Les frères Rosny, reliant l'humanité présente aux humanités mortes, et approfondissant à l'aide de leur science immense et de leur sens intuitif extraordinaire une question que dès l'abord ils montrent infiniment complexe, créèrent à eux seuls toute une façade du roman social ; les frères Margueritte, passant d'une œuvre purement littéraire aux larges reconstitutions de l'histoire d'hier, se lancèrent à leur tour dans la mêlée des idées libératrices, et tinrent la gageure magnifique d'obtenir du législateur des remaniements indispensables au Code féroce et injuste, — à la loi sur le divorce no-

tamment — par des campagnes acharnées, diversifiées en romans, pièces de théâtres, livres et brochures didactiques ; Lucien Descaves jeta, au vent fécond des chroniques, sarcasmes et pitiés ; Octave Mirbeau dit avec une brutalité superbe les ignominies sociales ; Gustave Geffroy prit à tâche d'éduquer le sens artistique des foules et se révéla dans l'*Apprentie* (1) un tendre et perspicace observateur de la vie ouvrière. Il se trouve que ces quelques hommes font partie de l'Académie Gon court. Et c'est à une belle œuvre sociale, *la Maternelle* de Léon Frapié, que cet aréopage décernait en 1904 son prix annuel. *La Maternelle* est essentiellement un roman social puisqu'il pose un problème d'éducation de la plus haute importance, sous une forme accessible à tous, et qu'il est plein de vérité psychologique, d'observation aiguë, de pittoresque, d'art en un mot.

Des douzaines de livres, souvent excellents, incitent de même à des réflexions d'ordre social. Nous ne les connaissons pas tous. Les nommer, c'est risquer des oublis. Nous citerons, pêle-mêle, outre les Rosny et G. Clémenceau plus loin étudiés, une *Ame d'enfant*, roman contre l'internat par Jean Aicard, les romans d'u-

(1) Fasquelle, éditeur. Il est à remarquer que la maison d'éditions Charpentier, continuée par E. Fasquelle, a publié beaucoup d'œuvres de littérature sociale, depuis Zola et les naturalistes, J.-H. Rosny et plusieurs de l'Académie Goncourt, Georges Lecomte, Ed. Rod, Clémenceau et divers aînés actuels jusqu'aux jeunes entrés dans cette voie : Ch.-L. Philippe, M.-A. Leblond, M. Corday, Ch. H. Hirsch, Charles Géniaux, etc., etc.

tilité médico-sociale d'André Couvreur (*le Mal nécessaire*, *la Source fatale*, *la Force du sang*, *les Mancenilles*, *la Graine* etc.), les fortes affabulations de Paul Brulat dont *Eldorado* s'élève jusqu'aux tragiques hauteurs d'un symbole, les études de prolétariat militaire de Descaves (*Sous-Off's*), d'Abel Hermani (*le Cavalier Miserey*), les étonnantes observations de la vie parisienne (*les Hannetons de Paris*) qui apparentent M. Georges Lecomte à La Bruyère, la mélancolie si simple, si douloureuse de Ch. Louis-Philippe dans *Bubu de Montparnasse* (dont on peut rapprocher la *Rina* de Paul Brulat) ou *Marie Donadieu*, la vaste, lourde et puissante dispersion de Paul Adam sur les sujets les plus variés dont plusieurs touchent aux plus âpres préoccupations contemporaines, les efforts de la toujours artiste Gabrielle Reval pour dégager, des âmes des jeunes filles, l'essentiel de leurs justes aspirations vers leur complet épanouissement (on sait le « scandale » causé dans l'Université par l'apparition des *Sévriennes*, la noble lutte entreprise dans *la Cruche cassée* et dans le *Ruban de Vénus* pour une compréhension plus vraie de l'honneur et de la liberté des femmes), les romans un peu bien académiques, mais solides, d'Edouard Rod, *les Mères sociales* de Camille Mauclair, écrivain si souple, si artiste, si probe et si crâne, Jean Vignaud dont *les Amis du Peuple* donnent, des Universités populaires, une idée autrement juste que la bien plus célèbre *Etape* de Paul Bourget, Charles Géniaux qui, entre autres romans, a écrit ce

chef-d'œuvre : *l'Homme de peine*, poignant, pittoresque, provincialiste, envolé jusqu'au symbole, descendu vers le plus robuste réalisme, vivant et simple. plein de joie, de tristesse, d'espoir, Eugène Montfort dont on a beaucoup loué *la Turque*, Mme Desmoulins, soucieuse des questions agraires (*Retour aux Champs*), A. Lavergne (*Jean Coste*), Bernard Taft, écrivain et militant socialiste (*les Vaincus de la Gloire*), Louis Lumet qui a joint l'action à la littérature et s'est occupé d'œuvres socialistes excellentes (*l'Art pour tous*, etc...), tout en écrivant *la Fièvre* et *le Chaos*. Henry de Bruchard (*la Fausse Gloire*), Paul Pourot, un des plus anciens combattants de la littérature sociale (*les Ventres*, *l'Enfant d'un Autre, Deux Familles*), Serge Barranx qui a le premier essayé le roman social à l'usage de la jeunesse (*Dans les Ruines*), Maurice Maeterlinck en plus d'un endroit et Marcel Prévost en plus d'un livre, (bien que l'un soit surtout attiré par les profondeurs inexplorées de l'âme et l'autre par les perplexités élégantes qui font la fortune des revues à la mode et fournissent un aliment aux conversations des fives o'clock) Maurice Landais qui mit en romans certaines pièces sociales de Brieux, Mme C. Pert et ceux qui s'occupèrent des graves responsabilités et des difficiles excuses des médecins avorteurs... Ainsi les limites de la littérature sociale s'imprécisent parce que les investigations se multiplient. Les uns voient de haut. Les autres se penchent sur des cas très particuliers. MM. Maurice

Barrès et Léon Daudet transportent la littérature sociale sur un terrain où la politique dresse les embûches du parti-pris ; Mme Severine s'est contentée de la magnifier en courtes mais vibrantes allocutions, soit dans les journaux où sa grande et douce pitié la rendit célèbre, soit dans les réunions où mille auditeurs restent étonnés du charme et de la force mêlés en ses improvisations éloquentes. Anatole France s'est taillé une place à part, ses discours soutenant la lecture, des œuvres curieuses comme *Sur la Pierre Blanche*, ou d'une extraordinaire intensité de vérité populaire comme *Crinquebille*, étant à coup sûr de la littérature sociale, et de la plus originale...

Certes, les omissions pullulent en cette liste, pourtant longue, d'écrivains de valeur d'ailleurs inégale (1). Mais si, pour finir, je cite le volume de M.-A. Leblond : *La Société Française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains*, ce titre même fera deviner la variété de la colossale enquête à laquelle se sont livrés les romanciers modernes, et la naissance d'une littérature qui peut et qui veut influer sur les destinées de la France et de l'humanité.

(1) L'auteur devait oublier deux noms dans cette liste : le sien et celui de son collaborateur, G. Normandy. Sans commentaires, rappelons ces romans sociaux qui leur ont conquis l'estime des lettrés : *L'Echelle*, *la Mortelle Impuissance*, *la Faillite du Rêve* et même leurs contes : *Mâles*, *Amours*, etc.

(*Note de l'Editeur*).

*
* *

Nous avons dit que l'avènement du socialisme expliquait en première ligne cette direction importante vers laquelle se précipite une majorité croissante d'écrivains, et nous ne parlons ici que du roman, mais la remarque peut s'appliquer au théâtre et à la poésie Le développement des idées décentralisatrices doit être aussi mentionné comme un des éléments importants de cette évolution littéraire.

Et au fond, tout ceci est du traditionalisme. Or, il est peut-être temps de le dire (car voilà un mot très juste que l'on a déjà falsifié) : *se développer dans le sens de la tradition*, qu'est-ce donc en effet sinon continuer le passé, évoluer suivant les lois de l'histoire qui se recommence, à peu près semblable pour chaque peuple? Et les peuples ne passent ils pas, à peu près constamment, des tyrannies plus ou moins oligarchiques, théocratiques ou autocratiques, aux libérations successives de la Masse qui peu à peu rompt les jougs, lève la tête, et arrive à se gouverner elle-même? (plus ou moins mal d'abord parce que sa conscience ne s'é-ique que si lentement!...) N'est-ce pas l'idéal qu'un maximum de liberté individuelle et d'action sur les ires publiques s'accorde dans une nation avec le fonctionnement équilibré de la collectivité, et, sur le globe, avec l'harmonieux développement des peuples

voisins ? Guerre, concurrence, ce sont là des mots du passé, des vérités mauvaises dont l'avenir, qui est à l'internationalisme pacifique, aura raison tôt ou tard. La littérature a suivi cette large route. Elle a secondé cette fière montée de la majorité travailleuse vers ses droits. Et si nous avons pu relever des traces de conscience sociale au cours des âges parce que, malgré tout, et quoique muette, la foule existait, n'oublions pas que les hommes de lettres furent longtemps les valets des princes, ce qui a une signification. Hommes et lettres se lassèrent d'être la propriété d'un petit nombre. Avant ou avec la démocratie, ils devinrent démocratiques, parce que l'évolution normale voulait qu'il en fût ainsi.

Le socialisme donc, étude des conditions de vie du prolétariat (au sens le plus large du mot) dans ses rapports avec la nation, a engendré des romans où ces conditions et ces rapports sont étudiés sans la sécheresse inhérente aux polémiques, et avec le charme dont l'art littéraire les pare, des romans qui ont trouvé, pour être écrits, les maîtres de la langue française.

La décentralisation — qui n'est pas l'éparpillement, mais une reconstitution d'équilibre — a puissamment contribué de son côté au mouvement que nous élucidons. Avec elle ont pris leur essor les romans descriptifs de mœurs provinciales, les romans terriens et paysans. George Sand et Balzac avaient certainement déjà fait de la bonne décentralisation littéraire. Et

nous ne remonterons pas aux époques antérieures à la Révolution où cette décentralisation était naturelle. C'est cette tradition-là qu'il faut reprendre. Cela n'entraîne nullement à revenir aux conceptions monarchiques, comme semblent le croire quelques fins matois politiques heureux de mettre la main, pour la détourner à leur profit, sur une doctrine qui n'a aucune raison de ne pas rester franchement républicaine, et de ne pas devenir socialiste (1). Là encore, (mais nous ne devons oublier ni Balzac, ni Flaubert, ni Maupassant, ni Fabre, ni Daudet) Zola est notre maître, car il a étudié la terre, et son intention au moins excuse ses erreurs. Nous nous demandons si M. Bazin n'est pas tombé dans un excès contraire pour avoir voulu contenter les pudeurs académiques et bourgeoises ; en tous cas, c'est un très bon écrivain qui enrichit consciencieusement ce domaine, où, sans compter les poètes provinciaux révélés par des anthologies que nous voudrions plus nombreuses, Baptisto Bonnet et les patoisans, Theuriet, Guillaumin, Bordeaux, Revel, Pouvillon, Le Roy, Lapaire, Ajalbert, G. Reval, Détharé, Delbousquet, Mielvaque, de Beaurepaire-Froment, L. Bertrand, vingt autres se sont taillés une belle réputation : phalange grâce à laquelle de la fraîcheur,

(1) Voir mes études sur la décentralisation républicaine : *Revue de solidarité sociale* (juillet 1906), *Vox* (15 octobre 1906). *Bulletin des Instituteurs et Institutrices de France* (depuis février 1907).

du soleil, de l'air pénètrent dans le temple qui sentait un peu trop le renfermé ou les parfums artificiels. Voilà d'autres mœurs, d'autres psychologies que celles des citadins, enrichissant la vaste enquête dont nous parlions plus haut. « Après ces milliers de romans d'amour, de romans banalement sentimentaux et voluptueux qui se débitent chaque année, il est temps que nous composions, a dit Léon Blum, une littérature ouvrière, une littérature paysanne, une littérature *sociale* ».

*
* *

Enfin, nous arrivons à une idée qui nous est chère. Pourquoi le roman populaire s'est-il avili à ce point que le mot *feuilleton* soit devenu synonyme de *littérature méprisable* ? Pourquoi ne le rénove-t-on pas ? Le roman social ne devrait-il pas, en réalité, être le vrai, le seul qui soit populaire ?

Apparemment oui, parlant de la foule, il devrait intéresser la foule. Mais nous avons eu cette malchance : un quarteron de fabricants sans vergogne ont fait main basse sur les rez-de-chaussée des journaux ; ils accaparent la production et lui donnent cette redoutable empreinte sans laquelle un directeur de quotidien se croirait perdu d'honneur si ses clients ne la reconnaissaient plus... Il paraît que les Richebourg et les Montépin n'ont d'ailleurs fait en cela qu'utiliser le moule d'un certain Victor Ducange qui « inventa » ce genre

détestable au siècle dernier. On sait que les romans-feuilletons se bâclent souvent aujourd'hui dans des sortes d'usines, sous un nom qui n'est plus qu'une raison sociale.

Au résumé, ces récits interminables et tirés à la ligne sont mauvais : parce qu'ils se targuent de débiter la vie en tranches et qu'ils n'en montrent d'ordinaire que l'exception, parce qu'ils échafaudent des intrigues compliquées à plaisir et pèchent par la composition, parce qu'ils agitent des marionnettes extraordinaires, clichées, aussi fausses que possible, parce qu'ils provoquent des événements inutiles à l'affabulation et dans l'unique but d'allonger la sauce servie aux lecteurs, parce qu'ils falsifient la vérité, dénaturent la psychologie, demeurent arbitrairement optimistes en leurs dénouements pour satisfaire le bourgeoisisme veule et superficiellement vertueux qui les exige ainsi (on le croit du moins), parce qu'ils farcissent l'esprit du vulgaire d'erreurs et de préjugés, parce qu'ils sont la pire école du style banal, incorrect et souvent incohérent.

Pourtant, qu'est-ce qui empêche un roman d'aventures, par exemple, d'être littéraire ? Un typhon du Pacifique n'est-il pas aussi intéressant à décrire qu'une tempête de France ? Un Argentin n'a-t-il pas un cœur aussi curieux à sonder que celui d'une Parisienne ? Pourquoi tant de Boussenard, d'Aymard, de Jacolliot, et si peu de Loti ? Mais nous allons plus loin : les thèmes des romans-feuilletons ne sont pas anti-littéraires par

eux-mêmes, encore qu'il ne faille pas multiplier les assassinats, évasions de bagnes, crimes passionnels, enlèvements d'enfants, viols et autres jeux bien connus qui, nous l'avons dit, sont l'exception de la vie. Seulement, ces drames possibles, parfois utiles pour faire éclore les crises psychologiques, doivent être traités avec circonspection, avec sagacité, avec art ; et s'ils renferment un enseignement, s'ils ne sont que des noyaux d'intérêt parmi l'ouvrage consciencieusement consacré à l'étude exacte de types et de milieux sociaux, s'ils n'empêchent pas l'œuvre d'être composée et écrite avec soin, alors *la direction de l'observation* aura rendu celle-ci sociale, et *la qualité de ses éléments* l'aura rendue artiste.

Nous souhaitons donc ici la rénovation du roman populaire qui n'a aucune raison valable pour être fatalement stupide. Le roman populaire, à la fois littéraire et social, ne serait-il pas justement l'idéal de la littérature sociale ? Ne serait-il pas, au point d'évolution démocratique où nous sommes, la forme adéquate à l'effort partout constaté pour le relèvement du niveau intellectuel moyen des foules, la forme à la fois accessible à tous, non traître à l'art et qui aurait pour symétriques les nobles tentatives de théâtre populaire ? « Nous sommes en effet, a écrit quelque part Camille Mauclair, au seuil d'une ère sociologique qui sera le recommencement logique de 1789, la reprise progressive, méthodique, expérimentale, du vaste sursaut instinctif qui créa

la Constituante. Ayant appartenu durant un siècle à la bourgeoisie qui l'avait détournée, il semble que l'œuvre révolutionnaire soit en train de revenir au peuple pour qui elle avait été entreprise, et que cette restitution soit la mission de la sociologie de demain, moins spontanée, moins éloquente, moins lyrique et moins utopique aussi que celle des Girondins, mais plus exacte, instruite par les expériences du siècle, appuyée sur la pathologie des foules, avançant lentement et sans hypothèses, mais résolument rationaliste, altruiste et néo-kantienne. Nous voyons constamment des nuits du 4 août s'accomplir; l'élite intellectuelle et la foule se tendent la main pardessus la classe bourgeoise, comme les deux sœurs ennemies qu'Ibsen fait s'étreindre au-dessus du cadavre de Jean-Gabriel Borkmann. » En me permettant une restriction au sujet de la bourgeoisie qui, lorsqu'elle sera pénétrée de socialisme intelligent, lorsqu'elle comprendra ses vrais intérêts, sera le plus solide point d'appui d'une révolution économique, — mais sans doute Mauclair a voulu condamner l'esprit bourgeois et non la bourgeoisie, ce qui n'est point fatalement une même chose, — je vous le demande, comment, se fera cette communion de l'intellectuel et de la foule, sinon par l'art et la littérature socialisés, rendus populaires et pourtant toujours dignes de leur nom ?

Or, en littérature, un genre est là, tout prêt, et nul ne songe à s'en emparer, à l'adapter au grand courant gé-

néreux qui a créé le théâtre populaire et l'art pour tous : le roman populaire !

Car le beau roman populaire n'existe pas, et je m'étonne vraiment que deux hommes de haute culture dont je partage à peu près toutes les idées, aient pu, en une curieuse polémique au sujet du roman-feuilleton, s'accorder tout de même à louer quelques-uns des abominables produits dont tout le monde sait la signature courante, commerciale, déshonorante, hélas ! pour les lettres françaises.

J'ai dit plus haut mon sentiment à propos de ces mauvaises et irritantes élucubrations. Je croyais qu'au moins les gazetiers seuls osaient en entonner les louanges. Et voilà qu'un très sérieux critique assure qu'elles moralisent les foules, comme si c'était vraiment moraliser que de perpétuer tous les banals credos du catéchisme bourgeois, entre autres cette résignation, fille du catholicisme, et qui est le plus sûr chemin de l'abaissement, et ce patriotisme de mauvaise marque qui est le plus sûr chemin du césarisme. Et voilà qu'un autre excellent écrivain cite — mais je ne citerai pas — ces mêmes noms « aimés du public » pour envoyer un grand salut d'estime à « leurs sentiments généreux et à leur dignité littéraire ». O générosité ! rétribuée cent mille francs par an quand le premier et l'un des plus admirables de nos romans de préhistoire rapporta un peu moins de trois cents francs à leurs auteurs, ces deux frères qui comptent parmi nos plus grands écri-

vains. O dignité ! qui barre la route aux essais un peu plus nobles de littérature populaire, paie souvent des secrétaires au mois pour bâcler lesdits « rez-de-chaussée », voulut rayer un Victor Hugo de la Société des Gens de Lettres, et gave les lecteurs d'une nourriture déplorable grâce à quoi la foule perd chaque jour un peu plus le sens et le goût de la beauté.

Or, *les Misérables*, pour ne prendre que cet exemple, sont un chef-d'œuvre à gros tirage. Il prouve, malgré ses défauts en tant qu'œuvre populaire, que le peuple accepte de beaux livres. Je reconnais que nos feuilletonnistes ont de l'imagination et de l'habileté. Mais pourquoi les mettent-ils au service d'une forme si détestable et d'un fond si peu littéraire ? C'est un crime envers le public, envers l'art, envers eux-mêmes.

Envers eux-mêmes ! car est-il rien de plus méprisable que de s'amoindrir volontairement ? Ils ont des dons et ils les prostituent. Il se rendent *incapables d'une œuvre*. Car je soutiens, en dépit des critiques trop bienveillants, qu'à un homme qui a *bousillé* quarante mauvais romans, il devient radicalement impossible d'en écrire un vraiment beau. La Littérature est, si j'ose dire, un sacerdoce. Il y faut *la foi*; il y faut *la discipline*. Qui s'est habitué à mal écrire, à rester superficiel, à flatter le mauvais goût, ne se transformera pas d'un coup, et brusquement du barbouillage ne passera pas au chef-d'œuvre. Ce serait contraire aux lois de l'art qui s'enfante, comme tout ce que crée

la nature, avec effort et dans un enivrement mêlé de souffrance.

Je n'insiste pas. On a saisi ma pensée. Je crois à la possibilité de rendre littéraires les romans populaires. Je crois à la possibilité d'y ajouter une note sociale. Je crois enfin qu'il y aurait là une voie nouvelle à ouvrir où les écrivains, par des combinaisons de librairie dont divers essais ont été tentés, pourraient conquérir la foule à de l'art véritable, à des idées hautes, et préparer ainsi l'avènement de ces Temps Nouveaux où l'on n'écrira plus par gloriole, amusement ou souci de gros lucre, où l'on ne lira plus par désœuvrement ou besoin de distraction, mais où écrire sera la fonction sociale de certains, où lire sera la joie et l'enseignement de tous. Alors, il y aura des tempéraments d'écrivains comme par le passé, mais il n'y aura plus de prolétariat et de mandarinisme littéraires. Alors, on n'entendra plus cette objection faite un jour par un administrateur influent d'un grand journal parisisien à certain littérateur qu'il aimait et voulait favoriser : « C'est bien, ce que vous m'apportez là, mon cher. C'est même *trop bien* pour notre public... Donnez-moi autre chose d'écrit... eh oui!... beaucoup plus mal ! »

Ecrire mal — exprès ! O tristesse !

ESSAI

SUR LA POÉSIE SOCIALE FRANÇAISE (1)

La poésie, où les tendances sociales s'affirment également depuis quelques années, n'y était jamais, en réalité. pas plus que la prose, restée étrangère. Et c'est très naturel, puisque, suivant la rapide formule de Stanislas Prato, toute poésie vient du peuple et retourne au peuple. Or les idées sociales visent toujours le peuple, puisque c'est lui qui, mis éternellement au second plan, a toujours à réclamer sa part de bonheur. Mais par un jeu inévitable de la civilisation, la poésie est devenue peu à peu la chose de l'élite, faite par elle et pour elle. Par un contre-jeu nécessaire et fatal, voici que la Muse se désaristocratise, s'incorpore les idées nouvelles, voici naître un genre à part de lyrisme dont nous allons essayer de définir la conception et de résumer l'histoire.

Qu'est-ce donc qu'on peut appeler au juste la poésie

(1) Etude parue dans la revue *La Femme Nouvelle* (Direction K. Roy), 1906.

sociale ? En accommodant à cette fraction de la littérature sociale ce que j'ai dit de l'ensemble, on peut la préciser, la limiter en l'enfermant dans la peinture des types et milieux sociaux, dans l'exploitation des thèmes liés au rapports sociaux, dans la description et l'exaltation des sentiments et des aspirations de la majorité de la nation. Cela ne veut pas dire qu'elle cherche à résoudre les conflits économiques, ni qu'elle ait la prétention de traiter des questions qui sont du ressort d'études plus exactes, ce qui lui enlèverait, plus encore qu'à la prose, son caractère d'art. Mais elle s'adresse moins à une minorité d'intellectuels ou d'oisifs qu'à l'élément laborieux du pays, dont elle traduit les tristesses, les humbles joies, les légitimes espoirs. Et cela la distingue de la poésie qui se contente de noter les propres émotions de l'écrivain, les phases de l'éternelle aventure d'amour, les aspects de la nature, ou qui rabaisse la solidarité à la pitié et exalte la charité, forme dernière de l'orgueil et de l'égoïsme des possédants. Et cela surtout la hausse vers l'altruisme et les plus larges essors de l'âme humaine. Loin de nous la pensée de renier à cause de celle-ci les autres formes de la poésie ; ce serait ridicule et barbare. Nous constatons simplement qu'un nouvel enclos a reçu de bonnes graines et nous aimons la moisson qui lève.

De même que le roman, la poésie sociale date d'aujourd'hui ; mais il paraît bien qu'elle s'est développée, elle aussi, parallèlement à l'effort démocratique, et définitive-

ment affirmée avec l'établissement de la troisième et sans doute dernière République.

Après l'éblouissement factice du second Empire en effet, et l'effondrement des régimes superficiellement forts des princes, un esprit nouveau souffla sur la France. Esprit d'abord apparemment revancheur, parce que la blessure avait été terrible ; et puis on s'aperçut que la réponse à la haine n'est pas fatalement la haine, que la grandeur des peuples consiste moins à se rendre les coups donnés dans une boxe interminable, qu'à ne plus suivre les desseins ambitieux des rois, que la guerre ne profite qu'aux gouvernants, aux puissants, aux financiers, aux pêcheurs en eau troublée de rouge, que, vainqueurs ou vaincus, toujours les humbles paient la dette de lutte et la rançon de gloire. On s'aperçut que la revanche devenait cocardière et journalistique, et le tremplin de quelques arrivistes ou le porte-voix de quelques bruyants amateurs. On s'aperçut que la véritable fierté est dans l'exhaussement de la conscience et de la prospérité en temps de paix, et que la splendeur militaire cache le plus souvent la pourriture des régimes et la misère des masses. On donna raison au Vauban de *la Dîme* contre le Roi-Soleil. On s'avisa qu'à côté des élégances il y a des habits rapiécés, qu'à côté de quelques mondains il y a une multitude digne de tenter les lyres. Déjà Zola bâtissait la formidable épopée des *Rougon*. Et l'on peut, pour la commodité des chronologies, faire commencer la poésie sociale

vraiment consciente d'elle-même avec la préface des *Poèmes populaires*, d'Eugène Manuel, écrite en octobre 1871.

*
* *

Mais, nous le répétons, il y avait déjà de la poésie sociale dans les âges précédents. Il y en avait dans notre vieille poésie populaire, anonyme et primitive, soulevée par l'aile des strophes épiques chaque fois qu'un grand destin secouait la nation. Il y en avait au temps des Chansons de Gestes, au temps des Fabliaux, dans Jehan de Meung, Rutebeuf, Villon. Il y en avait dans des poèmes didactiques du XIII[e] siècle. Il y en avait dans *les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, ces broussailles pleines de perles, et dans *la Ménippée*, cette bouffonnerie pathétique. Il y en avait dans La Fontaine dont on connaît l'âpre dédain des courtisans et des fortunés dissimulé sous d'agréables fictions ; et sans doute le Paysan du Danube, deux siècles après que le génial fabuliste en crayonna la silhouette farouche, pourrait encore se dresser contre l'Oppression avec les mêmes paroles de douleur et de rancune. Il y en avait dans les chansons frondeuses de la Jacquerie, de la Ligue, de la Régence, dans les chansons de métier, de compagnonnage, dans les chansons de route des troupiers. Il y en avait dans les deux sanglantes improvisations de la houle révolutionnaire : *la Carmagnole* surgie aux environs du Dix Août, et le *Ça ira* que la multitude composa ironiquement sur le rythme d'une contre-danse

de Bécourt, chère à Marie-Antoinette. Il y en avait dans *la Marseillaise* dont Pyat disait : « Ce n'est pas Rouget de l'Isle qui l'a faite ; il l'a chantée le premier, voilà tout. Le véritable auteur, c'est le peuple tout entier avec son horreur pour l'esclavage, sa foi dans la patrie et dans la liberté, avec toutes ses craintes et ses espérances, avec son enthousiasme infini et sa poésie éternelle. » Il y en avait dans *le Chant du Départ*. Il y en avait dans le recue l où Debraux réunissait, au lendemain des trois Glorieuses, sous le titre *d'Arc-en-Ciel de la Liberté*, les chansons, poésies, odes, cantates, inspirées par les mouvements populaires du temps, et dans le recueil des *Poésies Nationales de la Révolution française*, publié en 1836. Il y en avait, si nous revenons aux grandes individualités, dans Louis Bouilhet (*La Colombe*), dans Lamartine qui écrivait dès 1834 : « La poésie sera désormais de la raison chantée ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale. Elle doit se faire peuple et devenir populaire. Déjà elle s'est faite chanson pour courir sur l'aile du refrain dans les camps et dans les chaumières ». Il y en avait même dans Vigny. Il y en avait surtout dans Hugo, écrivain trop vaste pour ne pas englober ce frémissement de son siècle. Et, en toute justice, c'est encore dans le fougueux et immense peintre des *Misérables*, pionnier d'avant-garde à tant d'autres titres, qu'il faut saluer le premier grand poète moderne du Peuple (1).

(1) Voir plus loin : Victor Hugo, écrivain social.

Mais avant la guerre de 1870, de plus humbles chantèrent, dont le nom ne mérite pas tout à fait l'oubli. D'abord, certains poètes secondaires trônant dans les anthologies successives, descripteurs des tableaux de la vie des champs, de la mer, de la ville, mais combien conventionnels, froids, d'une résignation très plate ou très pieuse, et si dénués de lyrisme ! Ainsi le Brizeux des rusticités bretonnes, l'Andrieux des contes en vers, l'Autran des scènes maritimes, agrestes ou militaires, Mmes Anaïs Ségalas, Elisa Moreau, quelquefois des plumes meilleures comme Marceline Desbordes-Valmore, de Laprade, Soulary, Barbier, Hégésippe Moreau, Albert Delpit (*la chanson du Fer*), Soumet (*la Pauvre Fille*), Saint-Hilaire (*les Petits Savoyards morts de froid*), Belmontet (*les Petits Orphelins*), d'autres, pleurnicheurs académiques aux strophes correctes, rimeurs qu'aucune aile ne transporte et qu'aucune noble colère ne fait frémir. Et puis quelques fabulistes toujours écrasés par La Fontaine : Arnault, Viennet, Lachambeaudie, renfermant de petits axiomes sociaux dans des coffrets de bois blanc et des apophtegmes bourgeois dans de misérables poncifs. Et encore Louis Rastibonne qui rabaissa la poésie à la compréhension enfantine, erreur et faute, car l'enfant n'y gagne rien, et l'art y perd tout.

Ce sont enfin les poètes dits du peuple parce qu'ils en sortaient, mais dont très peu s'avisèrent de puiser leur inspiration dans la vie ouvrière d'où au contraire ils

s'évadaient en traitant les sujets réputés littéraires que leur inexpérience rendait plus insupportables : le tailleur Constant Hilbey qui prenait des leçons de rhétorique à cinq francs par mois ; le cordonnier Gonzalle qui s'écriait :

Ingrats, vous qui riez des classes populaires,
Ces hommes, qu'étaient-ils ? des fils de prolétaires,

en parlant des Démosthènes, des Molière et des Franklin ; Violeau, fils d'un maître-voilier de Brest et qui dédiait son premier livre à la Sainte Vierge ; Magu le tisserand, à qui Villemain souscrivait cinquante exemplaires et qui fut un instant fort prisé à Paris ; Beuzeville, le potier de Rouen, qui précéda Ratisbonne dans la poésie enfantine ; Poncy, le maçon toulonnais dont un des recueils s'appelait *le Chantier*, titre suggestif, contenu médiocre ; le cordonnier Lapointe très fier de pouvoir en un seul jour faire au choix quatorze paires de chaussons ou un long poème ; le boulanger Reboul plus connu mais guère plus original, bien d'autres auxquels il faudrait ajouter des morts récents comme Vard le graisseur de wagons, et desquels il faut détacher quelques noms, moins parce qu'ils sont plus hauts que parce qu'ils sont un peu plus significatifs.

Les Languedociens font grand état du poète Jasmin, coiffeur agenois né d'une boiteuse et d'un bossu en 1798, et qui, le premier, écrivit en patois un poème digne d'attention : *Françounetto*, récité par lui au milieu d'o-

vations, dans toutes les villes du Midi et jusque dans les salons d'Augustin Thierry, en 1842. C'était faire œuvre populaire que d'écrire en un idiome essentiellement populaire ; c'était faire œuvre décentralisatrice ; et nous devons compter parmi les poètes sociaux ceux qui, rentrant dans notre définition, esquissent des tableaux du travail, des sentiments, des aspirations du peuple des champs et des cités campagnardes.

D'autre part, nous avons trouvé, dans quelques poètes-artisans, comme l'aube de l'état d'âme laïquement fraternel des modernes. Bien qu'Eugène Orrit, par exemple, typographe mort en 1843, mît en garde les prolétaires contre les théories décrétées utopiques, parce que non mûres encore, on devine qu'il doute déjà du passé, tout en hésitant sur les promesses des bâtisseurs d'avenir. « Point de théorie sociale absolument méprisable ou illusoire », écrit-il. Et c'est une hardiesse déjà, donc un progrès. Dans *Soirs d'orage*, d'assez belles strophes reflètent l'angoisse de ses veilles succédant au labeur quotidien. Hippolyte Tampucci, garçon de classe au collège Charlemagne, chanta la régénération de 1830. Bathild Bouniol écrivait vers 1840 des poèmes curieux de pittoresque moderne où l'on voit « se tordre les cités, usines enflammées », où l'on entend les « vampires du travail, gigantesques, difformes, beugler au fond des ateliers » — évocations vigoureuses mais rares dans son œuvre. Théodore Lebreton, imprimeur en indiennes, d'abord attiré à la scène, puis mis

en sa voie par Mme D.-Valmore, est un des plus estimables de cette légion de rimeurs plébéiens. *Les Plaintes du Pauvre* peignent en tragique série la misère hurlante se débattant sous une civilisation égoïste et impitoyable ; l'écrivain ne se révolte pas, il constate ; mais c'est de la poésie sociale déjà que de déchirer les voiles sur l'horizon d'iniquité ; il faut louer à ce titre ce poète trop peu connu et dont les deux recueils d'*Heures de repos d'un Ouvrier* eurent en leur temps un assez gros succès. Joignons enfin à ces noms celui de Joseph Landragin (1820-1887) l'auteur de *La Chanson d'un Homme Libre*, bien qu'il soit un des chansonniers dont nous parlerons plus loin ; car c'est encore un ouvrier, un social. Son *Grenier* eut de l'écho, et aussi son *Droit au Travail* qui est peut-être la meilleure pièce dans l'énorme quantité de poésies résumée par l'énumération précédente.

Artisans inspirés, mais ignorants du dur apprentissage des lettres, vous qui fîtes des vers, médiocres à coup sûr mais sincères puisqu'ils ne constituaient pas pour vous un gagne-pain, vous tous que nous ne connaissons pas et qui rimez au fond des chaumières ou des mansardes, la besogne journalière achevée, si nous vous jugeons sévèrement comme écrivains, du moins vous êtes vénérables pour avoir allumé au-dessus de vos fronts en sueur l'étoile sacrée qui console. Et je vous évoque, tirant le tiers-point, poussant le rabot ou maniant la truelle, tous émouvants d'avoir mis un

rythme de beauté dans votre humble vie, et d'avoir transformé le geste du labeur et de l'effort en un geste — même indécis — d'exhaussement et de lumière.

*
* *

C'est peut-être chez les chansonniers que se trouve essaimé davantage avant la grande époque moderne du lyrisme social, le sentiment des revendications et des aspirations populaires. « La chanson en effet, c'est la poésie du peuple », a dit Chebroux. « C'est la poésie des humbles, écrit G. Clouzet, elle est aussi nécessaire à leur existence que le pain, l'air et la lumière ». « C'est la bonne nourrice de notre originelle gaîté, déclare Armand Silvestre, de la gaîté dont le lait coulait aux rouges mamelles de la vigne, la vengeresse de nos revers, la revendicatrice de nos droits, celle qui console les opprimés et salue les temps nouveaux. » Et Louis Lumet : « Plus que la poésie, la chanson est familière, constante, près des gestes quotidiens de l'ouvrier ; c'est en chantant qu'il travaille, qu'il marche, et même dans l'ennui c'est parfois en chantant qu'il se console. » Mais, ajoute X. Privas : « cette poésie doit être saine et réconfortante, source où l'homme simple puisera l'amour du labeur, de l'équité, de la justice. » Et Etienne Bellot : « La chanson doit vibrer à l'unisson des temps et des évènements, s'inquiéter des demains, marcher vers la pacification. » Voilà bien des citations. On pourrait en

tirer d'autres de Sainte-Beuve et de Sarcey, de Claretie et de Theuriet, de Sully Prud'homme et de Boileau lui-même. Hélas ! il n'en reste pas moins que, presque toujours banalisée de rimes mirlitonesques, ravalée à des flonflons de guinguette, la chanson est restée jusqu'ici au-dessous du poème ; elle est gaie, elle est enflammante; elle émeut; bien rarement elle a une beauté intrinsèque.

C'est que, on aura beau faire, la chanson, comme tout poème à forme fixe, reste un genre inférieur. Le couplet, pour la pensée qui doit s'y tasser toute entière, est un cachot qui a pour mur sonore le refrain ; le refrain est fatalement, lui, une banalité à répétion, de haine, d'amour ou de joie ; mais toujours il brise, il émiette. Il ne faut pas demander conséquemment à la chanson, plus qu'elle n'en comporte, de splendeur poétique, et rester indulgent pour ceux qui s'y taillèrent une renommée.

Ceci me met à l'aise pour juger les deux maîtres du genre au siècle dernier. Béranger d'abord, qui « enniaise tous les sujets qu'il touche » suivant l'expression forte de G. Lanson, qui eut pour idéals le patriotisme des grognards, la religion des bonnes femmes, l'amour des grisettes, et qui, s'il laissa fredonner le vent des révolutions au tuyau de sa musette, fut sans doute, je le crains avec Hugue Rebell, « en sa qualité de rieur, de l'opposition, de toutes les oppositions ». Et pourtant, d'idée plus haute que le gringottement de ses ritour-

nelles pour margotons en liesse, il écrivait dans la préface de ses dernières chansons, en 1833 : « C'est pour la foule qu'il faut cultiver les Lettres. Quand je dis la foule, je dis le peuple d'en bas. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût. Soit. Mais, par là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement pour captiver son attention. Montrez-lui à nu le cœur humain... Concevez pour ceux qui ne savent pas lire. Ecrivez pour ceux qui ne savent pas écrire. S'il reste de la poésie au monde, c'est dans les rangs du peuple qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaie donc d'en faire pour lui. » Il a essayé, lui, mais n'a réussi qu'à créer des refrains de morale platement bourgeoise assaisonnée de napoléonisme stupide et funeste.

Pierre Dupont vaut certainement mieux, encore que si médiocre trouveur d'images. En prose, il est franchement exécrable. Je note seulement ces quelques mots de la préface de ses *Chants et Poésies* : « D'instinct, sachant que le peuple est le dépositaire du droit et de ses destinées, les poètes jugent aux façons dont on use envers lui, si une crise est imminente ou lointaine. ... Les muses sourient. Après les cris de guerre, les peuples affranchis doivent se reposer dans l'harmonie » Voilà qui résume à souhait la fraternité internationale, généreuse et vague des hommes de 48, fraternité qu'on trouve dans les chansons du temps et qui nourrira les romans de George Sand.

Et pourtant, Béranger fut admiré d'un Gœthe et d'un

Lamartine. Et pourtant Baudelaire déclarait magnifique le *Chant des Ouvriers* de Dupont. Il est vrai que ces chansonniers firent vibrer la nation, moins avide de trouver de l'art en ces productions que d'y entendre l'écho des grandes rumeurs électrisantes d'alors. Peu après qu'il fut composé, le *Chant des Ouvriers* s'adaptait à l'état des esprits et devenait le cri de ralliement des déshérités. Rappelons enfin que Béranger et Dupont furent incarcérés pour des couplets déclarés subversifs. Ce titre de gloire en vaut bien d'autres.

Au vrai, leur gros succès vint de ce qu'ils correspondaient à la mentalité d'une bourgeoisie peu fixée sur l'art véritable et qui aujourd'hui, — aujourd'hui surtout peut-être — aime les divettes qui chatouillent sa gauloiserie naturelle, les romans-feuilletons, la musique d'opérette, le vaudeville, les chansons d'après boire, une religion facile et la liberté de persifler à loisir.

Les couplets chantant la liberté de chacun et l'accord de tous sévirent après les bagarres de juillet et de février, dans tous les *Caveaux* de France, contradictoirement d'ailleurs avec des strophes chauvines ; car il est bien vrai que chez nous tout finit par des chansons, tout, c'est-à-dire n'importe quoi.

Pour réagir contre l'exploitation grandissante des goûts incertains du public par les music-halls qui souillèrent des plus pénibles ignominies la chanson française, pour varier la romance de trottin et pour donner en même temps libre cours à l'instinct frondeur de la race,

on fonda enfin, après la guerre, les cabarets dits artistiques. J'en toucherai un mot, à la fois pour épuiser la question de la poésie chantée, et parce qu'au demeurant c'est encore de la poésie sociale fouaillant les mauvais bergers, les philistins, les jouisseurs, et raillant une société défectueuse ; mais on y voudrait souvent plus de bon goût.

Non que je veuille après des ouvrages documentés comme ceux de M. Tiersot sur la chanson française, de M. Bellot sur les chansonniers socialistes, de M. Valbel sur les cabarets chantants, les excellentes études de M. Gabriel Clouzet, de M. Eugène Poitevin et de tant d'autres, refaire l'histoire du genre. Il me suffira de rappeler pour mémoire les modernes inventeurs de la chanson plus ou moins *rosse*, si différente de celle, piquante, spirituelle ou sentimentale des Nadaud et des Chebroux, de la chanson de Montmartre, gouailleuse, quelquefois vaudevillesque, quelquefois trop pimentée, trop peu littéraire souvent ; mais il est difficile de mettre de la poésie dans un éclat de rire.

Et voici défiler les caustiques et les joyeux. Voici Mac-Nab, jeune ancêtre dont tant on répéta la complainte du *Pendu*. Voici Henri d'Herville et Jules Jouy, es doyens des chansonniers ; Eugène Héros qui ne rima pas que sa ritournelle *Si les femmes savaient*, et connut avec ses *Chansons des Gosses* une manière plus relevée : Léon Xanrof de qui l'on ne peut guère séparer le nom d'Yvette Guilbert ni le nom de Coco, son fameux

perroquet répétant à merveille les chansons de l'auteur ; Pierre Trimouillat, sympathique et fluet blagueur. Voici les membres du *Chat Noir* : Rollinat, l'ensorceleur étrange, le Fragerolle de la *Marche à l'Étoile*, Numa Blès qui écrivit plusieurs *Chansons des Humbles*, Montoya et Joyeux, Zamacoïs et Goudeski, les deux plus spirituels de la bande. Voici ceux du *Chien Noir* : Jacques Ferny, satiriste gouvernemental, Paul Delmet dont toutes les petites ouvrières ont vocalisé les *Stances à Manon* et la *Complainte de l'Aveugle*, le parodiste Hispa. Voici ceux des *Quat'z'arts* dont le plus intéressant est Marcel Legay, surtout compositeur ; les *Hydropathes* où l'on voyait Goudeau, Gille, Cros, Tailhade ; ceux qui fréquentaient le *Cabaret des Assassins* où Victor Meusy et Paul Bonnetain ne tuaient que les heures ; ceux qui buvaient au *Soleil d'Or* au temps des *Soirées de la Plume*, au *Mirliton* fondé par Bruant, au *Carillon* illustré par Fursy qui à son tour ouvrit sa *Boîte*, à l'*Ane Rouge* avec Lindex, Yong-Lug, Secot, aux *Eléphants* avec Lemercier, aux *Noctambules*, aux *Adrets*, vingt autres estrades qui s'échafaudent et s'écroulent par intervalles, et dont l'affiche signale de temps en temps un nouveau candidat à quelque éphémère célébrité.

Ces chansonniers-là sourient. D'autres ont aux lèvres un rictus. Gabriel Randon trouva un pseudonyme dans cette contraction navrée des muscles et dit les *Soliloques du Pauvre*, œuvre acerbe, douloureuse, où, suivant l'expression de L. Tailhade, il parcourt, comme un

Dante de la misère, les sites exécrables de la famine, de la détresse, de l'abandon, de la nécessité... Seul avant lui peut-être, Thomas Hood, en son chant funèbre de *la Chemise*, avait eu de semblables accents.

La plupart de ces énergiques sur qui nous ferons tout à l'heure de grandes réserves, procèdent d'Eugène Pottier, mort en 1888, mais qui jeta sa première poésie en pleine Révolution de 1830. Et nous voici de plain-pied dans la chanson rouge. En 1840, sa chanson : *Il est bien temps que chacun ait sa part*, eut un énorme retentissement ; elle indique assez le ton de celui que Vallès appelait « un Juvénal de faubourg », et Lombard « un vrai poète ». Je ne suis pas de cet avis. Pottier n'a pas de grands dons. Sa force est de l'audace, non de la puissance. Il frappe ; il hurle ; il reste très prosaïque. On pourrait s'étonner que son *Internationale* soit devenue la *Marseillaise* socialiste. « La *Marseillaise*, dit Mme Lydie Martial, répondit à un temps et en prolonge les raisons magnétiques dans nos générations perplexes ; mais il ne porte plus les fluides électriques correspondants aux moyens actuels de réaliser ce qui veut vivre et qui s'agite à la base de nos aspirations ». En effet, la *Marseillaise* n'est plus l'écho de ces aspirations, la traduction vibrante de nos désirs, de nos espoirs, de nos efforts vers la justice. Nous voudrions un chant national qui parlât non plus de sang mais de joie, qui exaltât la vie harmonieuse. Cet hymne nous manque. L'*Internationale*, musique douloureuse, n'est qu'un pis-

aller. Elle clame la lutte inachevée, en bien piètres vers. Nous attendons un chant calme de triomphe. Il viendra.

J.-B. Clément, mort récemment, est un apôtre dont il faut louer l'ardeur ; c'est un écrivain dont il faut aussi déplorer le manque d'art. Son *Temps des cerises*, qui a passé sur toutes les lèvres, sa *Chanson du Semeur*, sont d'une forme inférieure même à celle de Dupont. *J'ai faim*, *la Machine*, *la Ballade du Pauvre*, *Fraternité*, bref, ses *Chansons* (1885), ses *Cent nouvelles chansons* (1900) sont pleines de pitié, mais la poésie les déserte.

Eugène Châtelain (né en 1829), et dont les *Exilées* (1871), *Mes dernières nées* (1891), « servent à l'enseignement socialiste », précisément pour cela ne valent guère mieux. La chanson « d'abattage » n'a pas de chance : ses bûcherons sont aussi maladroits que vigoureux.

Quant à Aristide Bruant, l'appréciation est moins aisée ; sa grossièreté voulue et sa prose insupportable déroutent. Mais on ne peut nier qu'il ait de la vraie force. Il empoigne, non par l'horreur qu'il évoque, mais par l'immense tristesse qu'il suscite. Il a toujours le mot propre, même argotique, la vision exacte, le raccourci terrible. Il est plein de pitié. Il a créé quelque chose : la chanson de la rue, ou plutôt du cul-de-sac, du boulevard extérieur, des fortifs, des faubourgs où rôde le crime, des lieux louches. Il a étalé toutes les tares de l'En-Bas. Mais était-il nécessaire de le faire avec des mots d'en bas ?

Pour en finir avec la chanson de révolte, notons ici la constitution en 1901, sous l'inspiration d'Etienne Bellot dont les *Chansons de sang* (1905) contiennent des vers de vrai poète, du groupe des *chansonniers socialistes* « qui a pour but de développer dans le sein des masses le goût de la chanson sociale, d'en faire apprécier les beautés artistiques et d'en démontrer la valeur comme moyen de propagande ». A signaler dans ce groupe E. Corsin, M. Doublier, L. Riotor, de Valseyre, de Bercy, Noël Raybar, d'autres déjà nommés prêtant leur concours à des soirées familiales et fêtes ouvrières. Nous applaudissons à l'effort, à condition que la dite chanson prolétarienne ait une valeur littéraire. Or, cette valeur n'apparaît guère dans le 1er n° de l'organe du groupe, mars 1906 : *la Chanson ouvrière*. Les idées en sont simplistes, les vers passablement médiocres en général. Qu'on excuse ma franchise. Je veux enfin expliquer ma sévérité envers la chanson rouge.

Elle manque, à peu près constamment, d'art et de noblesse. D'art. J'ai dit pourquoi. Visant à la propagande, indignée sincèrement je veux le croire, elle néglige les éléments nécessaires à une belle œuvre : composition, choix des mots, émotion haute, recherche des images, style littéraire ; elle ressemble à une femme échevelée jetant du haut des remparts, pêle-mêle, les projectiles à portée, et non à la Muse qui rugit superbement l'âme enflammée d'un peuple ; elle fait naître la rage ; non la belle imagination. Elle manque de noblesse :

Très souvent elle s'abaisse à l'insulte grossière, à la trivialité, sous prétexte qu'elle parle par la bouche du peuple. O poètes exaspérés ! relisez *les Châtiments* pour apprendre comment on fouaille et comment on assomme quand on a du génie. Ne déshonorez-vous pas le peuple en bavant en vers des crudités et des obsénités d'ouvrier pris de colère ou de vin ? Au lieu de vous hausser vers la fureur sainte, vous vous encanaillez simplement avec lui. Vous flattez son penchant à la brutalité. Au lieu de le servir, vous lui devenez néfaste, puisqu'en place de le *tirer de bas en haut*, de toutes les boues vers tous les azurs, vous le *tirez de haut en bas*, vers les égarements de la haine qui ne raisonne plus. C'est en beuglant *le Chant des prolétaires* d'Achille Le Roy, que les grévistes de Montceau-les-Mines firent sauter en 1882 la chapelle du Bois Duverne. Anecdote symbolique ! Nous ne voulons pas de la poésie après laquelle le peuple demande du sang et hurle à la mort. Nous ne voulons plus de la guerre civile, *devenue inutile chez nous* : la révolution sociale doit s'accomplir en paix. C'est de plus en plus dans le calme que les conflits tendent à se résoudre, dans le calme fait de solidarité, de force consciente, de fermeté digne. L'appel à la violence ne devrait plus jamais, à l'heure actuelle, sortir de la bouche d'un poète français.

« Il faut enseigner au Peuple la fierté et la bonté. Les bardes d'aujourd'hui ont pour mission de conduire les hommes à la lutte par le travail, et de célébrer leur

bonheur dans l'universel amour. » Ces mots sont de Privas. Achevons avec lui le cycle des chansonniers — des bons chansonniers dont on l'a nommé Prince.

Eugène Corsin, plus haut cité, voulait déjà une langue plus littéraire aux chansonniers : et ses propres œuvres (*Eclairs avant la foudre*, *Coups d'aile*), témoignent d'un certain effort dans ce sens. Maurice Boukay avait aussi essayé de rénover les chansons de métier, et ses recueils marquent des aspirations humanitaires. Ce jeune berger, devenu poète et député, rêvait de lutter contre les inepties de la romance geignarde. Il fit des conférences, écrivit des articles, composa des pièces dont on peut dire qu'elles ont repris la bonne tradition. Eugène Poitevin, qui s'est spécialisé dans la chanson enfantine, a combattu aussi la mauvaise chanson révolutionnaire. « Tel qui chante, écrit-il, croit avoir agi... Or, ce ne sont pas les braillards et les débraillés qui feront aboutir la révolution économique, ce sont les syndicats organisés. » Et M. Poitevin a écrit de très jolies chansons démocratiques et populaires. (*Le Dur Travail*, *la Sociale*, *Mariage libre*, *Cheminette-Chemineaux* etc.). Xavier Privas accentua encore cette note de dignité. Né à Lyon, en 1863, comme Dupont, car Lyonnais et Stéphanois sont grands consommateurs de chansons, c'est en 1892 que Privas, encouragé par ses succès locaux, vint à Paris. Les cabarets en renom connurent sa voix caressante et forte à la fois, son enthousiasme et sa noblesse de caractère dont ses livres

sont un constant reflet. « Il y a dans ses chansons, a dit A. Surier, de mièvres tendresses, des élans d'amour emportés dans une chevauchée folle de passions déchaînées, des colères vengeresses en face de l'injustice triomphante, des mépris souverains en face de la bêtise » ; mais jamais sa muse ne s'avilit à l'expression basse, à l'excitation malsaine, à la haine populacière. Sa bonté surnage toujours. Et il est bon, parce qu'il est fier.

Nous ne voulons parler ici que du chansonnier social, quoique le sentimental soit peut-être plus intéressant. Il a tiré de ses divers recueils, un recueil nouveau, destiné aux enfants et dont Louis Lumet a dit : « Avec *les chansons des Enfants du Peuple*, nous sommes loin des chants guerriers de Déroulède, qui hallucinèrent des générations d'enfants. Si on doit faire savoir à ceux-ci que les armes peuvent encore être nécessaires, si on doit leur parler de la guerre comme d'une aventure effrayante et possible, ce sont les outils fraternels qu'il faut leur faire aimer, la paix féconde... Plus de ces rêves brillants et meurtriers dont on exaltait notre jeunesse. Apprenons à nos petits qu'on est heureux d'être bons, d'être justes. » Et Tailhade, à propos du même écrivain : « Privas réalise cet idéal de pièces à refrain dont la pensée et l'expression également heureuses, également simples, ont de quoi s'imposer à toutes les mémoires, d'un tour assez délicat pour complaire aux artistes, assez intelligible pour ne point dérouter les illettrés. »

J'en ai fini avec les chansonniers. Combien en ai-je oublié! Gaston Couté, ce très vibrant Beauceron dont Maurice Duhamel a dit qu'il avait magnifié des conceptions farouches par la forme la plus saisissante et la plus pittoresque qui soit, ce qui paraît vrai, quand on a feuilleté sa *Chanson d'un gars qu'a mal tourné*, — Robert Guérard (*Guerre à la Guerre*), Monthéus, Maurice Lecœur etc.. etc... Nous sommes à l'orée du Bois harmonieux où n'ont plus qu'à s'engager les poètes pour constituer enfin au Peuple un trésor des chansons sociales dignes de lui, d'hymnes laïques tout gonflés de sa grandeur, de ses droits et de ses rêves; et nous espérons au ciel de demain de beaux oiseaux ouvrant de grandes ailes planantes...

*
* *

Il nous faut maintenant revenir à Eugène Manuel: « Les ouvriers, dit A. Le Braz en parlant de lui, les gens de glèbe et gens d'usine n'avaient jusque-là que des chansonniers; ils eurent leur poète. La Muse ne dédaignait plus de traverser à pied les faubourgs; elle entrait dans les ateliers et grimpait aux mansardes; elle s'asseyait sous l'auvent poudreux des roulottes; son pur et clair visage se montrait au seuil des hospices, dans les salles des dispensaires, devant les guichets des prisons... Démocratiser la poésie sans l'avilir, poétiser le peuple sans le surfaire, beaucoup s'y sont appliqués depuis Manuel, mais ce n'est diminuer aucun d'eux

que de rappeler qu'il fut leur précurseur à tous. » En somme, c'est Manuel qui a créé la poésie chantant les humbles, les déshérités, bien qu'on trouve déjà dans Victor Hugo, dans Sainte-Beuve et même dans Pierre Lebrun quelques pièces de jolie intimité. Lui, le fit intentionnellement : « La poésie, affirme-t-il dans ses *Poèmes populaires*, a comme le théâtre une tâche à remplir ; elle doit de plus en plus être de son temps, s'associer à la recherche ardente des problèmes de la vie moderne... La pauvreté, l'ignorance, le travail pénible, le vice dégradant, l'héroïsme obscur, voilà le thème de cette poésie nouvelle où ne manqueront aux mains des habiles, ni les vives images, ni les émotions poignantes, ni les grâces inattendues, ni les puissants contrastes d'ombre et de lumière, ni les sévères enseignements. » Et le poète s'essaya. Il n'eut pas de grands envols, mais il ne manqua pas de force.

C'était pour son temps une audace de traiter des sujets évoquant la lie du peuple, les filles-mères, les chiffonniers. Ces visions renouvelaient l'inspiration. « Par Manuel, dit encore Le Braz, la poésie a retrouvé un souffle robuste, elle est redevenue vivante, ouvrière de progrès aussi bien que de beauté, interprète non plus des songes d'une élite seulement, mais des aspirations ou des angoisses de tout ce qui s'agite, peine, lutte à tous les degrés de la hiérarchie sociale et jusque dans ces gouffres d'humanité *dont l'éclair des révolutions permet seul de mesurer la profondeur*.

4

Dans ce genre, François Coppée s'acquit à son tour un nom de maître. Il visita, lui aussi, les faubourgs et les banlieues. Il erra par les rues banales et laborieuses. Il est plus adroit que Manuel. Mais comme il reste prosaïque ! Comme sa pitié manque de largeur et comme on s'étonne peu qu'elle soit devenue attendrissement de dame à aumônière et piété de sœur à cornette ! Il est vrai que c'est l'écueil de cette poésie réaliste de si bien refléter le populaire qu'elle arrive à en perdre les qualités d'art, d'imagination, d'émotion haute, de vrai lyrisme. Mais il ne me paraît pas impossible de parler des malheureux en nobles vers, de dire la misère et la douleur en belles strophes. Soyons toutefois indulgents pour ceux qui tracèrent les premiers chemins.

Manuel, Coppée — le Coppée des *Intimités* et des *Humbles*, non celui des ferrailleries nationalistes — voilà deux noms bien à part dans la poésie familière, coin pittoresque de la poésie sociale. Il y a aussi de la poésie réaliste dans le peu de vers que rima Maupassant, dans Verlaine, dans Richepin. Mais les deux premiers sont bien individualistes pour compter ici. Verlaine n'a guère pleuré, chanté, bégayé — adorablement par places — que sa propre vie de sentimental étrange, peu et pas assez fier, mièvre ou brutal suivant l'heure, voué aux fluctuations d'un cerveau mal équilibré d'artiste ingénu, ballotté par la vie et le rêve, attendri parfois sur les détresses des autres, mais guère soucieux de cet élargissement de la conscience collective du monde, qui

est une des caractéristiques du poète social. « Sa poésie naïve, subtile, nuancée, jaillie de source est parfois presque populaire, a dit Coppée ». Presque, oui ; il nous appartient peu. Il a d'autres titres de gloire.

Richepin aime les gueux sans doute. Du moins il le dit, l'œil flambant, et avec des coups de poing sur les tables de cabaret. Mais avant tout c'est un artiste, et, au fond, un parnassien. Ceci n'est pas un grief, mais une constatation. Il a droit ici à une place d'honneur. On se demande pourtant s'il a vu dans les larmes et les colères des pauvres, des claque-patins, des guenilleux, autre chose qu'un thème à effets pittoresques, dans l'injustice autre chose qu'un sujet d'imprécations magnifiques, dans la truanderie autre chose qu'un canevas à pièces de théâtre. A-t-il vraiment la commisération qui se penche, l'indignation qui veut noblement aboutir, l'espoir que soulèvent des ailes frémissantes ? Un je-ne-sais-quoi d'ému manque à son œuvre. Mais il a écrit des pages si puissantes qu'il sera toujours évoqué quand on parlera de poésie sociale, et toujours récité quand on organisera des auditions ; car il sait emporter les applaudissements de la foule.

Clovis Hugues paraît davantage le vibrant poète du peuple, peut-être parce qu'il tonna en prose aux tribunes ce qu'il chante en vers au Parnasse. Moins artiste que Richepin, il est plus social au sens que nous avons donné à ce mot. Il s'en vante en 1883 dans la préface de ses *Jours de Combat*. Sa verve jaillit de son

perpétuel bouillonnement de combatif, — méridional peut-être, mais certainement sincère. Lyre aux cordes toujours tendues, chaque souffle de bataille le fait vibrer. Il excelle dans la poésie de circonstance inspirée — et l'on sait si c'est là rare phénomène littéraire ! Sa chanson alors est quelquefois hâtive, jamais banale. « Il restera, dit M. Gros dans son *Histoire de la littérature socialiste*, comme un des plus grands, celui qui a le mieux exprimé le sentiment poétique populaire de son temps ».

Avant d'arriver à l'époque dite du *Symbolisme*, où la poésie sociale courba tout à coup la tête sous l'orage des esthétiques extraordinaires, il faut encore citer pour mémoire les beaux vers positivistes de Mme Ackermann, dont nous ne retiendrons pas ici la désespérance farouche et sublime, car la crise est passée où elle souhaitait l'anéantissement du monde parce que la Science avait vidé le Ciel. Plus que jamais nous avons la foi dans un idéal, mais nous nous sommes avisés de mettre celui-ci sur terre et à portée de nos mains. Nous n'avons rien perdu à dédaigner le geste de Tantale. Passons encore sur des noms beaucoup moins importants de quelques révoltés dont la poésie ne fut pas à la hauteur de la colère : Michel d'Ambur (ses *Cris d'un Paria*, sous couverture sang de bœuf, ne sont guère que huées lourdes et gauches) ; Th. Vibert et ses *Rimes plébéiennes*, Ferdinand Massy, certainement supérieur aux précédents, avec son volume *Vers la Lumière*.

Omer Chevalier, dont les *Révoltes* vibrent d'une belle énergie et d'une noble angoisse s'est affirmé, depuis, dans le roman, un écrivain de race et un satiriste d'envergure.

Enfin, il faudrait rechercher dans les parnassiens d'hier et d'aujourd'hui les traces de poésie sociale qui s'y trouvent certainement. Il serait injuste de dire qu'ils furent tous des impassibles, des sertisseurs de rimes de métal. Au surplus, l'anticléricalisme non dissimulé de Leconte de Lisle a quelque chose en soi de social, puisque c'est une grêle de diamants jetée aux fenêtres de la citadelle où sont logés les principes contre-révolutionnaires. Sully Prudhomme, le plus grand de cette génération, se défend, on le sait, d'être marmoréen. Et preuves en mains : qu'on relise *les Vénus* ou le célèbre sonnet *Un songe*.

Que de noms à citer dans une école où l'on ne transigeait cependant pas avec le formalisme prosodique, mais où les idées humanitaires pénétraient ! La source jaillie sous le coup de baguette des novateurs, creusa vite son lit, l'élargissant, multipliant les infiltrations, soit dans les champs, où nous retrouverons tout à l'heure les poètes régionaux, soit entre les pavés des villes chères aux succédanés de Manuel et de Coppée que leur flânerie menait parmi les rues travailleuses, soit même parmi les jardins apolloniques généralement dessinés en dehors de tels soucis, mais où croissaient pourtant çà et là des fleurs d'inquiétude et de pitié.

*
* *

Or, voici frissonner sur le lac bleu des nouvelles littératures, et s'avancer dans une gloire dédaigneuse des doctrines altruistes, un beau cygne aux yeux durs et au cou ployant. C'est le *Symbolisme*.

Aux environs de 1885 il vint, plumes hérissées, porteur d'esthétiques révolutionnaires, décidant de réintégrer dans la poésie la notion du mystère et des brumes, de briser les moules prosodiques, de casser les poncifs, de ravager les pelouses régulières et trop à la française. Et ses coups de bec furent quelquefois salutaires. On commençait à stagner, donc à mourir. On se banalisait. On sombrait dans la décadence, menaçante toujours à l'heure où les formes tombent dans le procédé, où l'effervescence créatrice refroidie fait place à l'imitation des Maîtres. Mais, en l'occurrence, le vers français faillit mourir. D'une part, le vers-librisme qui, de l'aveu même de Gustave Kahn, est l'apport le plus net du Symbolisme, d'autre part un égotisme excessif, la recherche du rare et souvent de l'anormal, l'emploi de rythmes subtils et individuels, de vocables étranges et d'extravagantes métaphores, creusèrent violemment un fossé entre ces poètes et la foule qui ne les comprit plus. C'était faire œuvre antisociale. Cette atmosphère devenait irrespirable pour la poésie dont nous nous occupons et qui vit de clarté, de franchise, de simplicité ; descriptive, la

poésie sociale ne se trouvera guère, mais combien aheurtée, que dans le plus puissant de ces artistes insurgés : Emite Verhaeren ; philosophique, elle se réfugiera, mais combien imprécise, dans le curieux et magnifique Saint-Pol-Roux, dans le mélancolique et harmonieux Henri de Régnier, peut-être aussi dans le fougueux et sylvestre Adolphe Retté.

Mais avec celui-ci, déjà point la réaction. Retté mena campagne contre Mallarmé. Et Mallarmé, c'est une des faces du Symbolisme : celle de la pensée absconse. Pendant même la période symbolo-vers-libriste, en effet, c'est-à-dire dès 1890 et ensuite jusqu'à la fin du siècle, on protesta contre la conception littéraire qui avait éloigné le peuple des poètes, au nom de l'art, de leur art. Des cénacles fomentèrent une contre-révolution. Quelques jeunes gens accourus du Midi à la conquête de la Capitale fondèrent le groupe dit *toulousain*. D'autres fondèrent le groupe dit *naturiste*. D'autres furent *romans* avec Ernest Raynaud et Jean Moréas. Les noms importent peu, mais les tendances. Moi-même, au lendemain du Congrès des Poètes de 1901 (intéressant, parce qu'il affirmait au seuil du siècle nouveau l'orientation décisive de la poésie vers les idées et les sentiments sociaux), Adolphe Boschot, Georges Normandy et quelques amis, luttâmes sous l'étiquette d'*Ecole Française*. Nous cherchâmes à soutenir l'esprit nouveau qui triomphait et à mettre au point les réformes essayées de tous côtés par ceux qui,

comme nous, estimaient qu'il y avait lieu de libérer la prosodie d'un code étroit, tout en revenant après les excès vers-libristes à la grande tradition française éventrée par des Américains et des Belges, à la tradition évoluée logiquement, sans peur mais sans outrance. Après nous, d'autres encore, vinrent. (*Néo-romantisme, Humanisme*, de F. Gregh, *Renaissance classique* de J. Gasquet, *Synthétisme* de J. de La Hire, *Intégralisme* de A. Lacuzon) etc.

Vers 1895 donc, on ramena la poésie à des pensées plus solides, à l'exaltation de la volonté, à l'acceptation d'une existence noble, à la participation franche aux idées modernes. A. Retté, comme F. Gregh un peu plus tard, chante « la beauté de vivre ». J. Viollis note la tendance de la jeunesse d'alors vers la lutte pour harmoniser les intérêts individuels et les intérêts de la société. M. Le Blond déclare « qu'il faut délaisser les hypothétiques paysages, les contrées métaphysiques et les palais artificiels, et fréquenter chaumières, marchés, ateliers et usines ». Les revues d'avant-garde proclament la nécessité de réagir contre la névrose et les ténèbres littéraires. La plupart des Symbolistes penchaient, politiquement, vers l'anarchisme; et c'était naturel par suite de leur individualisme intense. Les nouveaux venus et les assagis de la période précédente entrèrent dans le socialisme, doctrine altruiste. D'où quelques équivoques et un classement difficile. Il reste, toutefois, les œuvres; et ce n'est point, malgré que les auteurs se réclament de formules avancées, dans celles de la plu-

part des disciples de Jules Laforgue ou de Stéphane Mallarmé, qu'on trouvera des poèmes vraiment sociaux.

Même, chez beaucoup d'adversaires du Symbolisme, la forme reste mal dégagée de cette influence. Fernand Gregh nous offre un curieux exemple de transition. Il est encore vers-libriste, à la façon toutefois de Lafontaine plutôt qu'à celle de Laforgue. Mais déjà, un grand souffle humain circule dans la *Beauté de Vivre* et dans les *Clartés humaines*. Les thèmes éternels de l'Amour et de la Mort y sont renouvelés suivant une mélancolie qui s'efforce à l'optimisme, une hardiesse de rythme qui s'ingénie à aérer en quelque sorte le vers sans le désarticuler.

Une autre transition intéressante est celle de la doctrine parnassienne de l'art pour l'art à la doctrine altruiste de l'art pour le bien. Et Sébastien-Charles Leconte la résume admirablement. Ce disciple de Leconte de Lisle et de José-Maria de Hérédia par l'impassibilité et par l'impeccabilité, déjà dans *La Tentation de l'Homme* et plus expressivement dans *Le Sang de Méduse*, évolue avec une magnifique ampleur vers la poésie scientifique et sociale « qui doit, dit-il, refléter les idées et les préoccupations de ce temps et ne plus s'attarder aux routines du passé. La langue et l'arsenal métaphysique d'une pareille poésie sont encore à trouver. Ceci est affaire aux poètes. Mais quelle que soit la forme qu'elle puisse revêtir, elle doit exprimer, selon le mode le plus général, les pensées directrices de l'humanité

vers l'idéal nouveau ». Quel idéal? Il y répond ainsi: « Ce que le Peuple veut simplement, c'est plus de justice, plus de raison, plus de savoir; c'est que les hommes deviennent meilleurs puisque nous cherchons à les faire moins malheureux. Cet idéal n'est inférieur à aucun autre, et il a cet avantage de ne contenir qu'une part minime de chimère. Il est possible à réaliser. Il est cependant assez beau pour tenter les poètes. »

Graves paroles. Et quelle belle leçon pour les poètes sociaux eux-mêmes! Il ne faut pas, en effet, que la poésie s'infériorise en se socialisant. Il ne faut pas qu'elle tombe à des déclamations de tribuns. Il ne faut pas, comme je l'ai dit plus haut en parlant des propagandistes révolutionnaires, qu'elle s'encanaille et se banalise. C'est déjà trop qu'on l'ait parfois prosaïsée.

Il faut qu'elle se hausse, au contraire, de l'exclusivisme prolétarien aux tableaux sociaux les plus divers, aux sentiments larges, aux formes générales du bonheur. Il faut que, se désaristocratisant, elle fasse éclater les moules anciens, se libère du fatras des thèmes rebattus, du relent des vieux clichés scolastiques, de l'esprit conservateur qui s'effrite. Nombre de poètes nouveaux le comprennent, veulent vivre en hommes, se mêlent à leur temps, agissent, aiment, souffrent avec leurs frères dont ils ne charment l'oreille que pour nourrir le cœur.

Ce sera une de mes joies et une de mes fiertés d'avoir coopéré à cette œuvre de santé nationale avec quelques-

uns de *l'Ecole Française* où des talents fort divers se rencontrèrent. Je ne puis ici formuler aucune appréciation, parce que je fus plus que tout autre mêlé à ce mouvement, où toutefois, dans le sens très net de cette étude, je crois pouvoir relever deux noms déjà très remarqués : ceux d'Edmond Blanguernon et de Marcel Roland (1).

Ed. Blanguernon est un universitaire, mais de ceux qui accomplissent une tâche féconde dans un esprit largement insoucieux des routines. Il'est nourri aux lettres anciennes, mais a compris la grandeur de l'époque moderne, et la nécessité pour les éducateurs d'apporter tout leur zèle à son évolution. De sa fréquentation chez les maîtres, il a conservé le goût des hauts symboles antiques qu'il renouvelle avec bonheur. Récemment interrogé sur la poésie sociale, il répondait : « Elle a sa source dans la morale sociale du poète. Ceux qui pensent comme moi que l'artiste est un privilégié, un délégué du Peuple à la Beauté, concluent au devoir d'agrandir par leurs chants l'âme de leurs frères. Une conscience profonde des devoirs sociaux, telle est la condition d'une poésie personnelle et sociale à la fois. Avec elle»

(1) Il m'est très difficile, on le devine, de parler de Georges Normandy, mon collaborateur fraternel et dévoué. Je laisse à d'autres le soin d'apprécier ce talent de poète vigoureux, pittoresque, combatif, pourtant mêlé de douceurs exquises. Son volume en préparation, *Les bornes d'or*, pourra être combattu, mais, à coup sûr, on n'en niera pas l'originalité..

l'art, comme la morale, sera sauf, et nos chants, d'exprimer notre passion et notre sincérité, resteront beaux et lyriques. Sans elle, il ne peut y avoir, en « poésie sociale », que du poncif ».

Marcel Roland est plus jeune, mais non moins ardent. C'est un homme doux et droit dont on s'étonne qu'une telle force jaillisse, un beau marteleur de verbes sonores, un convaincu, pétri de romantisme et de positivisme, le chantre de tous les labeurs, de toutes les fécondes semailles, le prophète des futurs d'harmonie où se complaît sa rêverie fraternelle et sincère. Et je sais peu de poèmes aussi bien frappés, aussi enthousiastes que ceux qui éclosent du cervau de ce visionnaire « accoudé au balcon d'où l'on voit l'humanité ».

On trouvera des extraits des poètes de *l'Ecole Française* dans leur recueil collectif publié en 1902 sous le titre *La Foi Nouvelle* (1). Un peu plus tard, précisant nos idées, G. Normandy et moi écrivions dans une brochure *sur les tendances de la poésie nouvelle* : « Voilà donc un point élucidé. La poésie, qui s'était longtemps éloignée du peuple, revient au peuple, ou plus exactement se rapproche davantage de la vie... L'inspiration doit y puiser, et pour cela le poète doit rester un homme, coudoyer toute douleur et toute joie, n'être étranger à aucune manifestation de l'esprit, vibrer complètement enfin avec son temps... La sympathie universelle, jointe à

(1) Fasquelle, éditeur.

l'espoir en de meilleurs avenirs, à la certitude absolue du progrès, à la vision d'un possible bonheur humain, à l'amour de la vie, la voilà cette *foi nouvelle* qui nous anime et s'oppose à l'ancienne, dogmatique, étroite et parfois dégradante, à la foi qui nous ensoleille jusqu'aux portes de l'inconnu... Nous ne prétendons pas l'avoir inventée, cette foi qui découle de l'esprit positiviste et critique devant qui s'efface lentement le vieil esprit de l'aveugle croyance, car personne n'invente les grandes émotions qui ébranlent une époque. Nous nous connaissions des frères intellectuels... » Certes, nous nous en connaissions : les Haraucourt, les Bouchor, les Roinard, les Guyau, les Vignaud, les Pioch, les Fauchois, les de Guerne, les Van der Elst, d'autres déjà nommés qui chantent les forces sociales et l'affranchissement humain, poètes d'ailleurs inégaux de talent (mais qu'importe !), car l'envergure de P.-N. Roinard de qui on fêta dans les Lettres l'apparition de la *Mort du Rêve*, contraste évidemment avec le pâle universitarisme de E. Trolliet, auteur des *Routes Fraternelles*, et d'autre part Maurice Bouchor a acquis une réputation méritée depuis le contact qu'il a pris avec les œuvres scolaires et post-scolaires, les universités populaires, les réunions de lectures publiques, etc. Mais tous ont droit à notre reconnaissance pour s'être consacrés à la bonne tâche.

*
* *

A côté des aînés, les cadets se lèvent. Et c'est une floraison de volontés, de promesses, d'affirmations déjà magnifique. Que de noms se pressent au bec de ma plume en un pêle-mêle excusable parce que la matière est riche et mal triée encore : Pascal Bonetti monté de la Corse et Floris Delattre descendu du Nord, André Delacour et Jules Romains, lauréats de la *Société des Poètes français* dont l'éditeur, Gaston Tournier, est lui-même un bon poète qui se révèle social par des pièces d'un naturalisme exact et original, Gabriel Clouzet, A. de Brahm, A. Osmont, Georges Thouret qui est journaliste, Hubert-Fillaye qui est avocat, Ch. Dornier, Henri Delisle, Louis Dumont qui est instituteur... De quel haut exemple, est celui-ci, un instant enlisé aux voluptés de l'antique, et revenu à la nature, vivant parmi les paysans, propageant chez eux les théories émancipatrices, et dans des veillées populaires très suivies, leur donnant la substance du mouvement moderne, organisant des récitals de vers contemporains, initiant enfin les enfants et les jeunes gens au charme de leur sol, à la poésie saine et forte, à la bonne littérature. Et voici encore des étrangers célébrant en français les grandes émotions de la genèse du monde nouveau, des Belges comme Eeckhoud, Gilkin et Roidot, des Suisses comme Tavan, des Canadiens comme Fréchette ; voici des poètes qui sans se

targuer du titre de sociaux incorporent à leur œuvre le frisson populaire comme Mmes de Noailles, Delarue-Mardrus, Marie Dauguet ou Cécile Perrin, comme Louis Mercier, A. Mary, A. Tudesq ou A. Joussain. Voici enfin les écrivains régionaux qui nous appartiennent dès qu'ils décrivent les travaux et les rêves des petites gens de chez eux, ou exaltent l'âme de leur race, tels, parmi cent autres : les septentrionaux Lante, Bocquet, Huguet, Prouvost, Droulers, Lebesgue, Massy, Potez, Mousseron, le tout jeune Ardennais André Fage, Hinzelin en Lorraine, le Comtois Grandmougin, les Bourguignons Gabriel Vicaire, Fertiault, Lucien Paté, derrière lesquels se dresse la grande ombre du Lamartine de *la Vie Champêtre* et de *Milly*, le Tourangeau Louis Chollet qui doit compter parmi les vigoureux fouailleurs de la société avec ses *Chants de Révolte,* le normannysant pittoresque et farouche Ch. Th Féret à côté de qui l'on doit placer Harel, le notoire cabaretier d'Echauffour, Henri Beauclair, enlevé aux muses par le journalisme, les deux Frémine, Georges Thouret, F. Sch. de la Faverie, Gaston de Raimes, les patoisants Beuve et Rossel, les bardes Jaffrennou, Le Goffic, Tiercelin, Parker, Le Braz, Plémeur, Sébillot, les Poitevins : B. H. Gausseron, M. Béliard, et Gaud le rustique conférencier-poète de Chef-Boutonne, Hugues Lapaire, poète national du Berry et mieux qu'écrivain local, avec l'autre bon berriaud Nigond, le Nivernois Millien, un des doyens de la littérature décentralisatrice, Vermenouze qui est du pays de

Pascal et dont l'Académie couronnait en 1904 le superbe recueil : *Mon Auvergne*, les Rouergats Pomairols et Fabié, le Quercinois Maratuech et le Perigourdin Cellerier ; en Gasgogne : Delbousquet, Rameau, Praviel ; les Languedociens Charles-Brun et Fernand Rivet, les Provençaux Aicard, Renouard, Gasquet, Souchon, Segard, dominés par le large chapeau de Frédéric Mistral, cent et cent autres... Il me plaît de terminer une liste fastidieuse par ce nom sonore et symbolique. Mistral : c'est toute la Province qui veut rester chez soi, rire et chanter sous son soleil, travailler aussi. Mais ce nom même rappelle la limite de la décentralisation et qu'il ne faut point pousser l'amour de la tradition jusqu'au maintien des servitudes, jusqu'à l'abdication des principes nouveaux qui éclairent la marche du monde.

*
* *

J'ai cité. J'ai fait des omissions innombrables. Il n'importe. J'ai surtout voulu marquer que l'immense production poétique contemporaine contient une proportion croissante de poésie sociale, indécise encore chez certains, très nette chez d'autres. La poésie sociale est désormais passée dans le sang même de la Muse française. Il reste élégant peut-être de la mépriser. Il devient difficile de la nier. Il n'est plus que spirituel de la déclarer inutile et antilittéraire. De vrais poètes ont pris sa cause en main et l'ont traitée sur le mode des maîtres.

Il n'est plus personne, je pense, chez qui la piètre conception bourgeoise de la poésie ramènerait un si noble effort à des broderies de rhétorique et à des canevas de bouts-rimés. Je serais avec les rieurs en effet, si ce coin de l'activité intellectuelle devait consister à cadencer des phrases sur des thèmes rejetés par la prose comme trop inconsistants, car un très grand art peut seul faire pardonner une œuvre uniquement plastique. Mais je crois à la grandeur et à l'efficacité de la vraie poésie, chaîne d'or entre nous et l'idéal, traductrice en beauté des gestes de la vie, et en formules vibrantes de l'espoir sommeillant au fond de l'âme humaine. Je crois à la poésie qui nous incite à la rêverie féconde, au repliement sur nous-mêmes, à l'émotion haute et à la réflexion sincère, qui nous aide à nous dégager des contingences pour mieux comprendre l'Univers et pénétrer un peu le mystère palpitant qui nous habite, à nous élever au-dessus du monde pour le juger, l'aimer et le dominer — tel un voyageur gravissant en pays inconnu quelque haut sommet pour chercher de quel côté resplendit le soleil. Je crois à la poésie qui nous incline à la bonté et qui, au milieu de l'illogisme des haines et des concurrences dont on veut nous faire croire qu'elles sont patriotiques et indispensables à l'économie des peuples, infuse en nos veines de barbares mal éveillés au jour nouveau, un peu de la fraternité par qui l'espèce humaine accomplira sa destinée terrienne : conquête des secrets de la nature et du bonheur mondial.

Et de cette poésie digne du roi des choses, qu'est-ce qui s'en rapproche le plus, je vous le demande, sinon la poésie sociale dont j'ai sommairement indiqué l'histoire et déterminé l'objet, non la poésie violente qui trouble, mais la poésie sereine qui ennoblit, la poésie qui sans peur décrit les tares de la société et clame les injustices, mais sans jamais trahir à son art, la poésie qui surtout élargit les consciences et dresse les fronts, qui respecte l'homme et le fortifie en exaltant ce qu'il recèle d'instincts supérieurs, la poésie qui l'aide à se réaliser harmonieusement par rapport à ses frères, intégralement par rapport à lui-même.

VICTOR HUGO

ÉCRIVAIN SOCIAL

Je vais distribuer cette étude sous trois titres chers à Victor Hugo lui-même. Le merveilleux écrivain a compris, mieux que personne, l'importance du jalon que marqua la proscription dans sa vie, et ce qu'il dut à cet événement, de rénovation intellectuelle, de santé physique et de gloire mondiale. Et nous savons aussi qu'on peut très bien diviser, par rapport à ce temps d'exil, l'évolution de l'esprit et du talent du plus puissant et du plus ouvert de nos poètes. *Avant* l'exil, c'est, peut-on dire, l'époque de la souple et chaude poésie. *Pendant*, c'est l'époque des poèmes d'envergure et des romans magistraux. *Après*, c'est l'achèvement de l'œuvre et la brume des rêveries philosophiques.

Quelques critiques ont marqué, parfois très durement, ce qu'ils ont prétendu être, chez cet esprit vaste — et plus profond qu'on ne l'a dit — de basses palinodies, des adresses d'arriviste éhonté, des trahisons et des bluffs. Je crois au contraire pour ma part, à une très naturelle et très sincère continuité dans cette vie si

pleine. Je ne fais pas de Victor Hugo un demi-dieu, comme le proclame M. Mendès, ni un demi-diable, comme le juge M. Doumic. Je le place au premier rang, tout simplement, comme le veut M. Lemaître. Je le considère comme un très beau et très curieux type d'homme de lettres, sans plus. Je dis avec M. Léon Blum : « Ce fut un poète public. Tous les grands mouvements du siècle ont trouvé dans son œuvre une résonnance agrandie. Chaque conquête nouvelle de la pensée marque en lui un nouvel élargissement de l'inspiration. Tout ce qui contribue à l'affranchissement de l'homme rehausse encore le génie du poète. » On ne peut mieux déclarer qu'il fut un grand écrivain social.

Le poète m'apparaît avant tout comme une âme vibrante et compréhensive à un degré très élevé, donc généralement divinatoire par intuition, réceptive par réflexion et, en tous cas, plus émotionnable que d'autres en face des manifestations diverses de la vie.

Or, la vie, c'est la vérité ; je le crois du moins depuis que j'ai appris à placer ma certitude dans les phénomènes seuls dont l'ensemble constitue l'univers, et ma dignité dans la réalisation la plus complète de ma nature humaine. Cette vérité, qui se contente de reculer le mystère à chaque découverte nouvelle, contient toute joie et satisfait toute aspiration esthétique ; mais combien peu la comprennent et en jouissent dans l'exercice normal de leurs facultés équilibrées ! Le poète est celui qui en a la conscience la plus sereine et la vision la plus

harmonieuse. Il y puise tout ce qu'elle recèle de beauté ; et cette beauté, si complexe, il la lie en gerbes : ses poèmes, éclos dans l'ardeur de son inspiration et dans la grandeur morale de sa sincérité.

Cette notion de la vérité, confondue ainsi avec la vie elle-même, n'exclut nullement le charme ou l'angoisse du mystère, puisque nous ne connaissons pas et que nous ne connaîtrons jamais peut-être toute la vie. L'hypothèse est permise aux poètes comme elle l'est aux savants ; les uns la posent avec des chiffres et les autres avec des évocations. Le génie s'accommode de ces deux manières de déchirer l'horizon.

A bien les lire, on s'aperçoit vite que les poètes de tous les temps essayèrent de traduire tous les frissons de la vie, et toutes les aspirations vers une forme d'existence qui constituaient jadis leur foi et ne constituent plus qu'un rêve. Chose curieuse, la plupart versèrent, plus ou moins sciemment, dans ce panthéisme qui fut comme un pressentiment de notre conception actuelle, de plus en plus concise, de l'univers. Et cette Divinité qu'ils sentaient au fond de tout et qui les inclinait à personnifier les choses, qu'est-elle, sinon la Force qu'on devine aujourd'hui associée indissolublement à la matière, qui bientôt peut-être expliquera le formidable mystère de la constitution et de l'évolution de tous les mondes ?

Cela nous indique assez pourquoi les vrais poètes aiment tant la nature : ils y entendent la rumeur des créations.

Traduire la vie en s'associant à son rythme mystérieux, en créant des images qui l'éclairent ou des symboles qui la résument, traduire la vérité qui est la vie, en un langage de beauté, c'est ce que l'humanité demande à ses poètes afin qu'ils précisent ce qui l'émeut confusément.

Car, voici bien, sous une appellation très expressive, la fonction du poète : il est un écho. Victor Hugo a employé lui-même ce mot bien significatif. Il renvoie en paroles choisies à la clarté des lois prosodiques, le chuchotement des consciences. Il renvoie en vive lumière les rayons pâles tombés au miroir des intelligences. Plus sa nature est fine, plus il est sensible aux moindres émois qui circulent comme des souffles et dont son âme recueille les faisceaux, mieux il saisit les aspirations ténues et les dispose en appel sonore ; et c'est par là qu'il devient un peu prophète. Son âme, dirait Paul Hervieu, a des antennes qui palpent l'avenir. ..

Ainsi les grands poètes toujours formulèrent leur époque et préparèrent la suivante. Ils furent, ils restent l'expression condensée, sublimisée, des influences héréditaires et ambiantes que nous subissons tous. La science, on le voit, ne perd pas ici ses droits, elle qui, au nom des lois de l'évolution, assure que malgré les évasions de la volonté, nul ne se soustrait complètement à l'atavisme et au milieu. Et pourquoi d'ailleurs chercher à s'y soustraire ? N'est-ce pas une marque de supériorité de donner l'adhésion de son cœur et de son esprit

à la vie telle que les siècles la font peu à peu, de rester dans le sens du monde tout en rejetant ce que l'évolution humaine dépose en nous de scories, de déchets moraux, pour ne garder que le métal pur d'une âme saine, délicate et progressante? N'est-ce pas la plus noble façon d'être homme? N'est-ce pas la certitude la plus probable d'être dans la voie normale que semble suivre la planète en travail accomplissant son destin?

Le poète qui, nous le répétons à satiété, n'est qu'un homme mieux doué pour dire d'une façon plus artiste ce que ses frères balbutient, est donc l'être excellemment synthétique destiné à extraire de son temps ce qu'il contient de beauté intrinsèque et de progrès en puissance. Voilà pourquoi on a dit que sa mission était de susciter des états d'âmes d'où naissent les lois et les mœurs. Voilà pourquoi Herder assurait que la Poésie est l'éducatrice de l'humanité. Voilà pourquoi Victor Hugo — poète avant tout, même dans sa prose — croyait comme Chateaubriand son maître, au rôle efficace de l'écrivain dans les affaires publiques, ce qui n'était pas loin de proclamer la nécessité de la littérature sociale.

Et de fait, le grand homme qui a rempli un siècle et le monde d'une gloire légitime, résultat d'une influence certaine fondée sur un labeur colossal, fut le premier écrivain social de ce temps. Je viens de montrer pourquoi il est social dans l'ensemble. Cherchons où il le prouve, dans le détail.

Avant l'Exil. — C'est trente ans de la vie du poète, entre l'apparition des *Odes* et le Coup d'Etat. Dès 1822, Victor Hugo proclamait son intention d'agir, de faire de la politique, donc d'être social. « Tout écrivain doit avoir pour objet principal d'être utile, écrit-il en lançant ses *Odes* . Le poète doit marcher devant les peuples comme une lumière, et leur montrer le chemin. » Au Cénacle de Nodier, où les frères Deschamps, Soumet, Chênedollé, restés tous si en arrière, affichaient des rébellions autrement osées que les siennes, le jeune Hugo, prudent, se posait simplement entre les classiques et les novateurs, mais affirmait, après Mme de Staël et Villemain, que la littérature est l'expression de la société. En juillet 1823, il écrivait dans *la Muse française,* que le poète « ne doit point se croire au-dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, qu'il ne peut pas isoler sa vie égoïste de la grande vie du corps social. » On pourrait multiplier les citations. Toutes montreraient que, rempli d'une volonté au moins aussi ardente que son génie, le jeune romantique était résolu à vivre tout la vie, à se rendre assez maître de son art pour l'exprimer toute entière et par ainsi faire vibrer toutes les cordes de la lyre, à rester en perpétuel contact avec ses concitoyens, à mêler en un mot l'action sociale à la littérature. Le secret de sa popularité sera là, — et, diront certains critiques, le secret aussi de sa banalité. Nous verrons qu'il a parfois lutté contre l'une, et l'on sait comment il a magnifié l'autre.

On ne lit plus guère ce volume de *Littérature et Phi-*

losophie mêlées qui « offre le mouvement de la pensée de celui qui l'a écrit, sur une échelle de quinze années, de 1819 à 1834 ». Moi-même, je l'ai tiré bien poussiéreux de ma bibliothèque. Ces « cahiers de jeunesse » ne sont pourtant pas sans intérêt. Ils contiennent plus d'une page curieuse. Et c'est, en somme, un ouvrage de littérature sociale, au même titre que les autres morceaux réunis sous les couvertures d'*Avant l'Exil*, de *Pendant l'Exil*, d'*Après l'Exil*, de *Choses vues*, etc. Car on ne déniera pas, je pense, l'épithète de littérature sociale à des recueils d'études ou de discours, de lettres ou de maximes traitant de sujets sociaux, si leur diversité est faite d'art dans le détail, pas plus qu'on n'écartera de l'histoire littéraire les *Lettres* de Mme de Sévigné, les *Pensées* de Pascal, les *Caractères* de La Bruyère. La littérature sociale n'existe pas que dans le théâtre, le roman ou la poésie, mais dans tout essai, qu'elle inspire, d'un bon manieur de plumes qui s'avère en même temps un bon manieur d'idées.

Or, que ce *Journal des Idées d'un royaliste de 1819* et ce *Journal des idées d'un révolutionnaire de 1830* (réunis ensemble par ce goût constant du contraste qui anima Victor Hugo) ne défendent pas les mêmes conceptions politiques (en ce temps-là, *politique* et *social* désignaient un même effort, et c'est notre crime de ne plus identifier ces deux mots) cela nous serait indifférent, et signalerait malgré tout les préoccupations de l'auteur. Mais celui-ci nous avertit lui-même des

modifications de sa pensée. « Des idées, écrit-il, à l'état de germe dans le premier de ces journaux se trouvent à l'état d'épanouissement dans le second. Tous deux indiquent comment un esprit loyal peut se transformer par la critique de lui-même... On y retrouve tous les changements successifs de style et de pensée, toutes les modifications d'opinion et de forme, tous les élargissements d'horizon politique et littéraire... Au milieu des idées contradictoires qui bruissent à la fois dans ce chaos... on sent poindre un élément qui s'assimilera un jour tous les autres, l'esprit de liberté, que les instincts de l'auteur appliqueront d'abord à l'art, puis par un irrésistible entraînement de logique, à la société ». J'aime autant m'en tenir à cette préface de 1834 qu'aux arguments haineux de M. Edmond de Biré, longtemps acharné à la triste besogne d'abaisser le grand poète, et qui n'est parvenu qu'à tomber lui-même au rang de Zoïle : d'ailleurs, toutes les cathédrales connaissent ces salissures à leur base. « La gloire, définissait Hugo : lit doré où il y a des punaises. » Autant l'hugolâtrie vénérant jusqu'aux calembours et aux défaillances est sotte, autant, mais moins excusable, est mesquine la diminution systématique d'un écrivain qui fut homme, mais reste grand parmi les hommes. Plusieurs critiques ont à l'instar de M. de Biré catalogué les directions d'opinions de Victor Hugo pour en conclure à son improbité. J'ai déjà dit que je croyais à la sincérité du poète, sinon dans tous les détails de sa vie — qui donc n'a pas eu

de courtes éclipses de conscience? — du moins dans son ensemble. Voici pourquoi :

Victor Hugo n'a pas eu des sautes de doctrine politique. Son admiration lyrique pour l'homme d'Austerlitz et de Waterloo procède d'abord de la littérature. S'il chante cette réelle et formidable épopée du premier Empire, qu'on peut réprouver mais qui reste tragiquement belle, il distingue l'ambition du conquérant de la grandeur effrayante des héros parcourant l'Europe en bousculant les trônes. Il flétrissait la tyrannie, dès sa vingtième année, — dans la pièce de *Buonaparte*, par exemple. Il célébrait la liberté dès 1823, — dans l'ode : *Liberté! pur flambeau*... Depuis il ne fut jamais pour celle-là contre celle-ci ; mais, emporté par son inspiration, il lui arriva de posséder une vision si gigantesque de Napoléon, que tout s'embrumait autour du halo dont son romantisme enveloppait l'extraordinaire Petit Caporal.

Quant à son royalisme, il l'opposa d'abord, naïvement, au despotisme impérial. Aussi bien, n'admettait-il qu'un royalisme, représentatif de la patrie mais constitutionnel. Pour lui, — a dit M. Gaston Deschamps sous une forme heureuse, le Roi, c'était l'autorité légitime ; la Charte, c'était la liberté légale. Ajoutons que la religion patriotique et la religion chrétienne se confondaient naturellement dans un jeune homme élevé, comme toute sa génération, dans le respect « des principes ». Peu à peu, en poète, en philosophe aussi, en

prenant conscience de lui-même, en regardant autour de lui, les « principes » devinrent à sa réflexion des préjugés : préjugé dynastique, préjugé catholique. Il se fit libéral, puis républicain. Il élagua son catholicisme, jusqu'au tronc... puis il resta simplement spiritualiste.

D'autre part, n'oublions pas que l'impérialisme, quand Hugo le chanta si ardemment, représentait un certain esprit libéral en face de la monarchie aux oppressions croissantes — une monarchie « qui n'avait même plus l'excuse de la gloire ». En 1830, le spectacle de Charles X violant la Charte et du Peuple élevant des barricades, acheva la déroute du légitimisme du jeune romantique. Il était avec le roi, mais à condition que le roi restât avec la liberté — ou du moins ce qui la représentait. Le roi reniant la liberté, le poète se mit avec elle, du côté du peuple. S'il eut des mots de pitié pour le roi déchu, c'est par générosité, d'abord, puis à cause de ses relations personnelles avec ce prince : qui songerait à lui en faire reproche ?

Quelque vingt ans plus tard, les mêmes circonstances se reproduisaient, et Victor Hugo souligna d'une façon plus éclatante la continuité de son esprit politique en agissant de la même façon. Il avait soutenu, avec son journal l'*Évènement*, Louis-Napoléon, et posé la candidature du prince à la présidence de la République. Mais quand celui-ci, jaloux des lauriers de son oncle, osa le coup d'Etat, le poète indigné s'en alla, de nouveau, avec la liberté, mais cette fois hors de France.

On a dit que son exil volontaire n'était au fond qu'un acte de dépit parce que l'Empereur négligeait de se l'adjoindre au ministère. On a dit qu'il suivait la foule. Or, quand sept millions de citoyens acceptaient le Deux Décembre, Hugo fut du petit nombre des rebelles qui combattirent l'usurpateur, et, la résistance étant devenue impossible, préférèrent l'exil à la servitude. D'autre part, n'a-t-il pas écrit : « En 1848 je n'étais que libéral ; en 1849 je suis devenu républicain. Après le 13 juin, quand j'ai vu la République à terre, son droit m'a frappé et touché d'autant plus qu'elle était agonisante. C'est alors que je suis allé à elle ; je me suis rangé du côté du plus faible. » En 1849, n'a-t-il pas, dans les affaires de Rome, pris parti contre Montalambert pour la Révolution ? En 1850, n'a-t-il pas combattu le projet de la loi Falloux obtenu par le parti catholique de Louis Bonaparte ? En 1851, n'a-t-il pas dénoncé le coup de force prochain dans cette apostrophe fameuse qui se terminait par ces mots à l'adresse du Prince : « Quoi ! parce que nous avons eu Napoléon le Grand, faut-il que nous ayons Napoléon-le-Petit ? » Sont-ce, tout cela, des flatteries à la mainmise d'une ambition sur un pays ? Et nous verrons tout à l'heure que cet exil dont on a tant prétendu que ce fut pour lui une bonne affaire, eut ses grandes heures de tristesse...

Après 1870 enfin, Victor Hugo continue de demeurer « l'écho sonore » de son temps en marche vers notre

idéal social. Son christianisme élargi s'éloigne, avec l'ensemble des esprits contemporains, de l'Eglise en décadence, mais comme il est poète — et comme la plupart des poètes conduits à un panthéisme plus ou ou moins précis par une compréhension de la nature qui les rapproche singulièrement des hommes de science en ces sommets où se touchent leur Rêverie et l'Hypothèse, synthétiques toutes deux, — Hugo ne sépare plus l'homme de l'univers, anime celui-ci, cingle les complicités des pouvoirs spirituels et temporels, proclame la nécessité du progrès, prophétise l'ère encore lointaine d'un monde apaisé, plus juste, et vaillamment accomplit la grande tâche de toute élite : dissiper le plus d'ombre au profit du plus de lumière intellectuelle et morale possible. Il n'y a pas dans tout cela contradiction, mais ascension.

Si j'ai empiété un peu sur les autres chapitres de cette étude, c'est pour marquer à grandes traits l'unité de la vie morale d'Hugo, contestée, souillée par des contempteurs odieux sous prétexte de critique impartiale. Je sais tout comme un autre les petits côtés de Victor Hugo, mais j'avoue n'éprouver pas le besoin de les dénombrer et de les amplifier au détriment de sa valeur d'ensemble. Ces besognes de démolisseurs démolissent surtout ceux qui s'y livrent, comme peuvent être assommés des destructeurs de temples par les pierres que leur pic en détache. Quand on a vibré, quand on a frémi à la lecture d'un écrivain, quelle sin-

gulière reconnaissance — car on lui en doit une — que de baver sur lui !

Victor Hugo, homme social, livra de grandes batailles aux préjugés et aux oppressions. Rappelons d'abord, pour nous en tenir à la période qui va de 1820 à l'avènement de l'Empire : sa lutte en faveur de la libération de l'art qui est son grand souci puisqu'il est artiste, lutte qui aboutit à la superbe floraison romantique, où il ne combattait pas que pour la littérature : « Il faut bien, écrivait-il en 1824, que toutes les oreilles s'habituent à l'entendre dire et redire : une révolution s'est faite dans les arts. Elle a commencé par la poésie, elle s'est continuée dans la musique, la voilà qui renouvelle la peinture. (On sait que le Salon de 1824 fit grand bruit. On y voyait *le Massacre de Scio*, si discuté, d'Eugène Delacroix). Au reste, cette révolution n'est qu'un retour universel à la nature et à la vérité. » Retenons ce mot. Hugo en effet aura l'ambition d'être *réaliste*. Nous verrons où fut son erreur, mais nous devons souligner son intention. Je ne rappelle ni la préface de *Cromwell*, ni la bataille *d'Hernani*, ni, en 1829, la nouvelle affirmation de la liberté de l'art, à propos des *Orientales*. Mais je note l'apparition, en février de cette année-là, du *Dernier jour d'un condamné*. Voilà, certes, ainsi que les journaux du *Jeune Jacobite* et du *Jeune Révolutionnaire*, un livre social. C'est, on le sait, un plaidoyer contre la peine de mort, le premier du généreux écrivain qui revint à la charge dans *Claude Gueux* en 1834, dans

ses discours (notamment le 15 septembre 1848) dans ses lettres publiques implorant grâce chaque fois que se dressait un échafaud : soit à Jersey, en 1854 et en 1866, soit en 1862, à Genève et en Belgique. Le livre primordial d'Hugo, original et poignant, a toutes les qualités d'une œuvre d'art ; elle est une des belles manifestations du Poète de la Bonté.

Il n'y a, dira-t-on, aucun autre essai de littérature sociale dans l'œuvre hugolienne, « avant l'exil ». Soit. Mais il ne faudrait pas négliger les multiples manifestations de souci humanitaire dans les nombreuses pages d'alors. En poésie, sans doute, le prestigieux évocateur des *Orientales* songeait surtout à la restauration de la beauté formelle de la langue, et, parallèlement, à la rénovation de l'art prosodique. Mais déjà dans les *Feuilles d'Automne* (1831) il s'écrie :

Ecoutez ! Ecoutez ! à l'horizon immense
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment,
C'est le Peuple qui vient !...

Et, plus loin, dans cet admirable poème : *Ce qu'on entend sur la montagne*, il prête l'oreille à ce bruit qui mêle éternellement :

Le chant de la nature au cri du genre humain

Certes, *Pour les Pauvres*, *La Prière pour tous*, sont des pièces fort chrétiennes, elles n'en sont pas moins des aveux d'intérêt pour la grande foule qui souffre, et, pour elle, de beaux cris de pitié.

Dans *Les Chants du Crépuscule* (1835) apparaît sa mélancolie en face de l'étouffement perpétuel des libertés ; et le titre du volume représente « l'état crépusculaire de l'âme et de la société » au temps où il l'écrivait. « L'auteur n'est pas, dit-il dans sa préface, de ceux qui affirment, il est de ceux qui espèrent ». Et dans ce recueil, quelle belle pièce est *Conseil* :

> Le peuple souvent porte un bien rude collier...
> etc...

En 1837, dans la préface des *Voix intérieures*, il parle de l'influence civilisatrice du poète, mais veut que celui-ci reste au-dessus du tumulte, « ne trempe dans aucune voie de fait », et que, « de tous les partis par leurs côtés généreux, il ne soit d'aucun par leur côté mauvais ». En 1840, à propos *des Rayons et des Ombres*, il revient sur ce sujet, qui, on le voit lui tenait à cœur, déclare que « tout poète véritable doit contenir la somme des idées de son temps », et doit mener « une vie imposante d'artiste civilisateur », ce qu'il traduit en vers dans la première pièce même du recueil : *Fonction du Poète*. On peut sourire de certaines fatuités qu'elle contient : mais ce ne sont pas à ces exagérations roman-

tiques qu'il faut s'arrêter, c'est à l'inspiration générale qui, souvenons-nous-en, fut celle de Lamartine.

En 1841, commence la période littéraire du poète qui fait l'objet du volume *Avant l'exil,* volume que l'on n'a pas le droit, je le répète, de rejeter, en tant qu'œuvre, de la littérature sociale, puisqu'il contient des pages à la fois littéraires et sociales : *Le droit et la loi*, *La peine de mort*, *La misère*, et ses discours à l'Académie française, à la Chambre des Pairs, à l'Assemblée Constituante, à l'Assemblée Législative, au Conseil d'Etat, au Congrès de la Paix de 1849, à la Cour d'assises en 1851, etc. Il y a là des morceaux d'éloquence de toute beauté. Sentimentalisme ! dira-t-on, et non politique. Tant mieux ; par ainsi ces pages appartiennent davantage à la littérature. Au reste, ce socialisme vague de 1848 fut commun à bien d'autres politiciens. Ces idées de générosité, de fraternité, n'étaient pas une doctrine économique ; sans doute. Elles n'en ont pas moins remué l'Europe, éveillé la pitié, la bonté, le pacifisme, tous les nobles sentiments qui honorent la démocratie. Sentimentalisme. Oui. Et nous sommes fiers de nous en souvenir après les admirables républicains de 48. Nous aimons mieux revendiquer Lamartine et Victor Hugo parmi nos ancêtres, que M. de Bonald ou M. de Maistre, dont les disciples furent les Bismarck et les Pobiedonotseff...

En 1843, chute des *Burgraves*. Un simple mot sur le théâtre de Victor Hugo : Est-il social ? Pas au sens que nous avons donné depuis à ce mot. Il est certain que

nulle pièce du poète n'a de parenté avec celles de Dumas fils, de Curel ou Emile Fabre. Mais il n'en est pas moins vrai que — outre la question littéraire — la révolution romantique porta sur ces points : décrire des états précis de société, élever des types à la hauteur de symboles sociaux, créer de la réalité, de la vie.

Réalisées ou non, ces intentions n'en constituent pas moins une tendance vers le théâtre qui suivit. Il y a, dans *Ruy Blas* qui essaye de représenter avec une exactitude inconnue — et indifférente — aux classiques, la vie de cour, l'étiquette, les idées de la monarchie espagnole aux environs de 1695; il y a dans *Marion de Lorme*, intitulée primitivement *Un duel sous Richelieu* et qui fut écrite avant *Hernani*, des tableaux de mœurs du temps. Les *Burgraves* reconstituent la trouble et grandiose époque de la féodalité rhénane. Ainsi des autres. Le drame historique (auquel se tint Hugo et que Dumas abordait avant lui avec *Henri III*) si faux qu'il puisse être, reste par la couleur locale une tentative d'étude sociale à une époque déterminée. Il ne s'agit plus de disséquer une psychologie, mais d'établir des états d'âme dans un milieu donné ; il ne s'agit plus de disserter sur un conflit moral, mais de présenter des aperçus d'ensemble au milieu de décors donnant une sensation concurremment à une émotion. C'était, si nous nous souvenons du *Cid* — retrouver Guilhem de Castro en s'éloignant de Corneille. Il eût peut-être fallu, en

même temps, se rappeler Diderot et ses drames bourgeois. Mais le spectacle des yeux hantait les Romantiques, et ils s'y sont trop abandonnés. Toutefois il ne faut pas nier leur désir d'élargir la conception théâtrale, de songer à *la majorité*, en réaction des classiques trop restreints à l'étude des *minorités* ; Ruy Blas, ne l'oublions pas, symbolise le Peuple. Et le véritable héros de *Cromwell* est la foule grouillante autour du rêve du Protecteur... L'introduction du pittoresque à la scène témoigne également du souhait d'être vivant, réel. Ce pittoresque est parfois clinquant et ce réalisme invraisemblable. C'est qu'Hugo est poète, peintre, enthousiaste. Il voit grand, lumineux ; ses héros évoluent dans une brume de rêve. Un pas était fait néanmoins vers le théâtre de vérité. Les nouvelles conventions présentaient moins de gravité que les anciennes. Il n'y avait plus à démolir, mais à simplifier et à mettre au point. Enfin, pour être juste, il faut se replacer au temps de la lutte et oublier les progrès accomplis depuis lors. Les créateurs ont toujours droit à l'indulgence.

Les Romantiques ont déblayé le terrain encombré des restes d'un classicisme qui n'avait même plus l'excuse d'être psychologique. Ils ont donné à leurs pièces un *cadre*, et ce cadre est devenu ce que nous appelons le *milieu*. Ils ont cherché à être réalistes et, s'ils se sont trompés, ils ont montré la route. Ils ont, Hugo plus que tout autre, et jusqu'à l'abus, rénové la loi du contraste, et il est vrai que la vie est pleine d'antithèses

plus ou moins avérées. Or, la question sociale n'est-elle pas née tout simplement de la constatation d'un contraste effroyable entre ceux qui peinent et ceux qui jouissent, entre ceux d'En-Bas et ceux d'En-Haut ?

Victor Hugo a magnifiquement exprimé en littérature le sourd malaise d'où éclosent les révolutions...

Si Victor Hugo a été l'*écho* sonore de son temps — « il parle toujours dans un porte-voix disait Aurélien Scholl » — il faut avouer qu'il l'a également combattu. Il a lutté contre des majorités, preuve qu'il ne les flattait pas constamment comme on l'a prétendu, preuve aussi de sa sincérité. Il a henni ses audaces et ses colères comme un beau cheval qui casse ses traits et s'emballe. En littérature et en politique, il a connu les fièvres de la mêlée, et soutenu plus d'un rude assaut. On siffla *Amy Robsart* à l'Odéon dès 1828, ce qui était une façon de siffler *Cromwell*. On railla *Le dernier jour d'un condamné* en 1829. La censure interdit *Marion de Lorme* en 1829, et « l'avare » Hugo refusa les 6000 fr. que Charles X lui offrit en compensation. En 1830, c'est la bataille d'*Hernani*, la mauvaise volonté des actrices, les parodies publiées sous le nom de l'auteur, les mille petites ignominies qui sont la rançon du talent courageux. En 1832, M. d'Argout fait défendre *Le roi s'amuse*, sous prétexte que cette pièce pouvait « entretenir l'agitation » au lendemain de l'attentat commis contre Louis-Philippe au Palais Royal. Le même d'Argout fait annoncer l'année suivante, après *Lucrèce Borgia*, que le drama-

turge vient d'être attaqué de folie furieuse; et après *Claude Gueux*, on accusa l'auteur de provoquer à l'assassinat et d'être alcoolique. Dans le même temps, Henri Heine le dénonçait comme bossu. D'où ces vers ironiques du poète sous un de ses portraits :

Voici les quatre aspects de cet homme féroce :
Folie — Assassinat — Ivrognerie — et Bosse !

En 1833, Gustave Planche « éreinte » *Marie Tudor*. Autres tracasseries pour *Angelo*. Deux fois, Mme Volnys qui devait jouer, se porte malade le jour de la première, et deux fois monte sur la scène le lendemain pour une autre pièce. En 1836, on siffle *La Esmeralda*, et en 1838 *Ruy Blas*, celle-ci chaque soir, pendant cinquante représentations. M. Doumic — M. Viennet veux-je dire — parlait de brûler le théâtre, tant cette pièce l'exaspérait. Victor Hugo se présente quatre fois à l'Académie et n'est enfin élu que par 18 voix contre 16. En 1843, *les Burgraves* tombent à plat. Allons ! convenons que l'écrivain eut sa part de mitraille. Et je ne parle pas des déboires politiques, des haines vouées à son libéralisme et qui le poursuivent jusque dans le tombeau, de l'exil, de ses chagrins domestiques : son frère Eugène atteint de folie au festin même des noces de Victor et d'Adèle, sa fille et son gendre se noyant en Seine après sept mois de mariage, ses fils en prison en 1851, plus tard sa femme et un de ses petits enfants mourant à quelques mois d'intervalle. Certes, pour un homme

heureux, il connut le malheur. Douleurs, luttes intimes et politiques, telle fut sa vie. Quoi d'étonnant à ce que sa littérature s'imprégnât de sens social ?

C'est en 1843, l'année de la chute définitive du théâtre romantique et de l'épouvantable accident de Villequier, que, découragé, ayant même un instant l'intention d'abandonner la carrière des lettres, Victor Hugo se jeta dans l'action politique, — un peu pour oublier, un peu par une inclination datant de loin, nous l'avons vu. Dès 1832, la préface du *Roi s'amuse* justifie ses premiers pas dans l'arène : « Pour le moment, un rôle politique me vient. Je ne l'ai pas cherché. Je l'accepte ». Et il part en guerre contre les atteintes à la liberté de pensée. En 1835, il trace dans *la Presse* un programme très net : monarchie constitutionnelle élue par le peuple. En 1839, il va demander au roi, à minuit, la grâce de Barbès. En 1845, son action politique réelle commence, dès que, académicien, il peut entrer à la Chambre des Pairs. Son premier discours date du 19 mars 1846, discours social s'il en fût, en faveur de la Pologne. On l'accueillit froidement et on n'en tint pas compte. Il paraît que demander d'intervenir contre une oppression odieuse, contre la violation d'un traité, c'était de l'utopie. Non moins utopiques nos pacifistes d'aujourd'hui qui osent prétendre que la guerre n'est pas la chose la plus naturelle et la plus noble qui soit !

De 1846 à 1849, Victor Hugo travaille à ce qu'il croit

le bien de son pays. Il défend les intérêts des auteurs dramatiques, la liberté de vivre en stigmatisant la peine de mort, la déportation, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement, la liberté de l'art. Il élève la voix en faveur du suffrage universel. Il dénonce les intrigues monarchistes et les projets bonapartistes. Il se dresse, bien avant Gambetta, contre le cléricalisme dont ce soi-disant rêveur voyait nettement les dangers. Il examine enfin les questions sociales, et nous retenons ces paroles-ci, entre toutes : « Il y a, au fond du socialisme, une partie des réalités douloureuses de ce temps et de tous les temps ; il y a le malaise propre à l'infirmité humaine ; il y a l'aspiration à un sort meilleur... il y a des détresses très vives, très vraies, très poignantes, très guérissables. Il y a enfin cette attitude nouvelle donnée à l'homme par nos révolutions, qui ont constaté et placé si haut la dignité humaine et la souveraineté populaire, de sorte que l'homme du peuple aujourd'hui souffre avec le sentiment double et contradictoire de sa misère résultant du fait et de sa grandeur résultant du droit ». Et quelle péroraison à la fin de ce magnifique discours de juillet 1849 sur la misère : « Messieurs... vous avez sauvé la société régulière, le gouvernement légal, les institutions, la paix publique, la civilisation même. Vous avez fait une chose considérable. Eh bien ! vous n'avez rien fait... Vous n'avez rien fait tant que l'ordre matériel raffermi n'a point pour base l'ordre moral consolidé. Vous n'avez

rien fait tant que le peuple souffre. Vous n'avez rien fait tant qu'il y aura au-dessous de vous une partie du peuple qui désespère. Vous n'avez rien fait tant que ceux qui sont dans la force de l'âge et qui travaillent peuvent être sans pain, tant que ceux qui sont vieux et qui ont travaillé peuvent être sans asile, tant que l'usure dévore nos campagues, tant qu'on meurt de faim dans nos villes.... Vous n'avez rien fait tant que l'esprit de révolution a pour auxiliaire la souffrance publique... C'est l'anarchie qui ouvre les abîmes, mais c'est la misère qui les creuse ! »

J'ai tenu à citer un texte. Ce texte réuni à d'autres forme un volume de littérature sociale, à cause même de son éloquence. D'ailleurs, les grands orateurs : prêtres, avocats ou tribuns, ne font-ils pas partie de notre patrimoine littéraire ? Les discours d'Hugo, souvent magnifiques d'ampleur et de mouvement, sont du domaine de la littérature. Par leur portée ils nous appartiennent au même titre que ceux de Berryer ou de Jaurès. Ils auront leur place, à côté des œuvres précédemment citées, dans une histoire de la littérature sociale française.

*
* *

Pendant l'Exil. — Il y a, au bord d'une des nombreuses routes de Guernesey, — île fleurie parsemée de coins champêtres, — deux cottages accouplés suivant la mode anglaise, et dont l'un s'appelle *Victor cottage*

et l'autre *Hugo cottage*. Les locataires se partagent un buste du poète, placé sur une console, entre les deux demi-maisons. Touchant hommage qui m'a ému et amusé. L'île est pleine d'ailleurs du souvenir du grand proscrit. Une de mes premières promenades — lorsque je la visitai en l'été 1906 — fut pour *Hauteville House*.

J'avais déjà pèleriné à *Marine Terrace*. Il faut à ce propos que j'apprenne un détail aux fervents qui voudront aller rêver à Jersey sur la plage où Il rêva. Un peu scrupuleux marchand de soupe de Saint-Hélier, pour attirer les clients, a écrit sur son *boarding*, bâti depuis cinq ans à peine au *Havre des Pas* (entre le Fort d'Auvergne et Saint-Luc) cette mention : *Maison Victor Hugo,* et au-dessous : *late house*. C'est un abominable faux. La vraie demeure du satiriste des *Châtiments* est plus loin, à Georgetown, Marine Terrace, n° 4.

C'est là que, tout espoir de résistance à l'Empire étant évanoui, ayant quitté Paris le 11 décembre 1851, séjourné en Belgique où l'on fabriqua la loi Faider exprès pour le chasser, traversé l'Angleterre, débarqué à Jersey le 5 août 1852, Victor Hugo s'était fixé « dans une maison médiocre, sans ombre ni verdure, mais qui voyait la mer ». C'est là qu'il avait ramassé ces cailloux qu'on appelle les *Châtiments,* pour les jeter par dessus la Manche à Napoléon le Petit. C'est là qu'il avait à peu près terminé les *Contemplations*, ces « mémoires d'une âme ». C'est de là que le loyalisme anglais l'avait

proscrit, de nouveau, du jour au lendemain, pour avoir protesté contre l'expulsion de trois exilés : Ribeyrolles, Pianciani, Thomas, attachés à la rédaction du journal *l'Homme* où ils insérèrent une lettre de Félix Pyat, alors à Londres. Le 2 décembre 1855, Victor Hugo se rembarquait. Il allait bientôt acheter à Guernesey, sur la partie haute, la belle maison à portail roman que ne manque de visiter aujourd'hui aucun Français de passage.

Sans doute, Hauteville House paraît au touriste d'aujourd'hui un logis princier. La royale collection d'assiettes de Sèvres, la salle à manger toute plaquée de faïence de Deft, la salière de quinze mille francs, dont seul un Rothschild possède le double, les Gobelins partout accrochés, les tapisseries de Christine de Suède, la table incrustée d'ivoire de Charles II et le paravent brodé par la Pompadour, les statues dorées provenant du Palais des Doges, les colonnes torses enlevées à un lit de François I, les stalles prises à des cathédrales, les panneaux apportés du Japon, le lit à baldaquin de Garibaldi, les meubles d'Italie, les boiseries de Bretagne, les lustres splendides, l'or qui scintille, les glaces qui abondent, toute cette richesse n'est pas très « peuple ». N'oublions pas qu'elle fut amoncelée là d'année en année, que l'écrivain y mêla des objets travaillés par lui, et qu'enfin tant d'argent, produit du travail, fut dépensé à se créer une atmosphère d'art dans un pays sans art et où l'isolement lui fut plus d'une fois mélancolique. Il savait

profiter de son labeur et administrait savamment son bien. Est-ce si mal? Combien d'efforts, de temps gaspillé par les insoucieux? Si Lamartine avait mieux géré sa fortune, il n'eût pas été condamné aux travaux forcés littéraires. Il n'y a aucune contradiction entre le talent et l'économie, et les gestes prodigues ne sont pas forcément des gestes de génie. Daudet, Zola, nous ont donné de nouveaux et beaux exemples de la sagesse domestique alliée à un enthousiasme sincère. Hugo se faisait payer ; il en avait le droit. Quand Lacroix venait à Guernesey solliciter l'édition des *Misérables*, l'écrivain répondait « trois cent mille ». C'était à prendre ou à laisser. C'était cher, mais c'était franc.

Ce qui émeut le visiteur à Hauteville House, d'ailleurs, ce ne sont point ces salles luxueuses, mais bien, sous les combles, tout en haut, loin des hommes, au-dessus des agitations du monde, cette mansarde sévère et nue semblable à une cabine de navire, ce *look out* entièrement vitré d'où, en face du plus magnifique des panoramas, le Maître travaillait, debout — aimant mieux mourir par les jambes que par la tête, disait-il — écrivant sur une tablette de bois brut peinte en noir. Au-dessous de lui, les terrasses fleuries, les serres, les toits rouges, le port. En mer, posés sur l'onde ainsi que des cormorans au vol replié : Sercq, Jethou, Herm. Au loin Jersey, condensation bleuâtre. Et tout au fond, derrière les écueils et les brisants, un estompement incertain, laiteux, poignant : la côte normande, la France... Et là,

dans cet atelier, sans meubles, ou si vous voulez dans sa forge, le Titan martelait ses chefs-d'œuvre.

On sait que Victor Hugo réunissait une fois par semaine les écoliers pauvres de Saint-Pierre-Port en un gai déjeuner suivi d'une distribution de cadeaux, inaugurant ainsi par son exemple ces *thés des écoles* si populaires aujourd'hui en Angleterre. Est-ce, là encore, une marque de lésinerie ? Il y ajoutait une fête annuelle et publique de l'Arbre de Noël. M. Paul Chenay présente ces libéralités, dues prétend-il à l'initiative charitable de Mme Hugo, comme une simple marque d'ostentation du poète. M. Paul Stapfer, qui, ainsi que M. Chenay, écrivit des souvenirs sur « Victor Hugo à Guernesey » répond combien il lui paraît difficile que ces repas à la petite bande d'oiseaux qui s'éleva progressivement de huit à quarante et à qui on donnait, en outre, vêtements, joujoux et bonbons, fissent un trou à la bourse de l'écrivain sans quelque participation de sa volonté ; et il ajoute que si l'institution se continua en l'absence d'Adèle Hugo appelée de longs mois à Paris chez son oculiste, il paraît peu problable que celle-ci réglât, de France, les notes. Ah ! la terrible manie de rapetisser ainsi ceux que l'on trouve trop grands !

Et que de défauts n'a-t-on pas imputés au poète dans ce besoin bizarre de fouiller plus indiscrètement la vie de ceux qui font effort à se distinguer du *vulgum pecus* ! Il était bouffi de vanité, assure-t-on. Je crois plutôt qu'il était fier de sa personnalité réalisée si puissamment,

ce qui n'est pas la même chose. « On m'accuse d'être orgueilleux, convenait-il. C'est vrai. Mon orgueil fait ma force ». On l'a prétendu rapace ; j'ai montré qu'il eut des gestes généreux. Que n'a-t-on pas dit ? Ce monstre fut plus simplement un brave homme ayant des accès d'impatience, de mauvais goût, de bourgeoisisme, de superbe, de mépris injuste pour ses ennemis. Je connais peu de littérateurs purs de ces faiblesses. En revanche, il était d'une constante et extrême civilité, naturel, bonhomme, spirituel à la française, quelquefois tenté par « le démon de la représentation » au milieu d'un auditoire, mais charmant dans les tête-à-tête. Il était bon. Ses lettres intimes, *Choses vues*, des anecdotes, des souvenirs de ceux qui l'approchèrent, le prouvent. Il disait : « Il n'y a sous le ciel qu'une chose devant laquelle on doive s'incliner : le génie ; et qu'une chose devant laquelle on doive s'agenouiller : la bonté ». Cette pitié qui imprègne la plupart des œuvres d'Hugo nous explique assez pourquoi plus que tout autre il fut un grand écrivain social.

A quoi bon m'attarder à d'autres confirmations du même genre, plus ou moins connues déjà, répéter qu'il adorait les enfants, qu'il aima profondément sa famille, qu'il fut pitoyable aux animaux, qu'il se pencha vers tout ce qui souffre. « Vous m'avez toujours cru vivant par l'esprit, écrivait-il à un critique, et je ne vis que par le cœur ». A quoi bon m'attacher à détruire ces explications ridicules des critiques assez sots pour se

croire avisés parce qu'ils sapent, et rehaussés parce qu'ils abaissent, et d'après lesquels, raille avec raison E. Blémont, « Hugo ne fit rien de grand qu'à cause même de ses petitesses, ne sentit jamais rien de ce qu'il exprima, passa sa vie à pontifier, fut tout bonnement une machine inconsciente à faire des vers sublimes, ne trouva ses plus nobles sentiments que dans la sonorité suggestive des rimes. Comme s'il suffisait de se griser de mots pour engendrer des chefs-d'œuvre ! » Oui, à quoi bon m'attarder à défendre cet homme qui se défend tout seul par son œuvre colossale, où nous allons chercher de nouvelles marques du sens, du souci social.

Un mot encore pourtant. A ceux qui pensent que l'exil fut une « chance » pour Hugo qui « avait besoin de retrouver un socle et de se refaire une auréole » je répondrai d'abord que l'on conçoit fort bien la très grande souffrance morale d'un proscrit, surtout au siècle dernier : « L'exil a dit justement cet homme qui l'a subi, n'est pas une chose matérielle, mais morale. Tous les coins de terre se valent, mais l'exil existe en dehors du lieu d'exil ; et au point de vue intérieur, il n'y a pas de bel exil ». Dans ce superbe avant-propos du second volume d'*Actes et Paroles*, je lis encore et le transcris, puisqu'aussi bien, c'est sous une forme de mâle ironie le raccourci des vérités, des revendications sociales, — veuillez considérer si elles sont invraisemblables et vagues — que Victor Hugo a proclamées et

réclamées : « De quoi menaçais-je la société : Plus de guerre, plus d'échafaud, l'abolition de la peine de mort, l'enseignement gratuit et obligatoire, tout le monde sachant lire. C'était affreux ! Et que d'utopies abominables : La femme, de mineure faite majeure, cette moitié du genre humain admise au suffrage universel, le mariage libéré par le divorce ; l'enfant pauvre instruit comme l'enfant riche, l'égalité résultant de l'éducation ; l'impôt diminué d'abord et supprimé enfin par la destruction des parasitismes, par la mise en location des édifices nationaux, par l'égout transformé en engrais, par la répartition des biens communaux, par le défrichement des jachères, par l'exploitation de la plus-value sociale ; la vie à bon marché par l'empoissonnement des fleuves ; plus de classes, plus de frontières, plus de ligatures ; la république d'Europe, l'unité monétaire continentale, la circulation décuplée décuplant la richesse ; que de folies ! il fallait bien se garer de tout cela ! » Une partie de ces « iniquités » a été réalisée. Nous travaillons à réaliser les autres sous des formes que le poète-tribun est excusable de n'avoir pas entrevues. Mais combien lui coûtait l'exil, combien le navrait d'assister, impuissant, à ces dix-huit ans d'impérialisme, qui, pour travailler paix promise nous donnait six guerres, et pour travailler à l'amélioration sociale livrait la jeunesse à l'Eglise.

En second lieu, je répondrai à ceux qui sourient de l'exil d'Hugo, qu'ils jugent l'événement après coup. Vic-

tor Hugo ne savait pas du tout ce qui allait advenir de cette aventure. Il pouvait grandir loin de France, mais il pouvait s'y faire oublier, car souvent, comme on dit, les absents ont tort. Il pouvait, il pensait même y mourir. La dédicace des *Travailleurs de la Mer* l'indique. Rien de moins gai. Il y connut certainement le spleen. Qui a vécu quelques semaines seulement dans une île, fût-elle riante comme Guernesey, sait combien vite s'épuise l'intérêt du rêveur et du chercheur, surtout si l'on songe qu'il n'y a dans ce coin peu artiste, ni théâtre, ni société ouverte, ni distractions. A l'époque, n'existaient ni la bibliothèque Guille-Allès ni la bibliothèque Priaulx où l'on puise aujourd'hui le délassement et l'instruction dans quatre-vingt-dix mille volumes. L'été, les amis de France venaient, apportant des nouvelles vivantes, et les disciples apportant leur respectueux enthousiasme. « Hauteville House, écrit M. Boland dans *Les Iles de la Manche*, devenait l'auberge du romantisme littéraire. C'était dans l'île, du débarcadère au rocher de Hauteville, de joyeuses allées et venues. De jeunes rêveurs, des poètes chevelus, emplissaient la maison grise de leurs rimes, de leurs illusions, de leurs espérances... »... Certes, l'été, le proscrit se consolait avec l'admiration fervente de ses visiteurs. Mais quels hivers tristes, brouillés, humides, où les tempêtes retardaient le courrier ! Et malgré quelques voyages, comme l'exilé eut des jours de mélancolie !

D'autre part, il ne faut pas oublier que Victor Hugo

fut mal reçu en Belgique d'où on l'expulsa, à Jersey où on le tint à l'écart, à Guernesey où la société conservatrice et pieuse s'effrayait de ce révolutionnaire anticlérical, ou l'on trouvait *Hernani* de la plus haute immoralité, où d'ailleurs le *cant* piétiste et puritain aime peu — même aujourd'hui — les Français, frères du plus épouvantable démon que le monde ait enfanté : Voltaire.

Il commençait à gagner quelques esprits libéraux : Etienne Martin, prévôt de la Reine, les Corbin, les de Marquand, les de Jersey, les de Putron (famille où faillit entrer son fils François-Victor, mais Emilie la jeune fiancée mourut avant les noces) lorsqu'un beau soir Victor Hugo refusa de se lever à l'audition du *God save the Queen*, parce que ses principes, expliqua-t-il, le lui défendaient. Remarquons que la reine étant arrivée à l'improviste à Guernesey, un dimanche, jour du Seigneur, notre Français fut seul à se découvrir devant elle. Néanmoins on lui tint rancune. Ses nouveaux amis s'éloignèrent. Le vide fut long à se recombler malgré la bonne volonté du baillif, sir Stafford Carey, fin lettré, dont la fille, qui admirait passionnément le grand poète, parvint à faire assister l'élite guernesiaise aux fêtes des enfants pauvres à Hauteville, et, un jour que des acteurs de passage voulurent offrir une représentation d'un des drames d'Hugo, put éviter à celui-ci la tristesse de voir jouer sa pièce devant des murs.

Le travail, un travail acharné — travail combiné du

cerveau et des mains, car on sait combien il sculpta de meubles, dessina, peignit entre ses heures de fièvre littéraire — sauva seul Victor Hugo du grand ennui qui pesait sur sa retraite. Une vie très régulière lui chevilla au corps sa robustesse devenue légendaire. Vie de bénédictin, grâce à laquelle Hugo put fournir cet énorme labeur qui lui permit de publier : *Les Châtiments* en 1853, *Les Contemplations* en 1856, la première *Légende des Siècles* en 1859, *Les Misérables* en 1862, *William Shakespeare* en 1864, *La Chanson des Rues et des Bois* en 1865, *Les Travailleurs de la Mer* en 1866, *Paris*, à l'occasion de l'Exposition de 1867, *L'Homme qui rit*, envoyé en 1869 en feuilleton au *Rappel* que venaient de fonder ses fils, Rochefort, Vacquerie et Meurice. Je ne parle pas des vers et des proses commencés en exil et édités plus tard, des notes qui remplirent plusieurs livres posthumes. Je ne parle pas des articles, des proclamations, des appels, des discours, des lettres qui forment le volume : *Pendant l'Exil*, lettres-programmes, lettres-défis, lettres-indignations, lettres-suppliques, tous ces cris jetés du haut de Hauteville et qu'entendait le monde entier : aux anniversaires de Quarante-huit et de la Révolution polonaise, aux enterrements de ses frères de proscription, à la veille d'exécutions capitales, contre la guerre d'Orient, contre la guerre du Mexique, contre la guerre de Chine, à l'heure où les Etats-Unis sacrifiaient John Brown, où l'Angleterre sacrifiait les Fenians, où les Mexicains sacrifiaient Maxi-



fut mal reçu en Belgique d'où on l'expulsa, à Jersey où on le tint à l'écart, à Guernesey où la société conservatrice et pieuse s'effrayait de ce révolutionnaire anticlérical, où l'on trouvait *Hernani* de la plus haute immoralité, où d'ailleurs le *cant* piétiste et puritain aime peu — même aujourd'hui — les Français, frères du plus épouvantable démon que le monde ait enfanté : Voltaire.

Il commençait à gagner quelques esprits libéraux : Etienne Martin, prévôt de la Reine, les Corbin, les de Marquand, les de Jersey, les de Putron (famille où faillit entrer son fils François-Victor, mais Emilie la jeune fiancée mourut avant les noces) lorsqu'un beau soir Victor Hugo refusa de se lever à l'audition du *God save the Queen*, parce que ses principes, expliqua-t-il, le lui défendaient. Remarquons que la reine étant arrivée à l'improviste à Guernesey, un dimanche, jour du Seigneur, notre Français fut seul à se découvrir devant elle. Néanmoins on lui tint rancune. Ses nouveaux amis s'éloignèrent. Le vide fut long à se recombler malgré la bonne volonté du baillif, sir Stafford Carey, fin lettré, dont la fille, qui admirait passionnément le grand poète, parvint à faire assister l'élite guernesiaise aux fêtes des enfants pauvres à Hauteville, et, un jour que des acteurs de passage voulurent offrir une représentation d'un des drames d'Hugo, put éviter à celui-ci la tristesse de voir jouer sa pièce devant des murs.

Le travail, un travail acharné — travail combiné du

cerveau et des mains, car on sait combien il sculpta de meubles, dessina, peignit entre ses heures de fièvre littéraire — sauva seul Victor Hugo du grand ennui qui pesait sur sa retraite. Une vie très régulière lui chevilla au corps sa robustesse devenue légendaire. Vie de bénédictin, grâce à laquelle Hugo put fournir cet énorme labeur qui lui permit de publier : *Les Châtiments* en 1853, *Les Contemplations* en 1856, la première *Légende des Siècles* en 1859, *Les Misérables* en 1862, *William Shakespeare* en 1864, *La Chanson des Rues et des Bois* en 1865, *Les Travailleurs de la Mer* en 1866, *Paris*, à l'occasion de l'Exposition de 1867, *L'Homme qui rit*, envoyé en 1869 en feuilleton au *Rappel* que venaient de fonder ses fils, Rochefort, Vacquerie et Meurice. Je ne parle pas des vers et des proses commencés en exil et édités plus tard, des notes qui remplirent plusieurs livres posthumes. Je ne parle pas des articles, des proclamations, des appels, des discours, des lettres qui forment le volume : *Pendant l'Exil*, lettres-programmes, lettres-défis, lettres-indignations, lettres-suppliques, tous ces cris jetés du haut de Hauteville et qu'entendait le monde entier : aux anniversaires de Quarante-huit et de la Révolution polonaise, aux enterrements de ses frères de proscription, à la veille d'exécutions capitales, contre la guerre d'Orient, contre la guerre du Mexique, contre la guerre de Chine, à l'heure où les Etats-Unis sacrifiaient John Brown, où l'Angleterre sacrifiait les Fenians, où les Mexicains sacrifiaient Maxi-

milien, pour la Crète opprimée, pour Cuba insurgée, pour l'Italie impatiente de devenir une nation, toutes les fois enfin que la Liberté râlait quelque part et appelait à l'aide.

Actes et paroles, œuvre humaine s'il en fût que cette obstination à faire entendre des mots de justice. Mais voici, avec plus de précision, le côté social des œuvres littéraires du temps d'exil :

D'abord, *Les Châtiments*. On n'y a vu que des insolences, qu' « une œuvre de vanité déçue et de rancune bilieuse ». C'est autre chose. C'est une haute colère contre la tyrannie. Que nous font, à nous, jeunes hommes d'après l'Empire, à plus forte raison que feront à nos fils la flagellation et la mise au pilori de tel courtisan de Napoléon ? Rouher et Sibour, Maupas et Baroche, Delangle et Troplong : fantoches, ombres falotes de l'histoire, insignifiances. Le livre fougueux qu'on doit à la haine plus ou moins sincère, mais littéraire à coup sûr, de qui les cloua comme hiboux à sa porte, seul importe à la postérité. Est-ce que l'on connaît Farinata ou Cavalcante brûlant au sixième cercle de l'Enfer, dans la *Divine Comédie* ? Non, mais on connaît Dante, parce qu'il eut un geste génial de sacrificateur. Aux lecteurs de demain, ces noms propres ne seront plus que des mots sonores émaillant des invectives splendides, car à mesure qu'elle dépouille son actualité, une œuvre ne reste plus émouvante que par ce qu'elle contient de littérature. Or, *Les Châtiments* débordent de littérature.

Mieux : à chaque page, le ton s'élève et passe du particulier au général. Le poète fouaille tel individu qui lui déplaît, mais sachant bien que l'allusion sera vite oubliée, flétrit aussitôt en sa victime le vice ou le crime qu'elle incarne. Et en même temps, partout, à travers l'irritation, point la tristesse de voir assassinés les droits de l'homme, et point l'espoir en des réparations prochaines. En cela, rien de plus social que le paquet de verges des *Châtiments*. De plus, en nombre de pièces, le poète a su oublier sa rancune ou y mêler la pitié et l'enseignement. Qu'on relise *L'Art et le Peuple*, *Le Progrès*, *Les Martyrs, Au Peuple, Stella*, *Lux* enfin, cet admirable feu d'artifices d'espérances jaillissant, à la fin du livre, en l'azur des possibles demains.

Les Contemplations contiennent moins de force, mais plus de grandeur, plus d'humanité profonde, et par là nous appartiennent en plus d'un endroit. C'est là, dès les premières pages, que le poète fait sa *Réponse à un Acte d'Accusation* et explique son évolution, — si naturelle, nous l'avons montré. *A propos d'Horace,* il cingle les marchands de grec et de latin, les pions funèbres et les éducateurs imbéciles. Mais c'est surtout au livre troisième que se trouve le plus immensément beau poème social d'Hugo. J'ai nommé *Melancholia*. La disposition même de ces morceaux mis bout à bout comme des tranches de vie taillées en pleine société, parmi les milieux les plus divers, évoque un grouillement dont je m'étonne qu'un peintre ne se soit pas encore inspiré.

Ici, c'est une femme du peuple qui se lamente pendant la saoulerie du père ; là, une ouvrière conduite par la misère à la prostitution ; là, un génie qu'on raille et là une canaille qu'on salue bien bas ; là, des bandes d'enfants pâles travaillant trop jeunes ; là, un charretier ivrogne tuant son cheval à coups de fouet... Rien d'émouvant comme ces aspects de l'injustice et de la douleur sociales savamment mêlés. Pour finir, la vision, au-dessus des luxes, du triangle affreux de la guillotine et de ses poteaux

Qui sortent lentement du noir pavé des villes.

Cela veut dire que l'iniquité de la société est la cause des crimes qu'elle punit ensuite. La pièce est de 1838, remarquons-le. Toute sa vie, le poète luttera pour plus d'égalité, pour moins de cruauté, pour l'éclosion de la lumière dans tous les cerveaux.

Il y a en outre, dans *Les Contemplations*, des pièces familières tout à fait charmantes ou tragiques, des croquis de Paris et de banlieue : *Chose vue un jour de printemps*, *Intérieur*, *Baraques*. Cela date des environs de 1840. Dans le même temps, Sainte-Beuve écrivait des vers sur des sujets aussi simples. François Coppée ne chanta les Humbles que vingt ou trente ans plus tard. Ceci dit pour marquer combien le souple génie de Victor Hugo toucha de cordes avant ceux qui se spécialisèrent dans ces genres plus tard très caractérisés, mais dont aucun ne lui échappa.

Enfin, là encore, là toujours, une vaste pitié. Quelle pièce attendrissante :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
Parce qu'on les hait.

Et *Le Mendiant*, *Les Malheureux*, *Ce que dit la Bouche d'Ombre*, quels longs cris d'espoir en attendant la fin des douleurs humaines !..

L'exil d'Hugo, si fécond, a surtout jeté au monde étonné trois ou quatre romans d'une note inattendue et d'une puissance incroyable. Déjà, de *Notre-Dame de Paris*, parue en 1831, se dégageait une ambiance sociale en temps que tableau de la société du Moyen-Age. Hanté d'une part, comme les Romantiques, par le chaud pittoresque de ces temps si en opposition avec la froideur du siècle à perruques, ayant déjà décidé de donner une grande place au décor scénique, Hugo, mieux outillé que ses amis pour réaliser ses enthousiasmes, voulut faire grouiller une foule de l'époque sur une vision du vieux Paris. Très artiste, il dressa au centre ce qui lui sembla dominer ses héros : la cathédrale métropolitaine. Ces héros, d'ailleurs, sont rejetés, malgré l'intrigue, dans la pénombre. Ce qui palpite, ce qui vit d'une existences énorme, multiple, hallucinante, c'est toute la cité avec ses boutiques et ses monastères, ses palais gris et ses masures en bamboche, ses ruelles et ses cours, ses clercs et ses mendiants, ses marchands et ses bourgeois, et au-dessus des

toits, les tours énormes de l'église ; et au-dessus de la rumeur, le chant des cloches. Et songez que l'écrivain capable d'enfanter cette merveille n'avait pas trente ans !

Ce que le romancier avait fait pour l'autrefois, il le refit pour le présent. *Les Misérables* sont inférieurs par la composition à *Notre-Dame*. Mais la vie, l'éloquence, la fantaisie, le tragique, l'humour, la stupéfiante abondance des formes originales, l'imagination, la poésie, la science des mots et des choses, n'y ont pas moins d'éclat. Ce livre a des bosses, a-t-on dit (*Waterloo* etc..) mais ces bosses sont éblouissantes. C'est un poème en même temps qu'un roman, un poème humanitaire et un magnifique roman social.

Combien de questions angoissantes y sont posées en effet ! Combien de tableaux populaires y sont peints ! Heures de paix et de révolutions, misères et luxes, héroïsmes et crimes, monstruosités, sublimités, tout cela mêlé de soleil ou d'orage. La pauvreté — que connut le jeune Victor, amoureux d'Adèle Foucher, au temps où son père lui coupait les vivres parce que le poète voulait se marier à son gré — la tristesse et la souffrance du peuple, et aussi ses rébellions, ses gaîtés, ses espérances, le romancier les a dites, avec quel art littéraire les exprimant toujours en beauté ! Tout le monde a dans l'esprit quelques-uns de ces morceaux célèbres dont l'ensemble n'est pas disparate parce qu'il est énorme comme la vie, et dont le détail émeut d'admiration le lettré attentif. Le critique, lui, y saisit les premiers efforts de *réalisme* qu'on

trouvera épanouis dans la génération d'écrivains suivante, tant il est vrai, je le répète, que ceux-ci ont continué la besogne des aînés, ont pris le flambeau et nous le passent à leur tour par-dessus la petite agitation des cénacles de la fin du XIX[e] siècle qui ne laissera guère que quelques vers amorphes et quelques disputes byzantines.

Le souci du réalisme étayé de beauté verbale éclate également dans ces admirables *Travailleurs de la Mer*, où M. Gaston Deschamps n'a trouvé que « des descriptions vives, parfois diffuses, souvent charmantes » ! et une intempérance de vocabulaire maritime (1). Ainsi, l'évocation la plus puissante qu'on ait jamais faite de la mer, de ses splendeurs et de ses drames, ainsi, des pages comme celles où le visionnaire sublime parle des stupéfiantes architectures marines, de la fantasmagorie des rochers, de l'infernale cohue des vents, de l'horreur sacrée des tempêtes, de la pieuvre monstrueuse et du monstrueux écueil Douvres ; des pages de romantisme comme la lutte de Gilliat contre toute la nature coalisée, comme sa fin mélancolique en la chaise Gild-Holm'Ur, ces trouvailles et ces rêveries grandioses, cet art inouï et cette imagination tour à tour flamboyante et délicate, cette documentation minutieuse mais si adroite qu'elle n'ennuie pas une seconde, cette grandeur et cette émotion aboutissent à vingt lignes dédaigneuses d'un

(1) *Histoire de la Langue et de la Littérature Française*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville.

critique moderne ! Ce serait révoltant si ce n'était pitoyable.

J'ai visité Guernesey. Je me suis assis dans le fauteuil rocheux où Gilliatt attendit la marée engloutissante. J'ai erré aux farouches paysages de Plainmont ; j'ai fait le tour de *la maison hantée*, aujourd'hui blanchie et utilisée pour un sémaphore ; j'ai vu au loin le phare des Hanois qu'on bâtissait à l'époque où sir Clubin fit sombrer la Durande. J'ai conversé, moi aussi, avec de braves marins et des pêcheurs guernesiais. J'ai passé de longues heures aux bibliothèques de Saint-Pierre-Port. Eh bien ! je reste confondu de l'effort d'exactitude de Victor Hugo. Mais voilà : son réalisme, il ne le voulut pas banal, photographique, terre-à-terre. Il l'enveloppa de son rêve. Il le haussa jusqu'à son art. En un mot, lui qui se trompa peut-être mais se réalisa toujours, il fit *de la littérature,* parce qu'il *vivait en littérature.*

Je ne veux pas insister sur les autres romans d'Hugo, sur *l'Homme qui rit*, (le même G. Deschamps n'y voit qu' « un cauchemar historique où l'auteur a versé plusieurs tomes dépareillés d'une vieille histoire d'Angleterre » alors que, extraordinairement original comme en ses autres œuvres, le Maître y place par exemple, en ce qui nous concerne, des adjurations romantiques mais si généreuses aux grands et aux riches qui, depuis le temps où Gwynplaine apostrophait les Lords, n'ont guère changé de sentiment s'ils ont dû changer de tactique,) — sur *Quatre-vingt-treize,* reconstitution

de l'heure épique où la Liberté hurlante secoua ses fers, et prétexte naturel pour exprimer des idées sociales. Et si je nomme à nouveau, en terminant, le recueil d'actes et paroles de *Pendant l'exil*, c'est pour dire :

On n'a voulu voir dans Victor Hugo, présent, par sa forte personnalité, à tous les moments et à tous les lieux où s'exerçaient la tyrannie et le préjugé, qu'un accapareur d'attention publique, qu'un affamé de publicité, On a fait aussi ce reproche à Zola, jetant au monde, en cri d'alarme, son célèbre : *J'accuse*. Mais n'est-ce point justement à ces hommes vers qui se portent les regards de la foule, que revient, non pas seulement l'honneur, mais *le devoir* de faire entendre leur voix ? Comment ! ce sont eux, les connus et les écoutés, qui doivent se taire ? ce sont eux, dont la Presse s'occupe tout naturellement, qui doivent rester les seuls en arrière dans la grande lutte ?

S'ils restaient muets, ce serait eux les plus coupables.

*
* *

Après l'Exil. — Le 5 septembre 1870, Victor Hugo rentrait à Paris, en passant par Sedan. Une foule l'attendait à la gare du Nord. Il eut quelques paroles simples : « J'avais dit : le jour où la République rentrera, je rentrerai. Me voici. Je viens ici faire mon devoir. »

Des heures sombres mais prévues d'alors, il tira l'*Année Terrible*. C'est une encore œuvre de littérature

sociale, si un poète est social quand il vibre avec un peuple aux grands moments de son histoire, s'il est social quand — ce recueil est une suite, on peut dire, aux *Châtiments* — il décoche des traits d'indignation aux princes qui, pour satisfaire leur ambition ou venger leurs injures personnelles, ne craignent pas de mener leurs sujets à l'abattoir des champs de bataille, quand il s'élève contre les prêtres ne sachant opposer que la prière aux envahisseurs de la patrie, aux destructeurs du patrimoine national, quand, la défense légitime devenant nécessaire après l'agression inutile, il appelle aux armes non plus l'armée, mais la nation tout entière. Ah ! comme le grand Français savait bien alors à la fois flétrir la guerre et prêcher la résistance — ce qui est toute la doctrine des pacifistes modernes ! Et, toujours artiste, comme il crayonna d'émouvants croquis de ces temps troublés ! (*la Sortie* etc.) ; comme il dénonça, aux rêveurs monarchistes, de nobles pensées républicaines ! comme il gémit là encore sur l'iniquité dont se plaignent les humbles (*les deux trophées*), sur les méfaits trop excusables qu'engendrent l'ignorance et la misère ! (*A qui la faute* ?) Quel magnifique épilogue enfin ! à ce livre de tristesse et de colère terminé par la plus frappante des images : le poète voyant le flot monter vers la citadelle du vieux monde, se demande si celui-ci est destiné à l'engloutissement. Et le flot répond :

Tu me crois la marée, et je suis le déluge.

Il entrevoyait la grande destruction qui commençait à s'accomplir, — prélude de la société nouvelle...

Hugo, après la guerre et jusqu'à sa mort, reprit son rêve politique et termina — à peu près — son œuvre, dans un enveloppement de gloire.

J'ai réservé pour ce moment-ci *la Légende des Siècles*. C'est le point culminant, titanique en vérité, unique aussi dans notre littérature, de l'œuvre poétique de Victor Hugo. Là, sa grandiloquence est à l'aise, et les coups d'aile de sa fantaisie nous emportent plus d'une fois jusqu'au sublime. Quoi de plus social, à bien y regarder, que ce panorama formidable de l'humanité? C'est de l'histoire universelle en vers ; mais les historiens ne s'attachaient guère, jusqu'à ces derniers temps, qu'aux gestes des grands. Lui, les sculpta tous au marbre immortel de ses poèmes — qui sont un peu en effet des chansons de gestes. Gestes surhumains des Titans, gestes mystérieux et doux des Jésus, gestes des guerriers, des rois, des chevaliers, gestes aussi des hommes de paix et des pauvres gens, gestes inconnus des bêtes dont les prunelles reflètent un commencement d'intelligence. Dans un apparent chaos — tel nous l'avons remarqué pour des livres entiers comme *Les Misérables* ou pour des poèmes comme *Melancholia* — l'immense conteur épique mêle, à dessein parfois, les tableaux et les types sociaux, car la Société n'est-elle pas un heurt confus de figures éclatantes et de figures discrètes, perdues dans l'ombre ? Mais qu'on prenne garde, ces obscurs

visages ont des prunelles ; ils sont légion, et cette ombre en est illuminée, car ainsi que le poète l'écrivit : le Peuple vient...

Faut-il rappeler les pièces plus spécialement sociales de *la Légende des Siècles* : *les Quatre jours d'Eleüs*, *l'Echafaud*, *Liberté*, *Aux rois*, *Les Paysans au bord de la mer*, *Tout le Passé et tout l'Avenir*, *les Pauvres Gens*, *Question sociale*. J'en passe, dans la deuxième série surtout. On sait que ce cycle énorme est resté inachevé. Et puis on peut discuter sur la dose de sentiment social que contient telle ou telle pièce. Je préfère dire quelques mots, le temps en est venu, de la philosophie « de ce bruyant vieillard », comme dit M. Deschamps en la résumant ainsi : « catéchisme qui, décharné de sa parure verbale et réduit à sa carcasse de dogmes, consiste en quelques allégories ». J'oppose à cette définition, un peu trop simpliste, le jugement des Pierre Leroux, des Renouvier, des Brunetière, des Dupuy, des philosophes de profession, des Pellier, des Sabatier, qui n'ont pas ce dédain, « comptent avec le penseur et admirent ses formules » ; et j'y oppose aussi quelques réflexions personnelles :

Victor Hugo, si l'on veut bien le considérer en dehors des images dont — c'était son droit de poète — il enveloppe sa pensée, s'affirme nettement spiritualiste. C'est déjà, je pense, une *direction* notable. Jamais, nulle part, il ne fit profession de foi matérialiste, et s'il a passé du catholicisme assez flottant de ses premières

années à une libération totale des dogmes d'une religion, ce fut toujours, je le répète, dans le domaine spiritualiste. Son panthéisme, s'il en a des traces, son manichéisme, ne sont jamais que des tournures littéraires. L'un n'est en réalité que sa compréhension enthousiaste de la nature, l'autre une forme haute de son goût des antithèses. Ce spiritualisme est constitué non par une doctrine homogène, mais par toutes les idées généreuses des divers systèmes nés de la conception spiritualiste de l'Univers. Et ma foi! en face de tant de contradictions et d'arguments, on peut se demander s'il avait tort de s'en tenir aux *raisons de beauté*, si j'ose ainsi parler ; c'est-à-dire, hésitant devant une construction cérébrale qui l'eût peut-être classé mais laissé insatisfait, de proclamer bonnes toutes les tendances de l'être vers le mieux (1).

Vers le mieux. En poète, il disait : vers la lumière. Sa vie, son œuvre, sont en effet l'expression d'une continuelle ascension. Il voit la destinée humaine constamment oscillante entre les principes opposés du Mal et du Bien — en ce que ces mots ont de plus large sens ; et comme il croit au libre-arbitre, et comme, naturaliste

(1) Je ne sais si je fais erreur, mais, après tout, la doctrine de M. Alfred Fouillée, un des plus grands philosophes sociologues contemporains, n'est-elle pas établie, elle aussi, sur la méthode de conciliation spéculative des systèmes différents ? et n'est-ce pas sur cette façon de pensée, qui en vaut bien une autre, qu'est fondée sa *philosophie de l'espérance* ?

un peu, darwiniste même, à condition de ne pas arrêter l'évolution à l'homme, il devine l'émouvante montée de la vie des ténèbres, de la matière brute aux épurations lumineuses de l'intelligence, il imagine — et il n'est pas le seul — que l'humanité en définitive est en perpétuelle marche vers un idéal indéfini mais certain. Il croit à l'immortalité de l'âme, et à Dieu — je ne discute pas, je constate — à un Dieu qu'il dépouille de ses attributs anthropomorphiques et que peut-être il identifie tout simplement avec la Justice, la Beauté — et aussi la Bonté.

Est-ce une philosophie, cela? Je n'en sais rien. En tous cas, ce n'est ni ridicule, ni vain. On peut contredire. Il est niais de railler.

Ces idées, Victor Hugo les a tout particulièrement développées dans les dernières années de sa vie, en des poèmes dont je ne conteste pas qu'ils soient longs, diffus, inférieurs aux précédents, mais qui ne sont pas négligeables.

Le Pape est une sorte de pièce qu'on pourrait ajouter au *Théâtre en liberté* (1), ce recueil plein d'adorables choses et *suite si naturelle* du théâtre d'Hugo, qui est surtout un théâtre à lire (le dramaturge ne se rendit-il pas compte après l'échec des *Burgraves* que son théâtre essentiellement lyrique tombait en effet au feu trop violemment réaliste des rampes ?) *Le Pape* est un rêve

(1) A signaler dans le *Théâtre en liberté : l'Epée*, *Mangeront-ils ? Les Gueux*, *Etre aimé*, — pièces sociales.

dont l'amour, la pitié, la paix, sont le *Credo*. Terrible réveil après « ce cauchemar » de sainteté véritable, du Pape vrai, celui du Vatican, qui en effet parmi la pompe toute humaine d'un prince pareil à tous les princes de la terre, avec les mêmes vanités temporelles, les mêmes conceptions autocratiques, les mêmes principes d'oppression, représente d'une façon si étrange l'admirable vagabond de Galilée !

La Pitié suprême clame à nouveau la nécessité de projeter les lumières de la raison claire, de la conscience saine, de la science véritable, dans les ténèbres d'où seul jaillit le Mal. Car, pour Hugo, la Nuit, c'est la grande accusée,

et tout le mal, hélas !
Vient de ce qu'au vrai jour on n'ouvre pas les âmes.

Religions et Religion dénonce à l'humanité l'imposture de tous les prêtres affirmateurs de dogmes, la vanité de toutes les religions instauratrices d'un culte :

Pas de religion qui ne blasphème un peu.
Toute religion, homme, est un exemplaire
De l'impuissance ayant pour appui la colère.

Et la vaste rêverie pourtant se termine par un acte de foi — où d'ailleurs, je l'avoue, le poète ne démontre pas plus Dieu que les religions leurs dogmes... Dieu : dogme dernier, auquel, il est vrai, on ne renonce pas facilement, et sans un secret effroi. Du moins le philo-

sophe a fait un grand pas en jetant au feu tous les oripeaux et tous les haillons du spiritualisme déguisé en religion.

L'Ane, satire, non de la science, mais de l'érudition pédantesque, est un poème plus social par les attaques dirigées contre les lois et les mœurs absurdes ou mauvaises :

> Pauvres hommes par l'homme hélas! suppliciés...

Un autre philosophe économiste a parlé de « l'exploitation de l'homme par l'homme ». Hugo développe ce thème et d'autres avec prolixité pour aboutir à la grande idée notée plus haut, l'ascension humaine depuis « les échelons de nuit » jusqu' « aux marches de lumière ». idée tenace imprégnant aussi *La Fin de Satan*, écrite à Jersey. Satan : le Mal vaincu — et pardonné.

De toutes ces sortes d'esquisses, ma préférence va certainement au *Pape*, œuvre plus solide, moins vague que les précédentes, et digne des autres livres du grand rêveur humanitaire. Il faudrait ouvrir encore *L'Art d'être Grand'Père*, si plein de bonhomie charmante, (et où on lit des poèmes à tendances sociales comme : *Que les Petits liront quand ils seront Grands*), *Les Quatre Vents de l'Esprit* (où se trouve le beau livre de *la Révolution*) ; *les Chansons des Rues et des Bois*, même, qu'un critique judicieux plusieurs fois nommé dans cette étude appelle « une fredaine d'Olympio émoustillé par une lecture de

Paul de Kock » et qui contient entre autres choses « égrillardes » le doux poème que l'on a tant appris par cœur :

Depuis six mille ans la guerre
Plaît aux peuples querelleurs,
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs.

l'Ascension humaine, et, en somme, la plupart des pièces du livre II intitulé : *Sagesse*. Il faudrait, pour finir, noter encore des pages sociales dans le recueil : *Depuis l'exil* (*Paris et Rome*, contre l'enseignement congréganiste, *L'Avenir de l'Europe*, discours du Congrès de la paix en 1872), dans les œuvres posthumes enfin. Mais vraiment, à quoi bon allonger la liste ? J'ai suffisamment démontré que le très grand écrivain qui souhaitait « une littérature pour le peuple » a rempli son mandat.

Le Peuple reconnaissant le venge des critiques en le lisant et en l'aimant... Un jour, au temps où j'étais instituteur à Nanterre, et où je déjeunais pour quinze sous en compagnie de terrassiers et de maçons, l'un de ceux-ci m'a récité d'un bout à l'autre un long poème d'Hugo, appris chez lui, le soir, à la bougie. Et cela m'a consolé de tous les corbeaux qui dépècent le grand Aigle mort.

*
* *

Ecrivain social fut donc entre tous Victor Hugo, par le sentiment profond qu'il avait de la solidarité hu-

maine, solidarité qu'il étendait aux choses, et qui lui faisait dire par *la Bouche d'Ombre*: « Tout est plein d'âmes », solidarité qu'il étendait au-delà du terrestre et le fit s'occuper d'occultisme. Ce grand sympathique eut pour religion, nous l'avons vu, le perfectionnement de l'homme par l'éclaircissement de sa conscience, et le perfectionnement de la société par une incessante ascension vers plus de justice et vers plus de bonheur. Lamartine fut-il beaucoup plus précis? et Vigny? et Musset? et Leconte de Lisle? Vraiment, l'optimisme du premier et le pessimisme du second, la religiosité quelconque de l'auteur des *Nuits* et la désespérance de l'auteur de *l'Illusion suprême*, ces *dispositions* d'esprit ont-elles été par eux érigées en systèmes philosophiques? Je ne le crois pas, et je demande que l'on considère Victor Hugo tout comme eux. C'est un sensitif qui s'exprima magnifiquement, un humanitaire qui rêva la délivrance de l'homme des mille chaînes que lui ont forgées la douleur commune et l'oppression de quelques-uns. Cela suffit à sa personnalité philosophique. Ce fut un croyant, puisqu'il haïssait le scepticisme, puisqu'il avait foi dans le final triomphe du bien. Cela suffit à sa personnalité religieuse.

Il pensait que l'individu ne peut s'épanouir et que la société ne peut progresser que dans une atmosphère de liberté. De là son hostilité croissante pour les princes et pour les prêtres que son synthétisme de poète réunissait dans deux personnages exécrés : le Roi et le Pape. Ty-

rannie temporelle rendant impossible la libération des sociétés, tyrannie spirituelle rendant impossible la libération des individus, l'une et l'autre reçurent les coups de fouet terribles de l'écrivain qui avait pour lanières toutes les colères de la foule. Et voilà bien, au fond, ce qui fâche les conservateurs endurcis : ils ne peuvent souffrir cet esprit libre et révolutionnaire. Lorsque le critique du *Temps*, écrit « contemporain d'un régime qui, malgré la bonne volonté de ses fondateurs, s'établit principalement sur des négations (1) et s'éleva péniblement sur des ruines, son génie qui jusqu'à la fin demeura perméable aux variations de l'atmosphère, fut atteint par la contagion de cet anticléricalisme vague qui parut, pendant un temps, l'unique raison d'être de la troisième République » ; —lorsque M. Doumic écrit : « A travers tout son théâtre il souffle un esprit de révolte contre le pouvoir, contre l'autorité, contre les gouvernements. Pas une de ses pièces d'où quelque grande figure ne sorte diminuée, abaissée, humiliée. Révolte contre l'institution sociale elle-même. Tous les héros de ce théâtre sont pris parmi les ennemis de la société ou parmi ceux qu'elle rejette... » — lorsque, pour tomber plus bas dans la bêtise, un frère ignorantin résume ainsi à l'usage des écoles congréga-

(1) Exemples : Affirmation de la nécessité de l'instruction pour tous, affirmation du droit de suffrage universel, affirmation de la liberté de la presse, de la liberté de conscience, de la liberté du vote, affirmation du droit à l'association, du droit à la retraite, etc.

nistes la carrière et le génie du poète : « Victor Hugo. — Besançon, 1902. — *Ses* ODES ET BALLADES *le classent parmi les génies poétiques de premier ordre. Mais soit en prose, soit en vers, il a produit beaucoup d'œuvres où les excentricités littéraires le disputent aux erreurs religieuses et sociales, souvent même aux peintures immorales* (1) » — lorsque l'on écrit ces choses, le bout de l'oreille passe : en réalité, on ne pardonne pas à Hugo, malgré son génie, d'avoir pris la défense de la liberté et d'avoir crié de dures vérités et de larges espoirs. Eh bien ! il faut, peut-on dire en reprenant les paroles du Maître, que pourtant les gens s'habituent à l'entendre répéter chaque jour : une révolution se fait ; nombre de dogmes s'effritent; une autre morale, une autre conception du devoir et du droit, un autre idéal de justice et de bonheur s'instaurent. Et c'est la gloire d'Hugo d'avoir travaillé à l'avènement des temps nouveaux en travaillant à l'éclaircissement des consciences et à l'élargissement des horizons. Même s'il était vrai que sa sociologie fût verbeuse et sa philosophie imprécise, il n'en a pas moins préparé les esprits, mis en circulation de grandes idées généreuses. Et cela suffit à une vie de poète.

(1) *Leçons de Langue française,* par F. I. C. Mame éditeur. — C'est tout ce qu'il y a sur Hugo !!! Dans le même résumé, on nomme Gratry : « un des premiers écrivains de notre temps » Mgr Gerbet : « un des écrivains les plus exquis du XIXe siècle » etc.. Voilà comment on enseigne la littérature dans les écoles dont M. Bourget assure qu'elles devraient être les seules à éduquer la jeunesse.

Il nous a surtout enseigné l'enthousiasme. J'aime ces mots d'Emile Faguet : « On était un peu étonné, vers 1870, qu'il y eut encore un écrivain français à qui il arriva d'être sublime. Le sens du grand, même accompagné d'emphase, est chose si précieuse qu'il est excellent que quelqu'un l'ait gardé et un peu inspiré jusqu'à la fin, ou peu s'en faut, du XIXe siècle. Et ce fut Victor Hugo qui eut cet office. » Oui, parmi la sécheresse envahissante que nous prêchent, au nom de la précision, nos modernes critiques (afin d'avoir moins à lire peut-être) parmi l'industrialisme littéraire, l'âpreté croissante de la lutte pour la vie qui pourtant ne doit pas nous faire oublier de plus hauts émois, Victor Hugo, si divers, si ouvert à toutes les idées, si crâne, si lyrique, nous est un bel exemple de vie pleine, enivrée, constamment en contact avec les foules, et aussi une leçon de littérature sociale, car toujours il reste artiste, et s'il est parfois nuageux, ce nuage est doré par le soleil éblouissant, qui, derrière, l'illumine.

ÉMILE ZOLA

ET SON INFLUENCE LITTÉRAIRE EN EUROPE

Emile Zola écrivit beaucoup. Peut-être a-t-on écrit plus encore sur lui. Et je n'aurais pas eu la témérité d'ajouter quelques pages à tant de pages, si le Père des Rougon ne me représentait, après Victor Hugo, un second type admirable d'écrivain social : un *continuateur* du Romantisme et qui par là nous intéresse, second jalon d'indéniable importance dans l'histoire de la littérature sociale ; un moment enfin dela conscience littéraire, dirai-je en reprenant le beau mot d'Anatole France, car on peut affirmer que c'est à peu près au moment de son intervention dans nos luttes, que les écrivains éloignés de la vie nationale. (Parnassiens et Symbolistes), jugèrent opportun de rentrer à nouveau dans l'arène où se débat notre destinée.

Rarement, personnalité française concentra sur elle autant d'enthousiasmes et de haines, de louanges et d'exécrations. J'essaierai d'être juste. Mais si je me suis étonné des coups de boutoir donnés à Victor Hugo,

quelle tristesse, cette fois, de constater tant d'incompréhension voulue, de méchanceté basse, de critique intéressée, de la part d'esprits cultivés, d'écrivains de talent, envers un confrère dont l'œuvre est formidable ! Et si des lettrés firent au grand naturaliste une réputation odieuse et absurde à ce point, comment les braves gens du commun pourraient-ils se garder de jugements injustes ? A quoi bon d'ailleurs vouloir les convertir ? Je ne rééditerai pas les explications cent fois données du réalisme de Zola. Je me contenterai de deux observations :

1° Sur la cinquantaine de volumes qu'il publia, il y en a huit — au maximum — où les crudités sont de nature à effaroucher les lecteurs peu préparés. Dans les autres *il n'y a pas un mot grossier.*

2° Ces sept ou huit volumes hardis parmi lesquels on place deux des chefs-d'œuvre du Maître : *L'Assommoir* et *Germinal*, relèvent de la littérature aux yeux des critiques les plus bourgeois comme MM. Lanson et Doumic, des écrivains les plus « distingués » comme MM. Albert Sorel, Margueritte et Bourget.

3° Il y a dans Zola, par places, du *mauvais goût.* Nul ne le conteste ; mais on remarquera qu'il y en eut dans Victor Hugo, dans Rabelais, dans Shakespeare, dans Molière. Le mauvais goût, ou plutôt le manque de mesure, existe chez presque tous les tempéraments puissants. Il faut savoir pardonner certaines défaillances aux génies. Nous sommes trop heureux de les posséder parmi nous !

Laissons donc ces discussions vaines, et cherchons,

très simplement, quelle situation occupe Emile Zola dans la litérature sociale française, quelle influence il paraît avoir eu en Europe, influence souvent répercutée de nouveau chez nous par un phénomène de « ricochet littéraire » connu mais curieux, quel enseignement enfin nous pouvons tirer de sa vie et de son labeur.

*
* *

Chez Zola, l'observation attentive, la rêverie généreuse et la combativité étaient issues du même amour de la vie avec tout ce qu'elle contient de tristesses et de splendeurs, d'écœurements et d'espoirs, de contemplations et de luttes. Un frisson varié mais identique le fai sait vibrer devant les cités laborieuses d'où monte le halètement de ceux qui peinent, devant le peuple en joie, en rut ou en fureur, devant les glèbes moutonnantes de moissons lourdes, les somptueuses agonies de lumière sur les toits en désordre d'une ville, les déroutes tumultueuses de soldats effarés, et aussi devant le spectacle imaginé, silencieux mais non moins intense, des passions, des sanglots d'âme, de la marée des instincts bousculés sous le vent des morales conquérantes, d'un idéal enfin où l'humanité meilleure connaîtra mieux la justice et la beauté. Par là, il reste poète. Par là, il restera grand.

Certes, il n'inventa point cette littérature. Avec notre habitude invétérée des classifications et des simplifica-

tions, nous voulons à toute force qu'un homme qui résume un ensemble d'idées en soit le créateur, alors qu'il n'innove d'ordinaire qu'une formule. Nous oublions que nul ne s'évade de son temps. Il le subit toujours, fût-ce avec répulsion. Hugo fut un extraordinaire diapason. Zola, lui aussi, n'a été qu'un « airain sonore » sur lequel frappa le marteau des idées ambiantes.

Personne n'ignore quelle poussée scientifique et humanitaire ébranla l'esprit européen vers le milieu du siècle dernier ; c'était l'écho de 1789 répercuté aux journées de 1830 et de 1848. Une renaissance philosophique, semblable à celle qui avait alimenté le XVIII[e] siècle, précisait les aspirations de la majorité. Considérant, Fourier, Proudhon, Jouffroy, paradoxaient ou tout au moins énonçaient des vérités qui éblouissaient et enflammaient les esprits. Blanqui, Barbès, politiciens romantiques, étonnaient par leur héroïque attitude. Lamartine haussait le parlementarisme jusqu'à la poésie Jamais on ne sema les graines d'une société idéale avec de plus beaux gestes.

Aux quatre coins du continent, on se révoltait, moins au nom des besoins qu'au nom des principes. La France avait jeté un cri que les échos amplifiaient. L'Italie alors se soulève ; Pellico raconte ses *Prisons* ; Rossini donne les seuls passages de ses opéras qui soient vraiment inspirés : les scènes révolutionnaires de *Moïse* et de *Guillaume Tell* ; l'Autriche contre Metternich, et les Madgyars contre l'Autriche ; les Roumains contre le·

Tsar et la Porte ; Vienne, Berlin, Bucharest, Francfort, Florence, Rome retentissant du fracas des émeutes, partout c'est la lutte des humbles contre les privilégiés. Non l'esprit de vengeance, mais l'esprit d'équilibre s'infiltre dans les veines du vieux monde qui secoue ses chaînes... Et chez les écrivains, la pitié s'éveille.

C'est alors que George Sand influencé par Pierre Leroux, Barbès, Jean Raynaud, crée une sorte de roman social idéaliste et sentimental. Le *Meunier d'Angibault* date de 1845, et le *Péché de M. Antoine* de 1847. Elle pénètre assez vite en Russie. La Russie d'ailleurs était préparée à recevoir avec enthousiasme tout ce qui lui peignait un temps meilleur. Opprimée par Ouvarov, ministre de l'instruction publique et main de fer de Nicolas I, elle cherchait un adoucissement à la rudesse des maîtres et se complaisait aux rêveries de nos idéologues et de nos « utopistes », notamment : Saint-Simon et Fourier. Herzen publiait des livres révolutionnaires et Bakounine ouvrait l'ère de l'intellectualité anarchiste. Dostoïevsky, impliqué dans un prétendu complot, était envoyé en Sibérie. Gogol avait déjà traduit les tendances réalistes de l'esprit russe. Il faut cependant remarquer que ce sont plutôt les écrivains secondaires qui eurent alors de l'influence sur les esprits. Et il est également piquant de noter l'existence, vers 1850, d'un important romancier du nom de Pissemski, peintre pessimiste du populaire, et dont le réalisme n'irait pas

sans quelque ressemblance avec celui d'Emile Zola qu'il ne connaissait évidemment point.

Après, la littérature russe suivra une direction assez précise, inspirée simultanément du réalisme anglais, du romantisme, puis du naturalisme français, au point d'apprécier Zola bien avant que celui-ci ne s'imposât chez nous. D'ailleurs, le réalisme du maître n'était point pour les rebuter. Ceux qui ont lu *les Souvenirs de la Maison des Morts*, savent qu'il est difficile au plus forcené de nos Naturalistes « de décrire souffrances plus atroces dans un cadre plus répugnant ». Chtchedrine va plus loin encore dans *Les frères Golovlev*, terrible réquisitoire contre la société russe de 1870. Et Tolstoï, dans *La Puissance des Ténèbres*, outre des scènes osées comme celle de l'infanticide, n'hésita pas à mettre des vocables fort vulgaires dans la bouche de ses paysans. Et c'est du théâtre !... Au reste, cette expression brutale en littérature, en dépit de l'affirmation de nos critiques français, ne choque pas tant les Russes. Feuilletez les œuvres de ces romanciers socialistes agrariens qu'on désigne là-bas du nom de *narodniki* et pour qui le peuple seul importe dans la vie nationale, et vous verrez que, tout en indiquant les réformes applicables à faire, tout en retraçant une peinture fidèle des masses dont ils désirent relever le niveau intellectuel, ils ne craignent point d'émailler leurs dialogues des mots violents et très crus de la populace. *Les Gardiénine* d'Alexandre Ertel — un des écri-

vains les plus réputés de cette école — n'ont point encouru la disgrâce des critiques russes pour quelques termes risqués mis dans la bouche des moujiks.

L'origine — plébéienne — d'Emile Zola, et celle de Tolstoï, (qui était un rural) pourrait peut-être expliquer la lourdeur de certaines de leurs touches. Tourguenev, plus aristocrate et aussi plus poète, frissonnant devant l'insondable et le rêve, arrive, par de vrais tours de force, à donner une impression aussi intense de certaines hideurs physiques sans pourtant les décrire. Là où Emile Zola, dans *Lourdes*, s'attarde aux plaies nauséabondes et les fouille d'un scalpel intrépide, Tourguenev, dans *Reliques vivantes*, nous fait comprendre le mal épouvantable qui ronge Loukeria, au moyen de peintures tout intérieures. On devine le corps par l'âme. Chez Zola, l'âme est à la merci du lecteur ; il va la chercher, s'il y croit, derrière les meurtrissures de la chair.

Ainsi les Russes, non par influence de Zola, mais par tempérament, ne craignent point de parler franc. Les Anglais, naturalistes par tempérament, sont pudibonds par usage. En dépit des crudités de Shakespeare et des libertés d'allure de Sterne, ils observent une sorte de code des convenances qui leur fait décrier Zola en public et le louer dans l'intimité, jeter Wilde en prison et dévorer ces pornographies grossières qui fleurissent chez eux plus que partout ailleurs. Un seul écrivain, pensons-nous, George Moore, a imité de parti pris notre ro-

mancier. A Zola, Thomas Hardy doit peut-être aussi un peu du réalisme de *Tess d'Urberville* et de *Jude l'Obscur*, encore qu'il y ait dans ces livres mille choses qui n'ont aucun rapport avec le naturalisme. Quant à George Eliot, il suffit de remarquer qu'avant 1870 elle avait déjà publié ses *Scènes de la vie cléricale*, *Adam Bede*, *Le Moulin sur la Floss*, *Silas Marner*, alors que Zola ficelait encore des paquets chez Hachette ; elle ne lui doit donc rien.

La Pologne n'a ni compris ni reconnu Zola (sauf une femme de talent moyen qui a versé dans une brutalité excessive : Mme Zapolska). Elle a su, en effet, conserver sa nationalité intacte, grâce à la persistance de ses mœurs et surtout à l'unité de sa littérature. Les chefs-d'œuvre polonais n'ont point d'intrigue, presque, mais sont formés de larges développements sur des sujets nationaux. Il n'y a guère de place pour le naturalisme. Les lecteurs préfèrent relire les épopées des jadis de gloire et rêver aux demains de délivrance. Très idéalistes, ils n'ont guère accepté de nous que Villiers de l'Isle-Adam et Mallarmé, sans toutefois les subir.

L'Espagne, elle, avait déjà depuis longtemps une peinture réaliste (Valdès Léal, Goya, Murillo, Velasquez). Le romantisme seyait trop à sa « hidalguia » pour qu'elle ne l'acceptât pas frénétiquement. Néanmoins, le pays de Cervantès et de Urtado de Mendoza, le pays des contes picaresques si outrancièrement populaires, ne pouvait résister à une influence en harmonie avec

elle-même. Sancho-Pança s'esclaffa et se tapa sur la bedaine en voyant venir à lui les populaces françaises.

Seulement, ce qui accourait du pays des révolutions, c'était aussi, dans un bruit de bataille, des idées sérieuses, des espoirs prolétariens, des revendications d'humbles. Alors, la littérature espagnole ne se contenta plus du caricatural et du comique ; s'imprégnant d'humanitarisme, elle devint le porte-drapeau des idées sociales et du libéralisme anticlérical ; elle brûla au fer rouge la blessure sans cesse grandissante faite à ce malheureux pays par le Moine.

Le type le plus parfait de ces littérateurs nouveaux est sans contredit Perez Galdos. Mais il faut, avant lui, citer Pereda, plus restreint à la description des types et mœurs de Santander, et très pittoresque en toutes ses scènes montagnardes qu'il connaît à fond.

Galdos, quasi-révolutionnaire, imprégné de Zola et de Jaurès, marque cette littérature d'action qui tend à se répandre parmi les générations jeunes. Son *Electra* eut en Espagne et chez nous un éclatant succès. C'est une œuvre de combat. On pourrait saisir certains rapprochements entre cette pièce et *l'Evangéliste* de Daudet. Mais Galdos est violent, exaspéré, d'autant que, là-bas, on meurt de ces drames intimes.

Palatio Valdès est plus artiste et moins brutal, mais aussi moins net. Son ironie est pénétrante. Il excelle à l'évocation de toute cette bourgeoisie mourante, de ce clergé dévorateur, de ces grotesques, de ces rustres,

en leur admirable décor de lumière folle. Nommons enfin Mme Emilia Pardo-Bazan dont le naturalisme chrétien se rapproche par certains côtés de psychologie et de socialisme modéré, de celui de Mme George Eliot. Libérale et d'une vue précise, elle déplore le catholicisme mal compris et rêve le salut dans un retour aux traditions évangéliques et à la doctrine augustinienne. Elle fréquenta beaucoup chez Zola pour qui elle avait une haute admiration, et donna sur le naturalisme une étude remarquée.

Au Portugal, lorsque mourut le maître Eça de Queiroz, « certains, dit Philéas Lebesgue, ont acclamé Abel Botelho comme son successeur ; celui-ci, en tous cas, demeure le représentant le plus valeureux du naturalisme zoliste par ses études de pathogénie sociale, mais beaucoup lui préférèrent Bento Moreno, qui fit d'adorables contes rustiques ».

A ses côtés, il ne faut pas oublier Vieira, Pinto, Lobato, etc...

En Italie, l'influence zoliste fut plus directe parce que, outre la stérilité qui frappa ce pays de 1830 à 1870, le peu que donna la littérature en cette période demeura du romantisme lyrique. C'est Manzoni et c'est Léopardi. Le reste compte peu. Depuis 1870, l'Italie dirigeant son intellectualité vers les sciences, Lombroso y devint puissant, et eut sa part dans l'introduction de l'idée naturaliste qui prit d'abord le nom de *vérisme*. Depuis 1880, une renaissance véritable des lettres resplendit

au-delà des Alpes. Les noms de Giovanni Verga, de Gabriele d'Annunzio, de Foggazaro et de Mathilde Serao y brillent d'un éclat d'étoiles.

Foggazaro rappelle plutôt Balzac. Il est minutieux comme lui et comme lui prolixe par endroits. Mme Serao a un sens plus exact de la vie ; elle groupe et anime ses personnages d'une façon plus vivante ; quelquefois une émotion dantesque la poigne ; elle est plus près de Zola. Plus près encore enfin, d'Annunzio, bien qu'il soit en même temps d'un large lyrisme. Mais ce lyrisme de tempérament évolua sous le ferment de nos idées. On s'en aperçoit en passant des *Vierges au rocher* à *l'Intrus*, plus naturel, plus précis, dramatico-réaliste, et déroulé dans le magnifique panorama des paysages toscans. *L'Enfant de volupté*, pour plus subtil et voisin des psychologies de Bourget, contient aussi des pages de ce haut naturalisme qui, dans *La Ville morte*, pièce si originale en son décor de ruines grecques, s'affirme encore pour éclater dans *Le Feu*, livre splendide et fort où l'idée sociale et la peinture des collectivités, maniées par un maître, se haussent à la grandeur d'Emile Zola — du Zola de *Germinal*. Suivant M. François Gaeta, (dans son *Italie littéraire d'aujourd'hui*), et malgré la renommée des écrivains précédents, c'est Giovanni Verga et Luigi Capuana qu'il faut cependant considérer comme les initiateurs du naturalisme italien, Verga « conteur aux traits larges et forts, peintre intense, mais romancier inégal », Capuana qui dédiait son *Gia-*

cinta à Emile Zola, s'imposa par sa hardiesse, et dont le bagage littéraire est extrêmement considérable. L'un et l'autre sont les créateurs de la nouvelle régionale que, par le hasard de leur naissance, ils placent tous les deux en Sicile.

Ainsi se résume le mouvement naturaliste aux pays latins. Il a été en somme déterminé par nous, plus expressément qu'en Russie et surtout qu'en Angleterre. Nous allons voir que l'Allemagne nous le doit aussi.

L'influence zoliste aux pays d'Outre-Rhin date en effet de l'*Assommoir*. Cependant, il peut être intéressant de noter ces simples faits antérieurs : En 1796, Heinse publie *Hildegarde de Hohental,* dans lequel il emploie la dissection descriptive qui sera plus tard l'une des caractéristiques de Zola. A la même époque, le mystique Novalis conçoit le projet de dépeindre la vie des classes bourgeoises, la politique, voire l'amour, d'après un procédé analytique. Entre 1840 et 1850, Hebbel imagine une grande chaîne de tragédies comprenant l'évolution de la vie et de l'humanité dans leurs rapports avec la nature et les lois morales, et décide d'y accepter le vrai et le faux, la laideur et la beauté. Jordan d'autre part, dans son œuvre épique, cherche à traduire l'idéal social en ajoutant la vision poétique aux hypothèses et aux vérités scientifiques. A noter aussi, vers 1860, un courant de littérature brutale qui fut si l'on veut le premier pas vers le réalisme, et compta, parmi ses œuvres, les

plus connues : *Wally* de Gutzkow, qui souleva une tempête de clameurs.

Ainsi, les principes sur lesquels s'appuie la théorie littéraire de Zola sont lointains déjà pour les Allemands ; mais depuis longtemps, depuis le milieu du siècle, à part quelques romanciers secondaires dont Freytag est le plus connu, la littérature germanique est assez terne et n'a point su vivifier les tentatives éparses indiquées plus haut. Simultanément à celle de Zola, l'influence d'Ibsen se fit sentir. On rejeta Dumas fils et Sardou pour aspirer à de nouvelles explications des problèmes de la vie. On accepta ce naturalisme qui déjà s'était implanté dans l'art. Paul Heise et Spielhagen réagirent, pour y revenir d'ailleurs ensuite, contre un idéalisme stérile, et ce dernier dans ses *Natures problématiques*, dirigées contre les chimériques Werthers, établit que « la résignation aux intérêts communs est la loi de la condition sociale ». Gottschall conclut aussi dans ce sens en ses derniers livres ; mais ces romanciers manquent d'observation réelle.

C'est alors que Conrad, enthousiaste et exubérant, voyagea, vit l'Italie et la France, et vint rendre visite à Emile Zola au temps du *Ventre de Paris*. Epris du maître et de ses théories, aussitôt il résolut de les faire accepter dans son pays. Au cours de ses périgrinations, il avait rencontré, à Munich, Karl Bleibtreu qui lui-même ne s'était point gêné pour flageller la veulerie de son époque en un manifeste fameux.

Les deux jeunes gens unirent leur vaillance et leur foi. A Munich, d'où partit le mouvement, fut créée une revue : *Gesellschaft* (la Société). Conrad, son ami, quelques autres dont le plus célèbre fut Max Kretzer, publièrent des romans naturalistes. Tovote et Conradi osèrent plus encore. Ils allèrent même trop loin, et discréditèrent une si noble tentative de rénovation. L'influence de Zola fut alors remplacée par celle de Maupassant, ce naturaliste par excellence, plus réel que réaliste, et d'une si poignante sobriété. Le succès vint donc aux romanciers plus modérés, à Ompteda par exemple. Mais tous restent au-dessous de leur ambition. Ils s'emparent du procédé seul, ne pouvant emprunter ce secret du maître qui n'est autre chose que le génie. Aussi, manquant de force, ils sont ternes. Vouloir éviter la violence de Zola et lui demander son ampleur descriptive en même temps que s'essayer à la psychologie pénétrante de Maupassant, c'est évidemment un louable but ; mais tendre la main ne suffit pas ; il faut atteindre.

Deux noms planent très hauts pourtant sur l'Allemagne moderne : Hauptmann et Sudermann ; le premier seul se rattache au véritable naturalisme par certaines œuvres d'envergure : *Les Tisserands* par exemple, ou le *Voiturier Henschel.* Une femme aussi : Gabrielle Reuter, tient une bonne place dane le naturalisme auquel elle mêle un féminisme qui lui donne un caractère très personnel.

Un mot, enfin, pour terminer ce tour d'Europe. Le mouvement scandinave est plutôt sorti de l'Allemagne que de la France En réaction du Suédois Strindberg, une phalange s'est formée, qui, introduisant dans le roman la documentation, et combinant les intentions psychologiques aux intentions physiologiques, a donné des œuvres de grande valeur. Parmi les novateurs, citons Hermann Bang, Arne Garborg, Jacobsen, Ola Handsson. Les Suédois, plutôt psychologues, ne verseront point dans une brutalité excessive, ce qui ne veut pas dire qu'ils manqueront d'intensité. *La Faim*, de Hamsun en est un exemple décisif.

*
* *

On me pardonnera de m'être attardé quelque peu, si incomplètement d'ailleurs, à la littérature naturaliste européenne à propos d'Emile Zola. Peut-être était-ce nécessaire — non certes pour défendre sa mémoire — mais pour bien montrer que l'auteur des *Rougon* n'est point, comme l'auraient voulu ses détracteurs, une singularité monstrueuse. Il est l'expression la plus illustre d'un mode de penser et d'écrire dont, certes, le beau temps est passé, mais qui n'en a pas moins laissé, comme tous les grands mouvements d'idées, un dépôt dans l'âme collective française et même dans l'âme collective européenne, un effort qu'on modifiera mais qu'on n'anéantira pas, pas plus qu'on n'a pu anéantir en nous des

tendances grecques, barbares, moyenâgeuses, catholiques, révolutionnaires, bourgeoises, démocratiques. Ne criez pas à la contradiction, mais descendez au fond de vous-mêmes. Vous y reconnaîtrez, à des doses différentes et qu'on peut réduire mais non détruite, l'empreinte de toutes les grandes idées... Nous suivons celles qui l'emportent sur les autres...

Revenons à Zola.

Nous l'avons dit : c'est avec lui, en somme, que vraiment commence le roman social, conscient de son effort et de son but. On a reproché à l'auteur des *Rougon* la psychologie sommairement indiquée de ses héros. C'est à tort. Car pour être extériorisée très souvent, elle n'existe pas moins. Le Maître était un transformiste, certain que la Nature ignore les démarcations, persuadé que l'être humain représente l'aboutissement d'une évolution zoologique, et qu'en lui subsistent encore, malgré tout, les instincts animaux. Aussi, est-ce surtout la psychologie de l'instinct qui éclate en son œuvre puissante et pessimiste. Oui, pessimiste ; mais ce pessimisme éclairé demeure pitoyable comme celui de Dostoïewsky, comme celui de tous les frôleurs de la guenille et de la faim, et de tous les témoins des désespérances terrées ou hurlantes dans les faubourgs misérables. Mais alors que Dickens ou George Eliot tempèrent leur pessimisme par une foi religieuse, Emile Zola le corrige par une foi *laïque*, inscrite au fronton de ses *quatre Evangiles* restés inachevés.

Tout le monde sait que Zola procède de Taine, de Comte, de Darwin, de Claude Bernard. La valeur du *roman expérimental* est peut-être assez mince ; mais ceci fut neuf : Zola abordait la littérature avec un esprit de méthode et d'observation, Il y apportait le goût de l'exactitude et du document.

Or, Zola, documentaire, devait être descriptif ; il devait transformer, *renouveler* la description littéraire. Sans doute, Dickens sait l'action sur nous de l'ambiance et la note soigneusement ; George Sand avec force chante les somptuosités de la nature ; mais elle décrit par dilettantisme. Stendhal catalogue. Balzac s'attarde aux *intérieurs*, pensant que l'atmosphère de la maison agit plus sur les personnages que celle du dehors, ce qui n'est qu'une opinion. Les Romantiques remuent, non sans pittoresque, une antiquaillerie moyenâgeuse qui manque souvent d'émotion. Mérimée enseigne l'exactitude, et Flaubert l'harmonie. Mais à tout cela quelque chose manquait : le mouvement. Emile Zola l'y jeta à pleines mains.

Notez que les Russes sont extérieurs à ce fait. Dostoïevsky ne décrit pas. Tourguenev reste dans les demi-teintes poétiques. Les Anglais au contraire ont pu apporter à Zola leur note de précision abondante. Dickens et Eliot sont charmants et complets. Daudet peut-être a reçu d'eux davantage.

Deux ancêtres plus directs et moins connus de Zola seraient : Charles Hugo, dont le *Cochon de Saint-Antoine*

contient des grouillements assez puissants (l'auteur des *Rougon* s'en souviendra en publiant ce mauvais feuilleton de début : *les Mystères de Marseille*, où l'on trouve pourtant un essai, gauche encore, des procédés ultérieurs), et le poète patoisant marseillais Victor Gélu, dont les œuvres eurent en Provence et à Paris même (Philarète Châles les étudia au Collège de France) une vogue qui ne s'est pas éteinte au bord de la Méditerranée.

Le maître va hausser tout cela de ses deux mains puissantes, élargir le cadre et le rendre colossal pour y placer des géants et y faire trépigner des multitudes. La pompe de Chateaubriand, la déclamation d'Hugo, la familiarité poignante de Gélu, vont devenir de la grandeur épique, une splendeur qui a quelque chose de morne, un héroïsme formidable, une fougue irrésistible. Tout s'anime, gonflé des sèves qui montent de la terre. Empoignées par le souffle romantique, les choses prennent elles-mêmes une âme : le Parc du Paradou, l'Alambic de l'*Assommoir*, la Statue de l'*Œuvre*, la Mine de *Germinal*, la Locomotive de la *Bête humaine*. Les personnages les plus effacés respirent amplement. Tous les gestes du prolétariat, de la glèbe et de la ville, de la caserne et de l'usine, de la tâche manuelle et du labeur cérébral, s'éploient dans l'ironie lourde des vulgarités journalières, dans la détresse furieuse des plaintes non écoutées, dans la joie brutale des instincts non assouvis, dans la colère au glaive rouge, dans la sérénité des fécondités luxuriantes. La vie, la vie ma-

gnifique et sanglante passe dans la clameur des castes ennemies. Et c'est beau comme une création surgissante.

L'idée descriptive, ainsi largement comprise, fit fortune en Europe, justement par ce qu'elle apportait de vivifiant à la littérature. Arthur Morisson décrit les miséreux de « East-End » dans son fameux roman : *Tales of mean Streets* ; Walter Besant peint d'autres misérables londonniens dans *Toutes sortes d'hommes et de conditions* : et George Gissing révèle fidèlement la vie ouvrière en plusieurs romans que l'étranger depuis quelque temps apprécie à leur valeur. Palacio Valdez applique à l'Andalousie, tout en élargissant la tradition picaresque, les procédés zolistes. D'Annunzio se souvient du tableau des courses dans *Nana*, et fait galoper les courses romaines, dans l'*Enfant de volupté*, avec un brio superbe. Et qui n'a au fond des yeux la procession de gueuseries physiques et morales encombrant les pages vibrantes du *Triomphe de la Mort* ?

Ainsi, Zola *fait voir*. La plupart des autres, même Tolstoï, ne font qu'*évoquer*. Comparez *Guerre et Paix* et *la Débâcle*. Dans l'un et dans l'autre manœuvrent des masses d'hommes ; mais combien plus diffuses, moins exactes, moins vivantes, les scènes militaires de 1812 en face des heurts gigantesques de 1870 ! Zola, en tous ses romans, vous transporte sur le théâtre même de l'action ; ses émules vous laissent à la fenêtre et font remuer leurs bonshommes, au loin.

Et puis, comme en maints passages, la réalité chez Zola, se hausse jusqu'au symbole, ce qui agrandit encore l'œuvre, et lui fait dépasser son pays et son temps ! Vraiment le cadre, ce cadre magistral, éclate, par endroits, sous le coup d'épaule du géant. On l'a dit déjà : « Nana, c'est la bête magnifique et malfaisante », « Bonnemort, c'est la Faim irresponsable se jetant sur l'irresponsable oisiveté », « la famille des Rougon-Macquart, c'est toute une société pourrissante ». Et, dans la note d'espoir, que devient Mathieu, sinon la Fécondité elle-même repeuplant d'hommes sains une terre régénérée, et de gaîté vaillante un siècle meilleur ?

*
* *

Résumons-nous. Zola, romancier, est plus qu'un nom par les circonstances et par son envergure ; il est devenu la condensation magnifique d'une époque et d'une conception littéraires débordant de la France sur l'Europe entière. Il fut une *volonté* et il reste une *direction*. Il représente la *littérature utile*, non opposée à l'art, mais l'absorbant pour le féconder.

Il nous a enseigné la vérité et l'espoir, la vérité dans la série des *Rougon*, et puis par une ascension naturelle passant des tristes réalités à la vision de meilleurs avenirs, l'espoir, dans ses *Evangiles*. « Il est médiocre professeur de sociologie », déclare E. Faguet. Eh ! qui donc lui demande un travail législatif ? La mission des

écrivains artistes, romanciers ou poètes, est de créer des courants sentimentaux, des élans vers la justice, l'amélioration du sort des victimes de l'inégalité, de l'injustice, des préjugés sans nombre. Emile Zola, pas plus que Victor Hugo, n'était fait pour se plier aux besognes minutieuses des sociologues de profession. Quelle exigence de demander à un littérateur d'être encore un homme d'état! N'est-ce pas assez qu'il nous fasse *désirer* le progrès, qu'il *prépare* l'opinion? Je dirai plus. N'est-ce pas le principal, puisque les réformes avortent dans les temps mal prêts à les recevoir?

C'est notamment dans *Les Evangiles* qu'Emile Zola dédaignant de plus en plus la rhétorique, — et, à notre grand regret, l'art littéraire même — s'affirme grand, d'une grandeur qui tient de l'homérique par l'ampleur négligeant le détail, et du biblique par le ton et la simplicité élevés jusqu'au sublime, jusqu'à la sagesse héroïque et à une sorte d'inspiration divine — si par divin l'on entend l'immense frisson dans lequel communie l'élite des collectivités. Et c'est par là que Zola est un *idéaliste*. — Qu'est-ce que *Fécondité*, sinon la glorification des sources éternelles de l'Univers, symbolisées par la Mère? « La femme, dès qu'elle est enceinte, devient auguste, s'écrie-t-il. La vierge n'est que néant, la mère est l'éternité de la vie. Il lui faut un culte social. Elle devrait être notre religion. » Voilà les paroles de celui qu'on accusa de nous pervertir. Qu'est-ce que *Travail*,

sinon la glorification de l'Energie, qui mènera l'Humanité, par la paix et le labeur, à la fraternité? Qu'est-ce que *Vérité*, sinon la glorification des droits imprescriptibles de la conscience? Et qu'eût été *Justice*, sinon la glorification de la dignité humaine, en dehors des mille contradictions et querelles confessionnelles? Et ce dessein même, cette noble Bible des Temps Nouveaux, ne doit-elle pas forcer notre respect, quelles que soient les discussions, les luttes qui infailliblement précéderont un idéal que nul ne peut renier?

Encore une fois, qu'importe que ces pages aient été inspirées par le fouriérisme ou par telle doctrine à demi utopique? Ce qu'il faut considérer, c'est leur *tendance* à la réalisation du bonheur humain. En cela, elles valent les grandes paroles de Jésus dont aucune non plus ne donnait un programme social, mais qui toutes, de même, versaient au cœur des hommes d'autrefois un peu de générosité, paroles pourtant désormais insuffisantes à la compréhension moderne de notre destinée. Il fallait donc des paroles nouvelles à notre sens nouveau de la morale. Zola les a dites ou répétées avec autorité, dans le même temps qu'il nous apprenait à ne plus mépriser la Matière. Si nous ne voulons pas considérer la matière comme la seule réalité, du moins respectons-la comme la plus évidente des réalités, réhabilitée qu'elle est par celui qui nous la montra aussi noble que l'esprit, par celui qui la magnifia en poète épris de sa beauté.

Avant les trois *Evangiles*, Zola nous donnait les trois *Villes* où il réalisait de mieux en mieux, avec le souci d'une belle ordonnance, le roman grandiose des cités modernes et des énergies collectives, des aspirations et des luttes communes, des vies d'ensemble. Ainsi son goût pour le mouvement des foules devait le hausser à ces peintures épiques de tout un peuple enfantant sa destinée.

*
* *

En toute sincérité, maintenant, affirmons les défaillances — qui n'en a point? — de ce grand écrivain qui sut être un grand citoyen. J'ai déjà parlé de son mauvais goût, qui n'est pas douteux, mais ne l'empêcha pas d'écrire quelques livres parfaits comme l'*Œuvre*. Il ne faut pas dire que Zola n'est pas artiste ; ce serait absurde ; il l'est, mais par la pensée, à la façon balzacienne; il l'est — qui oserait le nier ? — quand il évoque une ville, manœuvre une foule, anime les choses ; il l'est, puisqu'il *compose* admirablement (*La Débâcle* est étonnante à ce point de vue), puisqu'il laissera d'impérissables pages. La vérité, c'est ce qu'*il ne l'est pas toujours*, c'est que, trop souvent si vous voulez, il ne sait pas *choisir*, ni se *limiter*, c'est qu'il manque de finesse, d'observation aiguë, de nuance, d'adresse, du sens du style (trouvailles de mots, de phrases flaubériennes) qu'il ignore certaines délicatesses, certains hommes. Il ne peint pas ; il brosse à grands

coups ; c'est un panoramiste ; il emploie le couteau à palette et non le fin poil de martre. Mais quelle injustice de dire : « qu'il a dégradé et avili tous les éléments romantiques », lui qui eut des accents épiques et lyriques si graves, si élevés, et sut garder après Hugo le sens du grand ! de dire « que la misanthropie des hommes de 1830 est devenue chez lui passion chagrine, dénigrement systématique, haine, entêtement, manie », lui qui jeta de si beaux cris d'amour et d'espoir !

Oui, ses derniers ouvrages sont longs, diffus, lourds, ennuyeux parfois ; ce n'est pas une raison pour oublier leur portée et leur esprit, pour ne pas les considérer dans l'ensemble comme de larges fresques dont la puissance éclipse la prolixité. Ils sont, plus que tous les autres, de la littérature sociale, mais qui gagnerait à être élaguée.

Pour ma part, je ferai un autre, un plus grand reproche à Zola : c'est d'avoir, parce qu'il aima trop les collectivités, négligé trop l'individu. Il le noie dans la masse. C'est une faute, la plus considérable qu'il commit, et que commettent avec lui nombre de socialistes. La littérature sociale a le droit de s'intéresser aux foules, mais le devoir de se souvenir que les foules ne valent que par leurs unités. Après le mouvement naturaliste, littérairement nous souhaitons des livres plus artistes, plus profonds, plus affinés, plus complexes ; socialement, nous souhaitons que l'individu, sans sa-

crifier aux folies nietzschéennes, mais en réaction contre certaines erreurs du Collectivisme, à nouveau s'affirme, — cette fois non plus en cellule égoïste et oppresseuse, mais, harmonieusement épanoui, au milieu de ses frères également réalisés et régénérés.

PAUL BOUGET

SOCIOLOGUE

M. Paul Bourget, de bonne heure, eut cette chance de pouvoir écrire n'importe quoi sans craindre la mévente, ou le silence de la presse. Qu'il paradoxe ou se répète, qu'il fausse l'histoire ou démoralise (tout cela sans doute de bonne foi) on accueille ses pages erronées ou médiocres avec le même intérêt que les meilleures, les plus artistes. Car c'est un étonnement perpétuel que cet homme qui charme et exaspère, profond quelquefois et souvent superficiel, ici lourd et gris, là délicat et subtil, tour à tour grave et frivole, simple et affecté, vigoureux et morbide. Il lasse et il reconquiert. Il empoigne et il déconcerte. On le crut poète au temps d'*Edel*, et il se montra tout aussitôt meilleur comme critique dans ses *Essais de psychologie contemporaine* ; longtemps il passa pour un maître de la psychologie, écrivit des romans qui passionnèrent ; puis on surprit chez lui bien des défaillances d'observation et une imagination courte tournant trop dans un même cercle ; alors il se fit sociologue ; et sa sociologie se révéla pleine d'ingéniosité, de nota-

tions exactes et aussi d'erreurs colossales. Jamais écrivain ne fut si *mêlé*. Ce qui d'ailleurs est fort bon pour rester aux étalages des libraires.

Néanmoins, on ne peut nier son évolution régulière et précise. Il descend une pente. Il est arrivé aux conceptions les plus farouchement intransigeantes du monarchisme, de l'oligarchisme et de l'ultramontanisme. Il n'a que cinquante-cinq ans. A soixante-cinq, qu'exigera-t-il pour le salut de la France ? On se le demande avec effroi.

Il a un réel talent d'écrivain et une vive intelligence. Quand on le combat, ce ne doit être que très courtoisement, avec la sympathie due à la valeur incontestable de certains de ses livres dont aucun d'ailleurs n'est indifférent. Il a disséqué très brillamment certaines crises d'âmes. Il argumente avec habileté. Il conduit ses intrigues avec maîtrise. Il est séduisant. C'est un voyageur des plus intéressants, et cela devient rare. Son sens critique est notoire. De plus, c'est un grand studieux, que ne pouvait, par conséquent, laisser froid la chose publique ; il fut ainsi amené à la littérature sociale. Bref on s'étonne moins de le voir à l'Académie que Mgr Mathieu. C'est *quelqu'un*.

C'est quelqu'un, en littérature sociale, et par là il nous appartient. Il est curieux de disserter sur son cas, lui qui cherche à nous ramener au passé, après Zola qui nous entraîna vers l'avenir, tous deux étant partis du même point : le positivisme, tous deux se disant, se croyant scientistes. Mais comme il y a un lien étroit

entre l'homme et l'œuvre, il sied de résumer d'abord l'existence littéraire de Paul Bourget, pour examiner ensuite, en lui, l'écrivain social.

*
* *

Paul Bourget fit de brillantes études après lesquelles il eut le bon esprit de penser qu'il ne savait pas grand chose. Il lut beaucoup. Il regarda autour de lui. Il arrivait dans les Lettres à l'époque, — vers 1880 — où triomphaient le naturalisme littéraire, le positivisme philosophique et la poésie parnassienne, mais où déjà se dessinaient, fatales, des réactions qui devaient ramener l'idéalisme dans les esprits et la liberté dans la prosodie. Paul Bourget fut un bon combattant des écoles nouvelles, essaya en poésie de faire prévaloir la pensée sur la forme. Ses vers — qu'on oublie trop, — le prouvent analyste sentimental déjà, moderniste à la façon de Sainte Beuve et des Lakistes, non à la façon de Coppée. Jamais il n'aima l'élément populaire, et il faut reconnaître qu'il dédaigna les humbles avec persévérance. Voilà pourquoi, disons-le tout de suite, cette intimiste raffiné n'atteindra jamais à la puissance, née de l'altruisme, d'un Zola, pourquoi, malgré son talent, il sera un médiocre écrivain social. L'atmosphère lui manque.

Type de dilettantisme et de décadence malgré ses appels à l'énergie, ce mystique sensuel est dès l'abord

un pessimiste (la plupart des écrivains sociaux sont optimistes, du fait même de leur large espoir). Curieux, il cherche des sensations nombreuses plus qu'une base solide de vie intérieure, et, comme Baudelaire dont il fut si influencé, des frissons morbides de volupté triste. De là son goût pour les complications sentimentales, pour les *cas*, la plupart singuliers et de peu d'intérêt général dont ses romans célèbres sont les développements plus adroits que probants. Un tel psychologue ne pouvait s'afficher matérialiste ; mais il mit de la coquetterie à se déclarer positiviste. Il fit de Stendhal son premier dieu, puis mit dans son Olympe M. de Bonald et Monseigneur le Duc d'Orléans. Au résumé, il fut toujours et resta chrétien, — d'abord le chrétien tiède et sentimental que sont à vingt ans, dans ce crépuscule de la foi, ceux qui reçurent une éducation bourgeoisement catholique, puis le chrétien qui se mondanise et se snobinise, puis le chrétien qui se justifie, et, homme public, doit étaler des preuves. Il n'y a donc pas eu, il ne pouvait pas y avoir de « conversion Bourget » pas plus qu'il n'y eut de « conversion Coppée ».

Attiré par le luxe seyant à sa délicatesse un peu névrosée, M. Bourget pensa que parmi les hautes classes devaient se développer plus artistiquement les conflits passionnels, et il se mit à fréquenter assidûments les salons. Ce fut l'origine de sa fortune et de son erreur. Il y gagna des lectrices : il y perdit le sens social. Il y alla pour observer, noter, et y trouva en effet, ces sujets

d'intrigues où les heurts sont plus terribles d'être dissimulés sous un sourire ou une froide correction. Mais se confinant dans ces milieux d'égoïsme et de vanité, il oublia que *l'élite est partout,* et sourd en cerveaux exceptionnels aussi bien des classes pauvres que des classes riches, il délaissa les véritables réceptacles de l'énergie nationale. Ah ! combien Bourget eût gagné si, après avoir enquêté chez « les grands » — c'était son droit — il fût avec Zola descendu chez le Peuple ! Il y eût justement analysé, ce que n'a su faire le lourd génie du pétrisseur des Rougon, l'âme si intéressante des gens « d'en bas ». Intéressante parce que plus spontanée, pleine des héroïsmes obscurs de la maternité difficile, du parfum des naïves amours, des angoisses de la dure nécessité matérielle ; intéressante, parce qu'elle nous oblige à la sollicitude.

Non plus, M. Bourget ne s'occupa de la petite bourgeoisie travailleuse, de cette classe moyenne, innombrable, qui est sans doute la routine et souvent la sottise, mais par contre, la force et l'espoir d'une nation. Alphonse Daudet ne manqua pas, lui, d'explorer ce monde divers d'où sortent politiciens et intellectuels, et qui constitue *la vraie pensée française :* on sait quels drames poignants, quelles pages de profonde psychologie (en actes et non en dissertations) il sut en tirer... M. Bourget dédaigna. Il se méprit au point de donner toutes qualités physiques et morales aux privilégiés, et de doter de mentalités inférieures ou criminelles les

gens moins bien nés. *Le Disciple*, le meilleur de ses livres, est gâté lui-même par ce parti pris qui devient révoltant dans l'*Etape* où sont odieusement rabaissés tous les nobles éducateurs populaires. M. Jules Sageret, dans son délicieux quator des *Grands Convertis* (Bourget, Brunetière, Huysmans, Coppée) fait avec humour le recensement des héros de M. Bourget jusqu'à l'apparition de l'*Etape*. Il y constate, sur une population de 391 individus : 111 titrés, 76 mondains et hauts bourgeois, et seulement 45 personnes de la classe moyenne et 9 de la classe populaire. L'observation du romancier, sans nul doute, porte donc sur *la minorité privilégiée*. Et si nous revenons à nos définitions, nul n'est moins romancier social que M. Bourget malgré qu'il se targue de diriger nos destinées. Nul n'ignore plus l'âme française.

Ce qu'il sait, et moins bien pourtant qu'Octave Feuillet, et non sans commettre des impairs, ce sont les mœurs, les petites complexités des âmes oisives et bien rentées, les modes de penser d'une caste, — science insuffisante à un sociologue. Ce qu'il sait aussi, ce sont les angoisses de la spéculation intellectuelle (la douleur de ses incertitudes premières le prouve). Mais il passera, tout naturellement, du doute à la religion de ce monde « select » et restreint qui lui paraît contenir la seule noblesse humaine.

Et voici l'incompréhensible : M. Paul Bourget est trop averti, trop réfléchi, pour ignorer la médiocrité de la

plupart des fantoches qui lui servirent de modèles. Ce ne sont donc pas eux qui ont pesé sur ses décisions. C'est à la fois son pessimisme, son sensualisme, son mysticisme (trois éléments religieux) qui en se développant l'ont fait catholique. Postérieurement, l'aristocratisme par entraînement l'a mené définitivement au camp de ceux pour qui la religion est une condition d'existence. L'incompréhensible, dis-je, est que, s'il est devenu catholique par tendances et par raisonnement, s'il a été *réellement* illuminé par *la grâce* qui force à l'adhésion *quia absurdum* des dogmes, s'il estime *irréfutables* les preuves historiques de la révélation, il puisse accepter ces doctrines égoïstes, le goût foncièrement antiévangélique du luxe, du plaisir et de l'apparence, cet esprit mondain en un mot, condamné par Jésus, et qui est le plus clair de la religion des privilégiés d'aujourd'hui.

Ah ! M. Bourget, si vraiment vous *croyez*, pourquoi au contraire n'allez-vous pas vers les simples que seuls chérissait le Nazaréen ? pourquoi ne délaissez-vous pas ces pompes marquées du sceau de Satan, ce monde où l'on offense Dieu, vous le savez bien, par les sept péchés capitaux dont le plus agréable et le plus condamné fut par vous si souvent constaté et voluptueusement décrit ? Si vous croyez, pourquoi exalter tout ce qui est contraire à la vertu chrétienne ? Ce sont eux, les fils maudits de la Révolution, qui seuls devraient se vautrer dans les joies matérielles et adorer le veau d'or. Or ce

sont eux qui veulent supprimer l'argent, au moins dans ses monstruosités, et c'est vous qui tenez pour l'oligarchie. Ce sont eux qui se mettent du côté des déshérités, et c'est vous que vous mettez du côté des millionnaires. Ce sont eux qui enseignent la paix souhaitée par le Christ, et c'est vous qui défendez la guerre, c'est-à-dire l'assassinat pourtant proscrit par le Décalogue. Ce sont eux qui, suivant les paroles sublimes du *Magnificat,* abaissent les Puissants et élèvent les Humbles ; eux qui vivifient le décret divin jeté au couple chassé de l'Eden : « Tu travailleras », et c'est vous qui vous pâmez devant les belles oisives, et vous qui prêchez le maintien des classes, c'est-à-dire de l'antagonisme fatal, alors que Jésus disait : Aimez-vous les uns les autres.

Non, décidément, je ne comprends plus du tout...

*
* *

Ainsi, nettement, M. Bourget tourne le dos à la direction générale et naturelle de la France. Il nie les principes de justice et de solidarité que nous travaillons à faire épanouir. Au moment où l'Etat brise avec l'Eglise, où le socialisme brise avec l'ancien état de choses, il affirme à la fois la nécessité, pour le peuple, d'une direction catholique (et prétend même au retour d'une religion d'état, *imposée*) et l'excellence, pour la nation, d'une direction oligarchique. Nous abattons les tradi-

tions mauvaises ; il conclut au traditionalisme intensif. Nous constituons une élite formée de toutes les hautes intelligences quelle que soit leur extraction ; il n'accepte que la minorité privilégiée, depuis toujours, et encore enrichie, et plus dominatrice encore. Nous essayons l'éducation des couches profondes de la nation : il en sourit. Nous allons vers la démocratisation de l'enseignement, vers la limitation des grosses fortunes, vers une distribution plus équitable du bonheur. Il veut le renforcement des divisions, des richesses, des inégalités. Il exècre toutes nos aspirations humanitaires. Il dogmatise. Il prouve... scientifiquement.

Examinons donc ces preuves et cette méthode :

M. Bourget se fait fort d'être positiviste. En littérature, le positivisme s'appela naturalisme et voulut l'exactitude. P. Bourget, comme Zola, décrit minutieusement les *milieux* — ceux qu'il fréquente. Il n'a pas la légèreté adéquate à ses sujets. Descriptif, il est trop artificiel, trop peu poète pour se plaire aux tableaux de nature, lesquels d'ailleurs feraient bâiller ses lectrices. Zola fut plus grand d'avoir communié avec la vaste terre. Bourget s'attarde, après Balzac, aux intérieurs (je ne parle pas du Bourget des *Etudes anglaises* et des *Sensations d'Italie*, infiniment plus intéressant que celui des salons). Il n'a pas d'ailes. Il a peu de souffle. Certes il est naturaliste, de ce naturalisme étroit dont Zola s'évadait... Mais voyons plutôt le philosophe.

Ce philosophe ne veut pas errer dans l'arbitraire. Il

prétend partir de l'observation directe, du fait, de l'expérience — tout comme l'auteur du *Roman expérimental*. A mon sens l'un et l'autre se trompèrent, mais Zola eut l'excuse de rester dans le sens français, tandis que l'autre va au rebours. Partir d'un fait, de plusieurs faits même, et généraliser, est fort dangereux, car est-on jamais sûr que la signification en soit assez probante pour emporter une conclusion ? et d'autre part, qui oserait soutenir qu'un syllogisme n'a pas la valeur d'un constat ? Les faits n'enseignent que le probable. Les raisonnements risquent de passer par-dessus les réalités. Ne négligeons ni les uns ni les autres. Combinons leur enseignement. Et surtout *flairons*, si j'ose ainsi parler, le vent des destinées nationales et celui des directions étrangères. On ne fait jamais tourner bride à un peuple. Mais on peut l'inciter à rectifier son orientation. Rôle louable et fécond, celui de critique sympathique. Rôle peut-être coupable, celui des éternels *troubleurs* voulant arracher une nation à son évolution, et « contribuant à entretenir les désordres sur lesquels ils ne cessent de gémir ».

Or, le sens de la destinée française est trop bien acquis, déterminé, consenti, pour qu'une volte-face soudain se produise. Ce serait une révolution dangereuse, et M. Bourget, révolutionnaire beaucoup plus que ses adversaires républicains, car le programme de réformes de ceux-ci vise infiniment moins à un total changement social que « la destruction du quatre-vingt-neu-

visme » et le retour à l'ancien régime, M. Bourget si on l'écoutait nous précipiterait vers les pires catastrophes.

Quant au procédé critique des romans et études de cet élégant duelliste dont les coups d'épée tombent heureusement dans l'eau, le voici : il met en lumière les faits (n'oublions pas qu'il est positiviste) favorables à sa thèse, et laisse soigneusement au second plan les autres. Il fausse volontiers la généralité au profit du détail. Il bâtit des intrigues à son gré, les mène suivant ses désirs de démonstrateur et conclut à sa fantaisie. Ainsi Zola imaginant son arbre généalogique des Rougon-Macquart et en déduisant les lois de l'hérédité. Tout cela est sans valeur scientifique. Du moins, de Zola restent des peintures vraies, prises à part, des pages d'un lyrisme inouï, un large et puissant besoin pour ses lecteurs de conquérir l'humanité à des jours meilleurs : l'erreur est compensée par l'élan moral. De Bourget ne resteront que des négations du magnifique effort contemporain, la haine ou l'ironie en face des initiatives généreuses de la démocratie, et de vains espoirs à d'impossibles régressions.

Même si l'idéal de M. Bourget était le meilleur, combien ses démonstrations sont vacillantes ! Il parle de faits, mais des seuls faits d'où découlent ses théories. Or, *le fait démocratique*, par exemple, n'existe-t-il donc pas ? Si la tradition monarchique, ou catholique, sont des faits, la tradition républicaine, la libre-pensée, le

socialisme n'en sont donc pas? Combien faut-il donc d'années pour qu'une tradition compte? De même, que signifie ce temps assigné à une famille pour franchir les étapes qui l'élèvent de la glèbe à l'intellectualité? N'a-t-on pas tous les jours des exemples d'êtres supérieurs directement jaillis du peuple? La coalition des égoïsmes de la Finance, de l'Aristocratie, du Militarisme et du Cléricalisme n'est-elle pas un fait? Et la croissante indifférence religieuse? Et la pénétration du pacifisme, de l'internationalisme ? Et la libération des dogmes et des codes? Bref, toute cette ascension que M. Bourget appelle décadence, cette marche vers plus de liberté, plus d'équilibre, plus de bien-être, plus de science, plus de lumière, n'est-elle pas un fait?

Voici encore divers petits exemples du « scientifisme » de M. Paul Bourget, de son observation et de sa logique impeccables. « Les mœurs démocratiques, dit-il dans ses *Essais*, ne sont point favorables au développement de l'homme supérieur ». En quoi ? Pourquoi ? Ce sont justement les mœurs démocratiques qui ont organisé la possible ascension de tous ! Cette organisation pour imparfaite qu'elle soit favorise au moins l'épanouissement de plusieurs qui eussent été jadis forcément refoulés dans leur obscurité. A maintes reprises, M. Bourget vante l'élégante tenue aristocratique. Mais je voudrais bien savoir qui fait les robes somptueuses ou exquises de ces dames, sinon les petites ouvrières qui se meurent d'anémie à l'atelier ou à la mansarde ?

Aux yeux de notre romancier, tous les nobles ont de fines attaches et le populaire est naturellement grossier. Pour qui connaît certaines duchesses, marquises ou vicomtesses que je ne nommerai pas ici, ventrues à souhait, et certaines délicieuses fillettes du peuple, en dehors des *reines* des Jours-gras, cette affirmation fait plutôt sourire. Et que dire des appréciations contenues dans *Outre-Mer* où ce voyageur sagace admire les Américains, peuple éminemment déraciné, après avoir affirmé que nous mourons, nous, de ce qui les rend forts ! Même parti-pris dans *Un divorce*, jugé par ces mots un peu durs de M. Léon Blum : « invraisemblances, contradictions, absurdités même, caractères faussés, bien que par lui-même choisis, situation détournée, bien que par lui-même établie, rien ne lui a coûté pour arriver à la conclusion préméditée » posée d'avance en dogme ; on devine laquelle. Mêmes allégations hâtives dans l'*Etape*, fourmillant d'erreurs parfois d'ailleurs spirituelles sur les ouvriers qu'il ne connaît point, sur les universités populaires dont il n'a pas du tout compris la portée ni les raisons de décadence.

Le troisième volume des *Etudes et Portraits* qui, de son aveu même, complète et précise les idées de M. Bourget, présente plus encore, à cause de sa forme didactique, d'assertions irritantes de fausseté. Pas même une fausseté d'opinion. Une fausseté de faits, ce qui est pis. Ici, le théoricien qui ne voit plus qu'au travers de M. de Bonald, d'un Taine d'exception et d'un Balzac

tout spécial, se lamente du manque absolu de personnalités sous la treisième République. Il est inutile, n'est-ce pas, d'énumérer les noms qui sont sur toutes les lèvres ; M. Bourget récuse les Renouvier, les Le Dantec, les Fouillée, les Rosny, les Anatole France, les Séailles, les Berthelot, les Poincaré, les Mentschnikof, les Lavisse, vingt autres, ces gens n'étant pas royalistes et catholiques (il n'est pas, notons-le, aimable pour les de Mun, les Brunetière, les d'Haussonville et autres personnages considérables — à juste titre — de son parti). Là, il affirme péremptoirement que la famille est la cellule irréductible et le terme du corps social, ce qui n'est rien moins que démontré (1). Là il décrète, tout-à-fait arbitrairement, qu'il existe une constitution éternelle dont nos constitutions promulguées ne doivent être qu'une application. Le voici triomphant que Taine se soit guéri d'accoupler Science et Démocratie, Avenir et Raison, en étudiant les documents originaux de la Révolution. Par un singulier hasard, M. Aulard, qui se penche non moins avidement sur les mêmes textes, devient de plus en plus démocrate et anticlérical. Evidemment, M. Aulard ne compte pas... Plus loin, il prétend que ni l'Allemagne, ni la Russie, ni l'Angleterre ne donnent aucun signe d'une marche vers le gouvernement des majorités. Or il se trouve que le socialisme progresse dans ces trois pays ; mais

(1) V. plus loin note p. 178.

cela n'a pas d'importance. Pour lui enfin, l'enseignement républicain aboutit à un avortement tragique et grotesque, les démocrates sont des illuminés, les socialistes des charlatans, et « le sens le plus simple de l'économie » exigerait que l'on attribuât aux corps religieux seuls l'éducation nationale. Et quant à la religion, il ne sagit pas de savoir si elle est vraie ou fausse, mais si elle est nécessaire. Tout ainsi à l'avenant. Tel est ce scientiste.

En somme, il faut, au gré de M. Bourget, accepter le catholicisme, non à cause de la somme de vérités qu'il contient, mais à cause de la somme de traditions qu'il représente ; entre autres : la résignation aux iniquités établies, l'adhésion passive aux dogmes, le respect de l'argent, de la force, de la naissance illustre, des hautes dignités héréditaires, et aussi l'acceptation de la monarchie, corollaire de la religion, et de l'oligarchie, corollaire de la royauté. Ainsi renaissent les théories ridicules ou odieuses : la théorie du droit divin, comme si jamais elle fût article de foi et comme si elle n'impliquait pas le plus définitif écroulement du pouvoir civil ; la théorie légitimiste, comme si, après tant d'usurpations successives, un seule prince fût légime ; la théorie oligarchique, comme si l'élite hasardeuse due à la naissance et à la fortune pouvait seule prétendre à savoir gouverner, et comme si ce n'était pas là le plus sanglant affront qu'on puisse faire à tous les hommes de pensée et de talent nés du peuple ; la théorie des classes,

comme s'il n'y avait pas là un germe fatal de luttes et de troubles sans fin et quelque chose qui nous répugne au plus profond de nos sentiments de justice ; la théorie de la religion d'état, comme si un philosophie acquérait de la certitude parce qu'une tête couronnée la pratique et entend l'imposer ; la théorie de l'autorité, comme si une assertion devenait intangible du fait seul que nos ancêtres respectueusement la reçurent et impérativement la transmirent ; la théorie du traditionalisme, comme si l'on ne devait pas laisser tomber les déchets du passé ; la théorie de l'hérédité des charges, comme si ce n'était pas un danger de laisser fatalement des responsabilités redoutables, parce que le père les eût, au fils qui peut être un imbécile ou un fou... Voilà ce que nous offre M. Bourget, politique scientifique, à la place de notre criticisme, de notre immense effort pour éclairer tous les jours un peu mieux notre route.

Que répondre ? Ces doctrines nous sont maintenant si lointaines que seul l'étonnemment nous effleure de les voir ressusciter. Les discuter est vain. Laissons dire ce stupéfiant dévoyé intellectuel. Il n'arrêtera pas le fleuve qui nous porte vers plus d'humanité, de justice, de noblesse. Je pensais réserver quelques utiles remarques, quelques bons enseignements, tirés, malgré cela, des œuvres de M. Paul Bourget. A quoi bon ? Après tout, jamais les doctrines philosophiques et sociales nouvelles qui peu à peu se forment, se précisent, s'affirment, n'ont re-

jeté ces bonnes idées. La discipline intérieure, le régionalisme, l'étude des conditions de l'harmonie nationale et de la conservation de l'énergie, de la santé physique et mentale, sont du domaine d'une sociologie qui n'a rien en vérité à apprendre de ceux qui firent si peu pour le progrès réel du pays ni pour l'épanouissement de la conscience humaine.

*
* *

J'ai paru m'éloigner de mon sujet en examinant les idées de Paul Bourget. A la vérité, il m'a semblé nécessaire, en plaçant dans ma galerie cet homme qui rame au rebours de la plupart des penseurs modernes, de montrer combien la littérature sociale attire aujourd'hui nos écrivains et s'impose à eux. C'est, je crois, avec *Drames de Famille* que M. Bourget l'aborda, voilà quelque dix ans. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car ce psychologue rêva toujours d'être moraliste. Mais je crains qu'il ne soit pas taillé pour cette besogne. Il y faut de l'ampleur ; et ce raffiné manque de souffle. Il y faut une large observation du monde ; et cet aristocrate n'en a qu'une vision restreinte. Il y faut une immense sympathie pour la foule courbée sous les rudes labeurs ; et sa pitié connaît peu les humbles. Il y faut une étude solide des conditions économiques de la vie tumultueuse et intense de nos jours ; et ce travailleur semble ignorer les travaux de nos grands sociologues, car il

les cite et discute bien rarement. Il y faut un sens international étranger à ce dilettante qui pourtant voyage, mais trop en artiste et pas assez en philosophe. Il y faut un esprit libre, ouvert, généreux, et M. Bourget s'est confiné dans des prisons dorées dont il ne peut plus briser les barreaux.

CLEMENCEAU

M. Georges Clémenceau — mieux : Clémenceau, tout court —, quelles que soient les fluctuations prochaines de son destin qui en connut déjà tant, apparaît désormais à tous comme un des cerveaux les plus lucides, une des personnalités les plus curieuses, une des figures les plus hautes de notre époque ; j'ajoute : un des types les plus noblement réalisés de la démocratie française et de l'ère nouvelle née des idées de la Révolution.

Sans doute, il appartient avant tout à la politique. Mais à la différence de presque tous les politiciens de carrière, il domine de si haut les grossières querelles électorales, il introduit tant de philosophie sérieuse dans son œuvre parlementaire, il a su enfin rester si artiste et produire de si beaux livres en marge de la vie publique, que, vraiment, il est plus qu'un homme d'état, ou plutôt, il est l'homme d'état modèle — toute opinion à part d'ailleurs — l'homme d'état qui sait rester un *homme*, qui fait vraiment partie de l'élite de la nation, qui sait parler et qui sait écrire en

véritable orateur et en véritable écrivain, l'homme d'état assez indépendant pour critiquer son propre parti, et qui, suivant l'expression du peintre Whistler « a le noble don de se faire des ennemis » et aussi la science audacieuse de les dompter, l'homme d'état « dont l'œuvre, affirme Paul Brulat, témoigne partout à la fois d'une ardente sincérité, d'une pensée droite, d'une parfaite probité intellectuelle, d'une raison sage, prudente autant que solide et hardie, ce qui suffit pour faire un bon ministre, car, en politique, l'honnêteté est encore le meilleur calcul et la suprême habileté ».

Sans doute, sa vie s'est exprimée surtout dans le sens politique. Mais il a conquis l'admiration de « l'intelligence du pays », comme on dit en Russie, et je voudrais dégager ici plus particulièrement, car elle est un peu moins connue, sa personnalité littéraire et philosophique.

C'est un écrivain social. Nul ne mérite plus que lui cette épithète. Si l'on doit louer en effet l'homme de lettres, conscient de son rôle et de ses responsabilités, agitant les grands problèmes vitaux de la nation, de la race, si l'on estime un Hugo d'avoir clamé de belles paroles fraternelles, un Zola d'avoir, non seulement travaillé à de meilleurs demains en semant de larges conceptions hnmanitaires, mais d'être sorti un instant de son atmosphère de calme travail pour oser un geste qu'il jugeait nécessaire au triomphe de la vérité, si l'on applaudit aux campagnes sociales d'écrivains tels

que MM. Margueritte, Brieux, Paul Hervieu et d'autres, si l'on sait gré, fût-ce en les combattant, à MM. Bourget ou Barrès d'aborder, concurremment à leurs romans de pure imagination, des œuvres de combat, des œuvres de pensée, utiles toujours parce qu'elles portent toujours à la réflexion, comment ne pas admettre dans cette noble phalange un Clémenceau, pour qui écrire et parler ne sont que des manifestations diverses de l'action même, de l'action dont il a dit : « elle est le salut parce qu'elle est l'espérance, le bien pour soi comme pour autrui..... le principe, le moyen et le but..... Vivre, c'est vouloir, c'est agir..... Vivre pour se garder, c'est bien. Vivre pour se donner, c'est mieux » ?

Et il s'est donné, magnifiquement, largement. Il s'est fait exemple. Bel exemple d'énergie, de patience, de ténacité, d'audace dépouillée de forfanterie... « Car, partout, a pu dire Gustave Rivet — cet autre rare parlementaire consciencieux — sans se lasser jamais, il continue son œuvre d'éducateur ; il invite les citoyens à réfléchir ; il soumet à leur étude des questions sur lesquelles il les appelle à méditer. Au lieu de faire de la démagogie, d'exciter les passions, de flatter les bas instincts de l'homme, il prêche à tous l'examen sérieux des choses ; il veut que les hommes responsables qu'il a devant lui pèsent les conséquences de leurs doctrines, il les met en face des réalités de l'heure présente — et c'est parfois un rude diseur de vérités. Cela

lui sied, car il a toujours eu le courage de ses opinions. Il explique le pourquoi de ses attitudes, de ses actes, et le grand bon sens qui est au fond des cerveaux, même les plus ardents, se sent convaincu, persuadé, et le diseur de vérités est acclamé, plus que ceux qui peut-être, à sa place, eussent chanté des couplets révoltés ».

Voilà pourquoi Clémenceau reste pour tous un sympathique, et pourquoi son influence fut et sera grande sur les adversaires en retard ou en avance sur ses opinions. En l'espèce, et ce fait est à noter, ses opinions ont infiniment moins d'importance que la discipline qu'il inculque à tous, — ce qui est le lot des vrais et des meilleurs conducteurs d'hommes.

Autre apparente contradiction. Ce professeur d'énergie est un matérialiste. Mais un matérialiste également éloigné du pessimisme désespéré et de l'optimisme béat, un évolutionniste qui, au nom de la loi de *l'entr'aide*, veut qu'au fatal et dur combat pour la vie, nous opposions constamment la solidarité, la pitié. Une solidarité de *bon sens*. Une *pitié agissante*. Voilà l'explication de toute sa politique, le fonds de toute sa littérature.

On peut concevoir une autre action littéraire et sociale. On ne peut nier la noblesse de celle-là.

*
* *

Clémenceau avait cinquante ans passés quand il commença « de faire de la littérature ». Quelle leçon pour nos jeunes gens si prompts à publier, à encombrer les librairies de vers griffonnés dans l'enthousiasme inexpert et naïf de leurs dix-huit ans, à placer de la copie, à forcer même par on ne sait quelles combinaisons d'intrigue et de présomption les portes d'un théâtre à l'âge où l'on ne sait encore réellement ni composer ni penser. Ce prurit d'élucubrations prématurées nous valut la surproduction inouïe où le public ahuri ne sait plus que choisir, la décadence de la critique surchargée, le malaise d'où nous sortirons, mais difficilement, et qui se traduit par la crise de la librairie, l'accroissement du prolétariat intellectuel et une grande déperdition d'énergie. Ah ! que nos plumitifs trop pressés considèrent ce confrère original qui débuta, on peut dire, vers cinquante-quatre ans, mais combien fortement armé pour réussir tout de suite !

Personne n'ignore plus, depuis son triomphe, que Clémenceau est né en 1841, près de Fontenay-le-Comte, et d'une vieille souche vendéenne. Les régionalistes ne se sont pas sentis de joie en l'entendant fêter si joliment son pays dans son discours de la Roche-sur-Yon, le 30 septembre 1906 : « J'ai vu quelque chose du monde. Aucun spectacle des contrées et des hommes,

aucune grâce de la terre, aucune splendeur du ciel, aucun champ de la plus grande histoire n'a pu mordre en mon cœur sur l'amour du pays natal... Le charme m'avait pris, le charme m'a gardé. Plaine, Marais, Bocage, je suis resté fidèle à notre bonne terre. Comment aurais-je cessé d'aimer notre plaine mouvementée où moutonnent dans l'aveuglante lumière les grandes vagues des moissons fauves, notre Marais tout d'herbes, d'oiseaux sauvages, de troupeaux envasés... notre cher Bocage de granit avec ses ravins, ses eaux, ses douces vallées isolées du monde... Cette terre est la nôtre ; nos anciens y dorment en paix, nous y avons vécu, nous y dormirons tous après la bonne tâche accomplie. Nôtres aussi les sentiments, les idées, les volontés, non plus seulement de la grande tourmente révolutionnaire, mais des générations qui se sont succédé sur notre sol, en pleine communion avec les sentiments, les idées, les volontés de l'ensemble desquels est sortie la France d'aujourd'hui... Sans doute, nous voulons garder la France, toute la France, mais nous voulons être Français avec tous les traits d'une individualité régionale qui nous est chère, nos traditions, nos mœurs, nos habitudes de penser et de faire, qui ne s'opposent pas, comme on le croit trop souvent, à l'évolution des idées... L'avenir de la République est dans le développement des libertés régionales... »

Peut-être M. Bourget a-t-il remarqué, en lisant ces phrases faites pour lui plaire, qu'on peut revendiquer

à la fois et sans se contredire les principes républicains et les principes décentralisateurs ?

Il est probable que Clémenceau le père eut sur son fils une forte influence. Ce vieux médecin matérialiste et libéral, philanthrope et artiste, lui transmit un certain voltérianisme épris d'équité, d'indépendance, de positivisme. Il lui fit faire d'excellentes études après lesquelles le jeune homme passa brillamment son doctorat tout en prenant part aux mouvements républicains des étudiants de l'époque (1860-65). Cela ne l'empêchait pas de fréquenter assidûment cours, bibliothèques et laboratoires. Sa thèse de doctorat sur *la génération des éléments anatomiques*, le décèle métaphysicien averti en même temps qu'esprit scientifique très épris du fait expérimental. Plus tard, il traduira Stuart Mill (*Auguste Comte et le positivisme*) et écrira cette admirable préface de *la Mêlée sociale* qui est comme un effort loyal et vain pour s'évader du matérialisme, et qui pose, même en face du possible néant ultravital, la nécessité de l'action. Mais avant, il voyage, il se documente, avide de vivre et de voir. Il va étudier l'Angleterre et les Etats-Unis, où tout en enseignant la littérature, il court le pays, observe, note, et rédige pour le journal *Le Temps* des articles périodiques très remarqués sur l'organisation et les idées de ces nations. En un mot, il se forme admirablement pour les grands rôles que peut-être il pressentait.

Ainsi, une éducation à la fois scientifique, philoso-

aucune grâce de la terre, aucune splendeur du ciel, aucun champ de la plus grande histoire n'a pu mordre en mon cœur sur l'amour du pays natal... Le charme m'avait pris, le charme m'a gardé. Plaine, Marais, Bocage, je suis resté fidèle à notre bonne terre. Comment aurais-je cessé d'aimer notre plaine mouvementée où moutonnent dans l'aveuglante lumière les grandes vagues des moissons fauves, notre Marais tout d'herbes, d'oiseaux sauvages, de troupeaux envasés... notre cher Bocage de granit avec ses ravins, ses eaux, ses douces vallées isolées du monde... Cette terre est la nôtre ; nos anciens y dorment en paix, nous y avons vécu, nous y dormirons tous après la bonne tâche accomplie. Nôtres aussi les sentiments, les idées, les volontés, non plus seulement de la grande tourmente révolutionnaire, mais des générations qui se sont succédé sur notre sol, en pleine communion avec les sentiments, les idées, les volontés de l'ensemble desquels est sortie la France d'aujourd'hui... Sans doute, nous voulons garder la France, toute la France, mais nous voulons être Français avec tous les traits d'une individualité régionale qui nous est chère, nos traditions, nos mœurs, nos habitudes de penser et de faire, qui ne s'opposent pas, comme on le croit trop souvent, à l'évolution des idées... L'avenir de la République est dans le développement des libertés régionales... »

Peut-être M. Bourget a-t-il remarqué, en lisant ces phrases faites pour lui plaire, qu'on peut revendiquer

à la fois et sans se contredire les principes républicains et les principes décentralisateurs ?

Il est probable que Clémenceau le père eut sur son fils une forte influence. Ce vieux médecin matérialiste et libéral, philanthrope et artiste, lui transmit un certain voltérianisme épris d'équité, d'indépendance, de positivisme. Il lui fit faire d'excellentes études après lesquelles le jeune homme passa brillamment son doctorat tout en prenant part aux mouvements républicains des étudiants de l'époque (1860-65). Cela ne l'empêchait pas de fréquenter assidûment cours, bibliothèques et laboratoires. Sa thèse de doctorat sur *la génération des éléments anatomiques*, le décèle métaphysicien averti en même temps qu'esprit scientifique très épris du fait expérimental. Plus tard, il traduira Stuart Mill (*Auguste Comte et le positivisme*) et écrira cette admirable préface de *la Mêlée sociale* qui est comme un effort loyal et vain pour s'évader du matérialisme, et qui pose, même en face du possible néant ultravital, la nécessité de l'action. Mais avant, il voyage, il se documente, avide de vivre et de voir. Il va étudier l'Angleterre et les Etats-Unis, où tout en enseignant la littérature, il court le pays, observe, note, et rédige pour le journal *Le Temps* des articles périodiques très remarqués sur l'organisation et les idées de ces nations. En un mot, il se forme admirablement pour les grands rôles que peut-être il pressentait.

Ainsi, une éducation à la fois scientifique, philoso-

phique, littéraire, aérée par le voyage et nourrie de rêve, telle fut la première époque de la vie de Clémenceau. Comment son esprit ne serait-il pas ouvert, et sa juvénile audace bien prête, à l'heure de l'action politique? Aussi montre-t-il une clairvoyance et une originalité surprenantes lorsque Etienne Arago, un vieil ami de son père, le désigne comme maire de Montmartre après le 4 septembre, après la Débâcle... Son activité est prodigieuse. On le récompense en l'envoyant à l'Assemblée Nationale où il prend immédiatement position contre les conservateurs, tout en cherchant à pacifier la capitale. Mais la rumeur du mouvement révolutionnaire court jusqu'à Bordeaux et le rappelle à Paris où la Commune allait accomplir de farouches besognes dans le décor rouge des incendies. Clémenceau comprenait à la fois les légitimes colères parisiennes et l'inutilité d'émeutes dont il prévoyait la répression sanglante. Il chercha une entente entre l'Assemblée Nationale et le Comité central, y travailla avec zèle mais sans succès, donnant toutefois ces beaux exemples de sang-froid qu'il devait renouveler tant de fois par la suite. L'insurrection vaincue, il protesta contre le régime d'exception dont on punissait Paris ; et dès qu'il fut député, en 1876, il prononça en faveur des communards condamnés ce célèbre discours sur l'*Amnistie*, qui le révéla un des premiers orateurs de la Chambre.

Je n'ai pas à apprécier ici le rôle parlementaire de

Clémenceau depuis cette époque jusqu'à sa chute, en 1893. Ce sont pour lui vingt ans de luttes contre l'opportunisme, — « je n'ai jamais renversé qu'un ministère, a-t-il dit... c'était toujours le même. » Je transcris simplement cette judicieuse remarque de M. M. Le Blond : « Si l'on prend la peine d'y réfléchir, la stupéfiante médiocrité qui fut la caractéristique des premières années du régime parlementaire contribua beaucoup à détourner de la vie sociale une infinité de jeunes intelligences... Nombre d'esprits cultivés se désintéressèrent des destinées de la République. Ils constituèrent le grand parti de l'Indifférence. Les générations nouvelles apprirent à cultiver leur égoïsme. Les poètes s'enfermèrent dans leurs tours d'ivoire, afin de protester contre l'écœurante et grossière rhétorique des avocats politiciens ; l'écriture artiste devint en faveur. Il y eut divorce entre la politique et la pensée... On pratiquait ce scepticisme particulier et passionné que M. Maurice Barrès devait si joliment formuler en ses premiers manuels... Et pendant ce temps la réaction ne cessait de travailler, et bénéficiait de cette lassitude et de ce désarroi.

L'honneur de Clémenceau sera de ne s'être jamais associé à cette politique de compromission... Pendant quinze ans, l'intrépide leader des gauches n'a cessé de combattre cette doctrine suivant quoi « l'on n'est homme de gouvernement qu'à la condition de refuser quand on est au pouvoir ce qu'on a promis de faire

quand on était de l'opposition ». Il dut prendre dans le Parlement une attitude de critique, et souvent son amour de la République le conduisit à s'attaquer à certains républicains qui hésitaient entre l'esprit de stabilité, de conservation, et l'esprit d'évolution, de réforme, de progrès (1). Mais, ce que j'ai le droit de dire, s'écriait-il dans son discours de Salernes, c'est que, étranger à la politique d'insultes et de haine, j'ai combattu les idées, non les personnes; c'est qu'en lutte envers les républicains, j'ai toujours respecté mon parti ; c'est que, au plus fort de la bataille, ne perdant jamais de vue le but commun, j'ai toujours conclu par un appel à la solidarité contre l'ennemi commun, c'est qu'enfin, attaqué, injurié, calomnié par certains républicains et pouvant parfois user de mortelles représailles, je ne l'ai pas fait. »

Clémenceau, esprit logique et perspicace, ne pouvait s'associer à nombres d'entreprises républicaines malgré son républicanisme ardent. Il protesta contre la politique d'expansion coloniale. Il combattit le Boulangisme. Il jeta bas des ministères. Il démasqua les ruses monarchistes et cléricales. A ce jeu il amassa des nuages au-dessus de son front. L'orage éclata lors de l'Affaire du Panama. Peu de parlementaires furent épargnés alors par la calomnie. Clémenceau moins que d'autres. Il tint tête à la meute. Et je ne rappellerai pas cette séance

(1) *Georges Clémenceau*, par Maurice Le Blond (Sansot, éditeur).

inoubliable où, monté à la tribune au milieu d'un silence glacé plein de haines tapies et de lâchages prémédités, il se disculpa vigoureusement en quelques phrases qui écrasèrent la coalition prête à le dévorer.

On avait *fabriqué des faux* pour le perdre ! Hélas ! telles sont les inlassables éclaboussures de la Presse, que les ennemis de Clémenceau, le mensonge ayant déjà fait son œuvre, malgré tout parvinrent à terrasser leur redoutable victime. M. Judet, à qui ces besognes sont familières (affaire Zola etc...) et, aidé du gros tirage du *Petit Journal*, put fausser l'opinion, et, à la suite d'une campagne acharnée, faire tomber à son tour le « tombeur de ministères » aux élections législatives de 1893.

1893. Une date. Cinquante ans plus tôt, Victor Hugo devant des chagrins de famille aggravés par la chute des *Burgraves* se retirait de la lutte littéraire et retrempait son énergie dans la mêlée politique. Clémenceau au contraire, devant l'insuccès brutal qui le privait de la tribune, allait se retirer de la lutte politique et se retremper dans la philosophie, dans la littérature.

Se retirer, — non, le mot n'est pas juste. Il n'abandonnait pas la bataille, mais changeait simplement d'arme. Il n'était que député. Il se fit écrivain. Mais que pouvait-il être, visant toujours son but, sinon un écrivain social ?

Il le fut, et de nouveau, étonna le monde.

*
* *

A dessein, je confondrai ici le polémiste et l'écrivain, le philosophe et l'orateur. Je les confondrai, parce que la *Mêlée sociale* (1895), le premier recueil de ses meilleures pages, (disséminées dans *la Justice*, *la Dépêche de Toulouse*, le *Figaro*, l'*Echo de Paris*, etc...) est précédée d'une préface si éloquente que tout le volume en est éclairé d'une lueur qui le rend digne de figurer à côté de n'importe lequel de nos auteurs. Je les confondrai parce que le *Grand Pan* (1896) est non seulement lui aussi dominé par quatre-vingts pages d'une entrée en matière digne d'un grand philosophe et d'un grand écrivain, mais parce que, s'élevant du meilleur journalisme à la plus réelle littérature, Clémenceau y mêle à la polémique des rêveries sociologiques laissant de loin ce que l'actualité donne souvent de hâtif aux morceaux écrits au jour le jour. Je les confondrai parce qu'*Au fil des Jours* (1900) et *Aux Embuscades de la Vie* (1903) sont, plus haut encore, des glanes de rêves, de souvenirs, et de pensées ordonnés suivant un plan qui en font de vrais bréviaires sociologiques illuminés d'art, et parce que *l'Iniquité*, *vers la Réparation*, *la Honte*, sont mieux vraiment que des bouts d'articles et trouvent une unité dans l'Affaire même qui provoqua ces cris d'indignation et cette course fiévreuse à la vérité. Je les

confondrai parce que les *Plus Forts* (1898) sont un roman social du meilleur aloi, et que *le Voile du Bonheur* est, on peut dire, une parabole sociale, dialoguée. Je les confondrai parce que Clémenceau, n'eût-il fait qu'une œuvre polémiste, est un des plus grands journalistes modernes, et qu'arrivé à cette hauteur, le journalisme est de la littérature. M. Mirbeau à ce propos caractérisait ainsi ce talent vigoureux : « Son style est bref, mais clair et vibrant. Le verbe mord âprement et profondément le cuivre de la phrase et sa pensée s'illumine. Il sait, avec des concisions hardies, en traits rapidement incisés, exprimer des raccourcis saisissants d'histoire, noter des caractères, évoquer des sensations d'art, des paysages darwiniens, des surgissements de rêves, des prodiges de vie pullulante et meurtrière... Tout lui est prétexte à philosopher, parce que comme les grands esprits, il sait que la chose la plus menue, la plus indifférente en soi, celle qui échappe le plus aux préoccupations du vulgaire, contient toujours une parcelle de l'éternelle, et irritante énigme. » Je les confondrai parce que Clémenceau est aussi prestigieux orateur qu'il est journaliste hors pair. « Aucune parole, publia M. Pelletan, ne ressemble à celle-là. Nul ornement sinon, de temps à autre, un trait mordant, un mot frappé à l'emporte-pièce. Nul souci d'arrondir la période ni de faire chanter la phrase. C'est de la dialectique toute crue. Cette discussion serrée, concentrée, rapide, n'a pas besoin d'apprêt et dédaigne toute parure. La

parole de Clémenceau est trempée, aiguisée comme un fleuret : ses discours ressemblent à de l'escrime : ils criblent l'adversaire de coups droits. » « L'éloquence de Clémenceau, ajoute d'autre part son biographe M. Le Blond, est aussi éloignée de l'éloquence classique que de l'éloquence romantique. Elle découlerait plutôt de l'art impressionniste. Ses discours sont hachés d'ironie, rutilants et *pointillés* d'idées, perpétuellement éclaboussés d'une verve fulgurante. D'un document inerte, il fait une chose qui vit. Les questions les plus arides se colorent, s'éclairent dès qu'il en traite. C'est à peine si l'on devine le dessin du morceau, mais tout à coup des formules éclatent, dont la puissance impromptue, séduit et subjugue l'auditoire. » J'ajouterai : Cette manière qui s'apparente à celle de William Pitt, comme la sienne familière, brutale et sarcastique, diffère sans doute de celle de Disraëli ou de Gladstone, de celle de M. de Mun ou de M. Jaurès ; mais parce que j'ai nommé ces orateurs, Clémenceau peut être mis sur leur rang. Des discours comme ceux qu'il prononça sur *l'Eglise, la République et la Liberté* (Sénat, 30 oct. 1902) ou sur *la Liberté* (18 nov. 1903) peuvent soutenir la lecture. Ce sont des merveilles oratoires. Par elles, Clémenceau entre dans la littérature sociale aussi bien que par ses œuvres écrites que nous allons maintenant feuilleter.

*
* *

Et d'abord, *La Mêlée sociale* avec cette remarque préliminaire :

Si les critiques sévères répugnent à compter un recueil d'articles, comme celui-ci, dans la littérature sociale, en affirmant que ce sont seulement des pages sociales qui contiennent de la littérature, je leur demanderai pourquoi ils exigent plus d'un livre social que d'un volume purement littéraire. Les *Histoires naturelles* de Jules Renard sont de la littérature, et de la meilleure. Nulle *ligne* pourtant, nulle *continuité de sujet* du début à la fin. Mais un livre comme *La Mêlée* brise les derniers doutes : il contient une préface qui en affirme l'idée générale ; il est groupé en chapitres qui distribuent la matière selon un certain ordre ; chaque morceau enfin est plein d'originalité, de vie, d'émotion, et tire de l'actualité une philosophie. Un tel ouvrage a certainement plus d'unité que les *Etudes et Portraits* de M. Bourget par exemple ou même que les *Actes et Paroles* de Victor Hugo. Et je vois même un *genre* s'affirmer ici : l'activité multipliée des écrivains les force souvent à semer ce qu'ils croient la vérité aux mille facettes, en mille articles offerts aux périodiques. Je pense qu'ils pourront toujours cependant réimprimer ces études en volumes ayant une réelle

valeur de littérature sociale si, les reprenant, les retravaillant, les débarrassant des trop vaines contingences de l'actualité, il les coordonnent en parties, sériant et en même temps harmonisant leur doctrine.

La Mêlée sociale est, je le répète, dominée, vivifiée, illuminée par la préface où l'auteur brosse à larges traits le grand conflit darwinien qui dramatise la vie terrienne. Et ne dirait on pas du Buffon que ce début grandiose : « Aux jours où les lourdes mers du globe encore fumant bouillonnèrent de vie naissante, les premiers vivants à peine apparus commencèrent le premier combat pour l'obscur accroissement qui contenait en puissance l'avenir du genre humain... » Et l'écrivain continue, montrant l'œuvre qui s'accomplit, l'homme, dans son intelligence, aspirant Dieu et saisissant l'empire du monde, à son tour, mais par la force, et par la guerre, puis l'homme tortionnaire de la bête se trouvant bientôt en face de l'homme tortionnaire de l'homme, la lutte entre ces frères « et sur les monstrueux gradins du cirque immense, sur les montagnes, sur les pentes, sur les sommets, toute la nature vivante entassée contemplant la mort vengeresse qui fauche à grands coups l'ennemi commun. » Et voici l'homme asservissant l'homme au lieu de le tuer. « Ce fut un progrès : jugez par là du mot », remarque-t-il avec mélancolie. Voici les familles, tribus, cités, peuples (1),

(1) Simple note sociale. — Il n'est pas sûr que la famille soit, comme le croient tous nos traditionalistes, conservateurs, radi-

affirmant la sociabilité, la loi *d'entr'aide* intervenant, l'idée de *dignité* pointant à travers l'égoïsme, la civilisation commençant *par la mêlée sociale du travail servile*, puis le travail *libre* et *nécessaire* s'installant avec les primitives justices sociales, un pouvoir de libération naissant de lui, et permettant le lent affranchissement de l'individualité. « L'humanité passe. L'histoire est là, présente sous nos yeux. A travers l'espace et le temps, c'est le spectacle éternel de la violence et de l'iniquité, mais de la violence qui s'atténue, de l'iniquité qui décroît. » L'altruisme enfin prend son essor. On prêche. Mais, hélas ! qu'est-il sorti du *Sermon sur la Montagne* sinon encore le massacre et la mort ? Le socialisme intervient à son tour. Sans doute, il ne sera qu'une des phases de l'humanité. L'humanité suivra sa courbe. Elle atteindra une cîme que nous ignorons pour dé-

caux même, et Bourget, et Clémenceau, une forme primitive d'organisation. Kropotkine le nie après avoir approfondi les travaux des Edw. Taylor, des Maine, des Kovalevsky, des Lubbock, travaux consacrés à l'embryogénie des institutions humaines. Il est plus probable que les hommes ont d'abord vécu en *tribus*. Ce n'est qu'après une longue évolution que ces tribus semblables à celles des mammifères se sont différenciées en *clans*, et après une autre longue évolution, que sont éclos les germes de la famille, polygame ou monogame. On saisit l'immense importance de cette nuance, car elle détruit les théories des Comte, des de Maistre, des de Bonald, des Barrès, des Bourget fondant le gouvernement sur *la famille* (et non sur *l'individu*). Ceci n'enlève rien à la nécessité, à la beauté du groupe familial, mais modifie certainement la façon de comprendre son rôle dans la Société.

croître ensuite, décrépite, pour périr enfin, à son tour, parmi les soleils éteints et les planètes mortes...

Rien de plus ample que cette paraphrase de la doctrine évolutionniste. Rien de plus simplement tragique que le cri d'angoisse de l'homme, un instant navré de cette vérité brutale. « Ainsi, me dirat-on, voici tout ce que vous pouvez nous offrir. Une lutte effroyable, des siècles déchirants de douleur et de mort pour une inutile vie. La désespérance et le néant !... Hélas ! je ne vous offre rien, ne me trouvant responsable en rien dans l'ordre de l'univers. Je cherche et je constate. Et quand la nuit se fait, je dis : voilà tout ! » Mais aussitôt, domptant sa mélancolie, le visionnaire de la détresse humaine rappelle le rêve permis, le rêve nécessaire, le rêve puissant dont il ne faut pas dépouiller les hommes. Ah ! la belle révolte de politicien poète, et que nous aimons ces paroles, nous à qui ne suffisent point les préocupations de l'estomac, nous qui craignons de voir quelques-uns des plus généreux socialistes oublier trop « que l'homme ne vit pas que de pain ». Ecoutons encore le grand apôtre de la vie intérieure « : Le meilleur de l'activité humaine n'est-il pas au service des exigences de l'esprit ? Le besoin de connaître et de sentir, aussi impérieux que la faim, se confond avec le besoin d'être. L'homme n'est pas tout entier dans l'égoïste besoin de vivre pour vivre, et puisqu'il veut ajouter à la satisfaction d'être, le sentiment de la plénitude de l'être, le bonheur d'être au profit d'autrui, quel vaste

champ de vie morale s'ouvre à ses aspirations, à ses rêves, à ses espoirs, à ses efforts ! »

Rêve. Espoir. Effort. Cela suffit à l'homme. « S'il doit s'engloutir à jamais dans la nuit de la terre, si, dans l'espace infini, tous les astres éteints, immobiles d'un stupide équilibre, n'attendent plus rien, même du hasard, une chose du moins ne peut être supprimée : c'est que nous avons vécu, c'est que nous avons souffert, c'est que nous avons voulu, c'est que nous avons aimé. » Si nous devons mourir, du moins la conscience et la volonté, diluées dans le monde et subitement condensées en nous, nous aurons permis de vaincre un instant l'inconscience. « L'homme a conçu la justice — et cette pensée pourrait être signée de Pascal. — N'en eût-il rien réalisé, ce serait assez de l'avoir portée en lui vivante, agissante dans le monde intérieur où s'objective l'autre, pour surpasser de la beauté de l'idéal le sombre Cosmos où tout s'enchaîne par une loi de fer sans autre justification que ce mot stupide et formidable : cela est. » Cette justice, essayons de la réaliser, d'abord en amour et en bonté. « Contenir le vainqueur, relever le vaincu, paraît le premier devoir à qui comprend la loi suprême... Prêchons la paix puisqu'il n'y a que bataille ; la justice puisque l'iniquité nous enveloppe ; la bonté puisque la haine sévit... Ennoblissons la mêlée sociale de notre cri de secours, de notre acte de bonté. Prodiguons-nous sans mesure » Telle est la leçon que Clémenceau illustre d'un exemple aussi long que

sa vie. Cette morale vaut bien la résignation et l'espérance chrétiennes. Elle a surtout le mérite de ne leurrer personne, de dresser en beauté l'action des faibles hommes au milieu des formidables fatalités de la nature, d'accepter la lutte avec un clair sourire d'indifférence pour des récompenses futures, le dédain pour les imaginations ultravitales, de faire jouer à l'individu le rôle le plus profondément désintéressé, le plus intégralement noble qui soit...

En relisant cette préface de la *Mêlée sociale*, on songe involontairement à Mme Ackermann à qui la dévastation du ciel par la science arracha de si tragiques imprécations et de si terribles cris de désespoir. Clémenceau a détruit aussi tous les mirages, et l'on voit qu'il en tire un motif d'orgueilleux courage. Le pessimisme des suiveurs de Comte et de Littré paraît aujourd'hui vaincu. Il était naturel que la démolition des temples de mensonge fût suivie d'un grand abattement effaré. Mais nous commençons, quoi qu'on en ait dit, à rebâtir une maison de fierté où s'abrite la nouvelle religion toute humaine du bonheur et du devoir. Les Clémenceau y travaillent ; mais chacun de nous peut également y apporter sa pierre. Le grand lutteur et le grand penseur de la *Mêlée sociale* vaut autant par son exemple que par ses doctrines.

Je me suis attardé à ces quarante pages dont les cinq cents qui suivent sont en somme le développement. Que Clémenceau en effet revienne sur la Faim ou sur le Droit

de vivre, qu'il parle des suicides de la misère, des bâtards, des déclassés, des pauvres, qu'il émette des idées surles lois du travail, sur les grèves, qu'il argumente au sujet des anarchistes ou contre la peine de mort, qu'il commente un livre, un évènement du jour, qu'il sourie, se rebelle, approuve ou morde, la même grande pitié l'inspire, le même élan vers en-haut l'emporte. Et les formules se suivent, lapidaires. On pourrait les réunir en un beau volume de pensées sociales :

« Il est d'un vaillant d'accomplir sa destinée.

Un peu de scienceirrite. Beaucoup de science apaise.

Donnez un peu plus de justice, ce sera bien. Donnez-le de bon cœur et prêchez d'exemple. Ce sera mieux.

Le principal fondement des sociétés, ce n'est pas la propriété. C'est l'homme, tout simplement. Le droit économique à la vie, voilà ce qu'il faut déterminer, garantir, organiser...

La solution scientifique d'un problème social ne supprime pas la lutte, elle l'atténue, elle la réglemente, elle l'organise. La bonté va plus loin : elle touche les cœurs.

Suffrage universel, République, ne sont que des moyens ; l'humanité, c'est le but. »

Parmi ces pages dont la plupart sont supérieures aux articles journaliers de la presse, quelques-unes : *L'Evolution humaine*, *Après le Sermon sur la Montagne*, *Booz*, *Emile Henry*, *La Guillotine* sont hors pair et rappellent la grande époque de la Presse, tombée si bas, depuis...

*
* *

Le grand Pan est disposé, groupé exactement comme *la Mêlée sociale* : une préface non moins brillante, et des articles revus, arrangés, distribués sous des titres communs ; mais leur variété est plus grande, leur verve plus savoureuse, plus littéraire, leur philosophie plus aiguisée, comme si Clémenceau voulait se prouver à lui-même qu'il est en progrès. De plus il aborde, crânement, avec quelle finesse, la critique d'art, la critique littéraire, et se révèle connaisseur et lettré des plus avertis. Mais procédons par ordre, nous aussi :

... Le pilote Thammous, en l'an 26, annonce au vieux monde étonné la mort de Pan, le dieu rustique des campagnes, le chèvrepied chanté par Théocrite et Virgile, le grand Pan, fils d'Hermès, amant de la nymphe Echo. En 26 : Les stoïciens portaient la pensée aux sommets ; Epictète allait paraître ; Jésus grandissait en haillons sur les routes de Judée...

Est-il possible que le grand Pan soit mort ? Le philosophe ne peut le croire. Il se remémore l'aventure de l'Ægipan aux yeux fauves, dieu des fécondités généreuses et des énergies vitales de la nature, dieu solaire au temps des Pelasges, dieu pasteur en Arcadie, dieu guerrier au temps des invasions perses, dieu voyageur accompagnant Dionysos dans l'Inde et fréquentant

l'Italie, dieu peu à peu remplaçant tous les dieux et devenant le Grand Tout, placé soudain face à face avec un nouveau dieu, venu d'Asie : Jésus...

Une autre conception de la vie et des choses, avec le vagabond de Galilée, domine le monde. A la vie pour vivre succèdent la vie pour mourir, un rêve égoïste d'au-delà, le mépris de la beauté naturelle. Et Paul prêche la nouvelle doctrine, renverse les autels, insulte à la floraison d'âme hellénique, instaure un sombre culte de dédain « pour la terre, la joie, la vie vivante l'action »... Et la nuit se fait sur l'Occident.

La vaste tragédie du grand massacre des dieux s'accomplit. Partout des ruines. L'évêque d'Alexandrie détruit le Serapeum et incendie la plus belle bibliothèque du monde ancien. On tue jusqu'à la pensée grecque en cette lutte acharnée du Sémitisme destructeur d'images contre l'Hellénisme évocateur de beauté. On veut la tuer plutôt, mais elle reconquiert lentement son vainqueur, s'infiltre dans le christianisme, y perpétue mille légendes du paganisme, remplace l'idole par l'image, se sent de nouveau traqué par le Protestantisme, mais pénètre définitivement le catholicisme et, après avoir redonné à l'homme l'enivrement de la nature, dont — bêtes et plantes — il illustre ses cathédrales, triomphe pleinement au temps de la Renaissance.

La Renaissance, en effet, c'est la conscience de la liberté réapparue et dont le premier effort est le retour aux dieux libérateurs. Non ! Non ! le grand Pan n'était pas

mort. Il s'est réveillé. Il marche devant nous. Il enfièvra Dante et Boticelli, Raphaël et Michel-Ange, et puis les savants du XVIe siècle, et Galilée, et Bacon, et Rabelais. Il reparaît, dieu de la science qui l'interroge et auquel il répond un peu chaque jour. Il nous pénètre. Il se fait même et grandit par nous. C'est notre énergie, c'est notre passion de participer à l'action universelle !

Cette préface du *Grand Pan* est d'une valeur philosophique et sociale peut-être supérieure encore à celle de *la Mêlée*. En tout cas elle est autre et sûrement la dépasse en lyrisme, en art littéraire. J'ai rarement lu des pages aussi pénétrantes, aussi larges, aussi empoignantes. « C'est la philosophie des notes qui suivent, dit modestement l'auteur. Une même pensée va de la contemplation du ciel et de la terre à l'observation des multiples actes de la vie, embrasse les spectacles de l'herbe et les manifestations de l'homme divers, dans l'obstiné labeur de l'évolution grandissante. » Et ces notes deviennent ainsi sociales parce que Clémenceau ne saurait jamais séparer l'homme de la société, pas plus que la société du cadre de nature où elle se meut, pas plus que la nature de la formidable histoire de l'Univers.

Et il commence par philosopher sur Newton, sur Mars et les planètes sœurs. Il raconte ses villégiatures au bord de la mer, ses promenades sur les routes et à travers les champs. Il en tire toujours de la sérénité. « Bénissons la bonne planète qui nous a sortis de son

sein pour nous donner la brève vision du monde... Bénissons-la, car si nous la maudissions, cela ne changerait rien. » Il fait de son village, de son cher village vendéen, d'exquis dessins à la plume. Il en profite, s'il entre à l'église, pour commenter, on devine un peu de quelle façon, les gestes et les prêches de l'officiant, et s'il entre à l'école, pour prendre la place de l'instituteur et dire aux enfants les vraies paroles d'éducation normale. Puis il rentre en la grande ville, et jeté de nouveau dans l'âpre mêlée recommence à batailler ; mais comme il s'attarde davantage, maintenant, à ces mille touches qui le révèlent de plus en plus artiste ! S'il se promène, flâne aux bords de la Seine, franchit le seuil de la Maison du Peuple, erre jusqu'au fond des faubourgs, soyez sûr que ce n'est jamais en vain, pour le simple plaisir de passer le temps. Il en rapporte toujours, avec des impressions, des sujets de critique sociale : sur les salaires honteux des femmes, sur l'alcool ou la prostitution, sur le régime des prisons ou la peine de mort. Il constate surtout, à chaque instant, que nous parlons beaucoup de justice et que nous en donnons peu, que la démocratie *règne* sans doute, mais ne gouverne pas. Et toujours, des formules originales, des adjurations à tous d'être meilleurs, de hâter l'évolution, d'élever, plus haut que les cathédrales, l'édifice de la vérité humaine...

De tels livres sont précieux. On objectera qu'un système entier vaut mieux, étageant logiquement la so-

ciété suivant des principes. Si vous rejetez la vieille conception théocratique, ou oligarchique, eh bien ! direz-vous, proposez-nous quelque chose de nouveau, mais complet, solide... Vous savez la probable réponse de Clémenceau :

— Je connais le piège. Jaurès y tombe. Pas moi. Je n'ai nullement l'intention de bâtir une société ; c'est le rôle des théoriciens, des écrivains, des penseurs, de l'évolution. Je constate le mal et j'y apporte les remèdes *immédiats* qui me paraissent les meilleurs. Mais c'est moins *le cadre* de la société qu'il faut changer — car cela nécessite une révolution toujours aléatoire — que l'homme même dont l'éducation n'est pas en somme impossible. Agissons dans le double but de développer les âmes et d'améliorer les institutions. Si nous nous y mettions tous, de tout cœur, la question sociale, sans être résolue d'un coup, du moins perdrait vite son acuité, — ce qui serait un relatif acceptable dans l'impossibilité où nous serons toujours d'atteindre l'absolu.

*
* *

Une seule fois, Clémenceau tenta, pour s'exprimer, la forme complètement littéraire du roman. Il semble qu'il soit mieux fait pour les récits, les pochades, les croquis, le cadre court d'une étude où se condense sa pensée, où crépite sa verve, où se précipite aux conclusions sa soif

d'aboutir qui est une conséquence de son goût pour l'action. De même qu'à l'éloquence fleurie et majestueuse d'un Edouard Burke il substitue le jeu sec et redoutable de sa dialectique, de même à une large fiction romanesque il préfère, nous le verrons tout à l'heure, le ramassé d'un épisode. *Les Plus forts*, roman social, naturellement, attestent une certaine inexpérience pour qui on a prêté bien vite l'excuse qu'on sait : on ne peut débuter à cinquante-sept ans sans quelque légère hésitation de métier, d'un métier aussi spécial, aussi difficile, aussi long à conquérir que celui de romancier. Il serait à souhaiter pourtant que tous ceux qui ont derrière eux un apprentissage de trente ans fissent aussi bien, car malgré quelques réserves relatives à l'agencement, au style, à l'art de faire *vivre* les personnages tout en leur laissant exprimer des idées, *les Plus forts,* sont un beau livre, amer et vigoureux, plein de verve, d'observation, de fine satire, de touches artistes, de tendresse aussi, de poésie souvent. Il n'a pourtant pas révélé, comme on l'a dit, un Clémenceau nouveau. Clémenceau est un bloc (Il aime ce mot). Il avait toujours montré sa profondeur, sa sympathie pour les faibles, et ce serait bien mal le connaître que de ne voir toujours en lui qu'un ironiste, un batailleur, un rude diseur de vérités, un sec logicien. Clémenceau est plein de bonté, mais il ne s'en fait pas un tremplin, et s'il a des violences, on sait envers qui...

« *Les Plus forts*, ce sont les plus riches et les plus habiles, résuma bien M. Henri Bérenger. Leur triomphe

est fait de la misère des humbles, de l'écrasement des sentimentaux. L'hypocrisie est la reine du monde. L'argent opprime et déprime les consciences. Les représentants du peuple ne sont que les gérants de la ploutocratie, et rien n'est à espérer d'une société où la loyauté du cœur, la noblesse de l'esprit sont fatalement vaincues par la coalition de tous les intérêts, de tous les mensonges ». *Les Plus forts*, c'est, en réalité, la romanisation, si j'ose dire, de la *Mêlée Sociale* et du *Grand Pan*, et une illustration gravée au burin le plus mordant de la préface du premier de ces livres. Le philosophe avait largement brossé la lutte pour la vie dans l'animalité ; le romancier la retrace ici dans l'humanité, soulignant les appétits féroces, les ruses des dominateurs, ou de ceux qui veulent le devenir. M. Bérenger hasarde sur ce livre une critique à laquelle je ne m'associe pas. « Il est remarquable, dit-il, que M. Georges Clémenceau n'ait pas su faire vivre non plus les gens du peuple. On dirait que ce meneur de peuple ne le connaît pas... Ne serait-ce pas, qu'au fond, si sa sympathie cérébrale est allée aux plus faibles, son admiration réelle, inconsciente, mais d'autant plus tenace reste fixée sur les plus forts ? Cet orateur, ce chef de parti, ce polémiste ne se sent-il pas plus à l'aise parmi les conquérants que parmi les humbles ? » Depuis, Clémenceau a prouvé qu'il se sentait à l'aise même dans un hall plein de grévistes mécontents. Les livres suivants font foi qu'il fréquente les humbles ; mais il ne craint pas les conquérants et

les connaît à fond. Au surplus, n'est-il pas évident que ceux-ci ont, naturellement, des âmes plus *caractérisées* que celles du pauvre troupeau bêlant la faim commune ?

*
* *

Au Fil des Jours (1900), *Aux Embuscades de la Vie* (1903) reprennent la forme favorite de Clémenceau, le premier surtout dans l'esprit de *la Mêlée*, le second avec un sens littéraire tout à fait inattaquable cette fois. Le petit avant-propos d'*Au Fil des Jours* exalte encore l'action, et bien que l'écrivain dans la première partie du recueil s'attarde à des impressions de rêveur et d'artiste, il revient vite au bon combat, car « contempler le spectacle de la vie et y demeurer impassible, quel homme de cœur y pourrait consentir ? Toute âme haute veut être de la mêlée. Chacun, pour peu qu'il sente en lui de vie, veut apporter sa parole, son acte, son effort... et rêve d'ennoblir son jour de vie par une énergie de beauté ». « Une vie est une œuvre d'art, dit-il encore. Il n'y a pas de plus beau poème que de vivre pleinement ». Ce poème, Clémenceau l'a vécu toujours, aux grandes heures de triomphe et aux pires heures d'amertume. Voilà pourquoi je disais en commençant qu'il compte parmi les Français les plus *réalisés* de ce temps.

Au début de ce nouveau spicilège, Clémenceau très

homme de lettres, s'en va *par les routes* décrit, se souvient, cause amicalement des choses de la campagne, de sa campagne vendéenne qu'il connaît admirablement. Son village lui est une petite humanité qu'il étudie, mélancolique d'y trouver, tout comme ailleurs, des forts qui oppriment les faibles, d'autant plus cruellement que ceux-ci sont plus résignés. Ainsi ces paysans, dans le morceau célèbre et si savoureux intitulé : *la Roulotte*, qui s'emparent peu à peu du bien d'un pauvre bohémien trouvé mort, puis quand la veuve du misérable vient les supplier de lui rendre au moins sa voiture foraine, la chassent à coups de pierres et la traitent de voleuse ! Ici, c'est le tisserand Huguet, routinier, qui meurt de n'avoir pas voulu comprendre et accepter le progrès, et termine ses jours, détraqué, lançant obstinément sa navette sans fil sous la trame, et tissant ainsi, spectre du passé, le reste de ses jours. Là, c'est Mlle Stéphanie, pauvresse honnie et méprisée, tout-à-coup rendue riche par un héritage, éblouissant le village et laissant de grosses dettes à sa mort, mais tout de même considérée et respectée, quelque immorale que soit devenue sa vie, puisqu'elle avait connu la fortune... Là, c'est le vrai fort, l'Alsacien chassé par la conquête, ruiné par la concurrence et la maladie, mais jamais découragé, gagnant sa vie de métier en métier, maintenant fourbu, casseur de pierres, partageant encore la besogne avec de plus pauvres, acharné à vivre, à placer son espérance au moins dans ses enfants...

Contes philosophiques et sociaux à la fois, dignes d'un Maupassant, et dominés toujours par cette idée que rien — inertie des uns, rapacité des autres, routines et préjugés — rien n'arrête la marche du monde, du monde symbolisé par ce beau conte du *Buisson qui marche* : « Maîtres des hommes, bourgeois, républicains ou monarques, qui croyez léguer à vos fils le droit de bûcheronner dans le taillis humain, sachez que derrière l'horizon immobile, une fatalité pousse le buisson qui marche à la conquête de la terre, au plein développement de sa puissance de vie. »

Les autres morceaux d'*Au Fil des Jours* traitent au hasard de la plume de sujets divers, mais groupés, de sujets dont la plupart néammoins sout tout à fait audessus de la matière ordinaire du journalisme. La ville offre à nouveau des raisons de philosopher, socialement toujours, sur des idées, des types, des faits. Voici un pauvre diable qui se pend parce qu'il doit quelques termes : « Je ne crois pas, dit Clémenceau, à la prochaine suppression de la propriété individuelle ; mais je crois que le jour doit venir où une révolte de conscience nous obligera de subordonner le fait de propriété au principe supérieur de la vie intangible. Ce sera une grande révolution sociale. » Voici une parvenue qui croit se montrer spirituelle, dans un pique-nique, en mettant sous ses bottines crottées, pour éviter un rhume, une corbeille de pain qu'elle souille ainsi et rend immangeable. « Le pain, madame, s'écrie le conteur in-

digné, est une chose sacrée, parce que c'est de la vie d'homme en puissance, et que l'humanité avare s'en mesure parcimonieusement à elle-même le bienfait. Votre religion, dont vous pratiquez les rites sans les comprendre, le célèbre magnifiquement.... On ne fabrique pas assez de pain pour tous les hommes qui ont faim. Cela s'appelle la question sociale dans tous les mondes... Voilà pourquoi, madame, rien ne nous paraît si répugnant que votre exploit de mêler la boue et le sable au pain des affamés... » Voici un président de la Chambre syndicale des propriétés immobilières, qui dans un discours parle de la vraie, de la seule patrie : « celle des propriétaires fonciers ». Et le leader de railler cet orateur qui fait du patriotisme au mètre carré et trouve « volage et légère » la patrie des simples locataires. La vraie patrie existe dans le patrimoine intellectuel. « La France qui a pensé, qui a parlé est plus connue par ses écrivains et ses artistes que par ses entrepreneurs et ses propriétaires ». Je n'en finirais pas de noter toutes les idées du grand socialiste indépendant qu'est Georges Clémenceau, ses aperçus d'art et de littérature, ses notes de voyage, ses croquis, ses souvenirs, ses réflexions, ces traits acérés dont il crible, à la fin, tout ce christianisme qui a mis « son Dieu à l'encan », ces dissertations enfin où reparaît le scientifique de jadis. Mais j'aime cette noble affirmation à la suite d'un article sur l'évolution : « Beaucoup trouveront peut-être qu'il n'y a pas là matière à causerie de jour-

naliste. Ce n'est pas mon avis. La démocratie n'est que la parole d'un gouvernement, si le peuple, tout le peuple n'ouvre progressivement son esprit à tous les objets de la connaissance humaine ». Ce sera, entre plusieurs autres, une des gloires de Clémenceau d'avoir voulu maintenir le journalisme à une hauteur où parviennent très peu de publicistes, d'avoir compris le grand rôle trop souvent oublié de la presse, d'avoir respecté ses lecteurs, de les avoir forcés à s'élever jusqu'à lui, de les avoir entraînés, alors que la plupart des directeurs de journaux guidés uniquement par de bas intérêts commerciaux (plusieurs cyniquement l'avouent) cherchent avant tout à flatter la foule, à lui donner chaque matin ce petit plat d'injures, de banalités, de faits-divers, de feuilletons, de basse actualité qu'elle est trop naturellement portée à préférer à un langage noble et à une tenue digne. Feu Cassagnac, M. Drumont, M. Rochefort, d'un côté, — M. Clémenceau de l'autre. Comparez, et en toute justice, choisissez...

*
* *

A mon avis, plus rempli d'art littéraire et de philosophie profonde, et malgré les sincères éloges que j'ai cru devoir décerner aux livres précédents, se présente aux admirateurs de Clémenceau le dernier de ses ouvrages : *Aux Embuscades de la Vie* (1903). Je négligerai — pour ne pas surcharger cette étude — les

autres recueils, le *Bloc*, les discours, la série d'articles de l'*Aurore* qui précéda l'arrivée du leader au pouvoir après trente ans de luttes, et je terminerai par ce volume admirable bien que morcelé en récits, mais dont le lien est clair, et qui est de la plus neuve, de la plus vraie littérature sociale.

Dans la foi. Dans l'ordre établi. Dans l'amour. Tels sont les trois groupes d'histoires plus ou moins symboliques où se résume l'esprit de Clémenceau. Je ne puis les citer toutes, mais il y a là une véritable mine de songeries pour qui pense un peu froidement aux destinées humaines. Voyez Mokoubamba changeant de fétiche en changeant de pays, et finissant par croire qu'il n'y a qu'un fétiche : soi-même. Voyez Johann Stumpf qui manqua de se faire lapider pour avoir osé prêcher que Dieu est bon et qu'il n'y a pas d'enfer. Voyez *le Fou raisonneur* qui, voulant laisser sur l'énigme universelle une œuvre d'absolue vérité, réduit son livre, par élimination de tout ce qui n'est pas indiscutable, à 500, à 200, à 50 pages, et puis le jette au feu. Voyez ces Juifs se convertissant par intérêt et huant le seul d'entre eux qui apostasie par conviction. Ah ! les mélancoliques, les fines, les sarcastiques histoires publiant sous une forme littéraire le dédain de la foi superficielle et l'ironie voltairienne des cultes, affirmés si souvent par le fils de l'hellénisme et de la révolution française, en ses discours et en ses articles !

Parmi ces récits, souvent fort spirituels comme ceux

qu'il consacre aux Juifs financiers dont il hait l'incurable rapacité, souvent d'un bel envol littéraire comme celui qui est intitulé : *Au pied de la Croix*, le plus significatif me semble l'histoire de *Pierre et Paul*.

L'écrivain y ramène à leur vraie valeur la question de l'optimiste et du pessimisme. Pierre juge bon de se tuer en plein bonheur, pour ne pas connaître le malheur. Paul — où semblent condensés plus d'un trait moral de l'auteur — veut vivre, lui, quelles que soient les conditions de l'existence, parce que la vie vaut la peine d'être vécue, que l'adversité, si elle survient, fournit l'âpre joie des luttes, que chacun, au surplus, a des devoirs sociaux à remplir, des curiosités à satisfaire, qu'on peut tout enlever à l'homme, mais non la pensée, le souvenir, l'activité qui, au plus fort du malheur, restent des raisons de ne pas sombrer dans le désespoir, parce qu'il y a quelque chose de supérieur à tout — joie, peine, hasards — l'acceptation courageuse de la destinée. Ah ! les nobles pages sorties de ces mêmes mains qui s'agrippèrent au rocher de fierté dont nulle manœuvre, nulle ignominie, nulle épreuve ne purent les détacher. Ah ! le vaillant à qui nous devons cette phrase magnifique : « Sur moi, comme sur nous tous, la hache du destin est levée. Mais je puis, d'une âme égale, affronter la vue du fer, tant que je ne serai pas abattu. »

Dans l'Ordre établi, Clémenceau entasse ces milliers de braves gens qui s'encroûtent parmi la routine, les

préjugés, les conventions, sans se demander si à cet ordre établi on ne pourrait pas, avantageusement, en substituer un moins mauvais. C'est l'armateur Cagnard, décorative impuissance, machine ne marchant qu'en raison de la vitesse acquise, avare, léguant sa fortune — mais à sa mort — aux pauvres qu'il affama de son vivant. Ce sont des hobereaux de province dont la vertu haïssable ne secourt que les pauvres pieux. C'est le scieur de long Six Sous, incapable de pensée, « inconscience de l'âme en devenir ». Ce sont ces veules plus en retard que les humains de l'âge de pierre, car au moins ceux-ci développaient de belles vigueurs pour pouvoir vivre. C'est Barnabé en qui l'écrivain symbolise les hommes d'état impuissants, fonctionnaires-nés, « arrivés en naissant » n'acceptant aucune responsabilité devant l'histoire, soumis toujours à la majorité, parlementaires de l'espèce dont ne pouvait être un homme qui les cloua si bien au pilori. Vingt types ainsi d'êtres nuls qui sont, pour la société en marche, des freins plus terribles que les plus décidés réactionnaires, car les ennemis agissants valent mieux que ce troupeau d'honnêtes libéraux inertes, effroyable poids-mort du corps social.

Enfin, voici l'Amour... Et voici un nouveau Clémenceau, observateur surprenant des bêtes, de ces frères inférieurs dont la vie ressemble à la nôtre par tant de côtés naturels, et qu'on scrute mieux que les hommes dont l'hypocrisie fausse si souvent nos jugements, un

Clémenceau délicieux, un peu Diderot, un peu Daudet, chez qui la mélancolie s'aiguise et la gouaille s'attendrit. Il nous conte un adultère de pigeons, une histoire — si humaine — de coucou éclos dans un nid étranger d'où, lorsqu'il grossit, il jette les oisillons légitimes, un à un, par dessus bord. Des pigeonnes, il passe aux femmes et glane dans l'autrefois et dans l'aujourd'hui des récits variés de mariage et d'amour, « cette obsession de l'humanité », où de réelles qualités de psychologue s'ajoutent à son perpétuel souci de libération sociale. Parmi ces épisodes, on goûtera particulièrement ceux dont le héros se nomme Kratès. Kratès est un peu le Paul de la première série, à moins que l'auteur ne soit le Lysimaque de son récit. Kratès, ébloui par l'amour savant de la courtisane Mélitta, désespère d'aimer Hymnis son épouse. Mais celle-ci aime fortement, et, courageuse, remporte à la fin la victoire. Et cela veut dire que l'amour doit être, lui aussi, fait d'énergie, que l'amour est une félicité nécessaire à condition que, libéré des sottises, des préjugés superficiels où trop souvent il se noie, il soit, non la passion légère d'un épiderme en fièvre, mais la sympathie profonde de deux êtres chez qui l'attraction des sexes ne fait que compléter la tendre parité des âmes.

Sachons donc nous délivrer de la foi non réfléchie, de l'amour vain ; dominons l'ordre établi et travaillons à sa transformation logique, telle est la double leçon d'individualisme et d'altruisme combinés que nous offre ce

beau livre de force et de bonté. Et ceci m'amène à des conclusions que déjà peut-être on aura tirées de cet ensemble de notes sur l'homme singulier dont Anatole France écrivait récemment : « L'unité profonde de son esprit est pleine de contrastes apparents. Libéral de naissance, libéral même avant que de naître (car il sort d'une lignée héroïque de *bleus*), il est, de caractère et d'esprit, homme d'autorité. Il est révolutionnaire et il exècre la démagogie ; humain, généreux, sensible, il est en même temps impitoyable et farouche. Il est philosophe et généralisateur, et il porte sur le détail des choses une activité minutieuse. Terrible et charmant, il attire et effare... »

Non, il n'effare pas. Il réconforte.

*
* *

Il réconforte, parce que, s'il ne peut admettre aucune foi religieuse, s'il accepte le néant après la mort, stoïquement résigné malgré ses aspirations à une survie, il reste pourtant plein d'une foi magnifique, agissante, enthousiaste et sereine, que plus d'un croyant pourrait lui envier. Mais c'est la foi en l'homme et non la foi en Dieu. Ayant beaucoup pensé, beaucoup pesé, beaucoup lu de livres — et d'hommes — ce contact avec tant d'idées lui a laissé l'impression qu'aucune doctrine ne forme un bloc inattaquable. Il est cependant idéologue et bénit le

rêve par qui l'on s'évade de la réalité ; mais, clairvoyant, toujours il combattit les dogmes, ceux du christianisme et ceux du collectivisme, au nom de cet équilibre de toutes ses facultés qui l'empêche de se jeter aux extrêmes quels qu'ils soient. Il est homme avant tout. Il est très Français. C'est le Voltaire de ce temps-ci, déclare Paul Brulat. Il conçoit qu'il y ait des déchireurs d'horizon. Sa belle lutte oratoire avec Jaurès l'a montré sympathique aux visionnaires de demain, à condition qu'ils n'entravent pas l'œuvre d'aujourd'hui. L'œuvre ! Il la veut double, dans l'individu et dans la société.

Dans l'Individu. Il souhaite que chacun se réalise. Relativiste à coup sûr, puisqu'il n'a pas de système à nous offrir, autre que l'évolutionnisme aux lois si obscures encores, il a bataillé toute sa vie contre le christianisme, contre la résignation lâche et la haine de la vie qu'enseignèrent les disciples de Jésus, contre le congréganisme qui *impose* une foi et *façonne le cerveau de l'enfance à une manière de penser*, lui enlevant par là cette obligation de chercher par soi-même, fût-ce en souffrant, et de trouver peut-être. Mais qu'importe de ne pas résoudre ? « Rapprochons-nous des dieux. Je tomberai dis-tu ? J'aurai monté. » C'est parce qu'il est relativiste qu'il tend toujours vers la vérité. C'est parce qu'il se sent pris dans l'engrenage de l'univers qu'il trouve héroïque de s'affirmer. C'est parceque mille servitudes nous entourent qu'il faut dresser devant elles l'orgueil de notre perpétuel affranchissement. Sa lucidité n'empêche pas un

optimisme tempéré, car il y a, lui paraît-il, assez de beauté dans la vie pour ne pas en vouloir une vision purement pessimiste. La lutte elle-même est si belle ! « Vainqueur ou vaincu, dit encore Kratès, je veux être de la bataille pour la glorification de la volonté de l'homme sous les cieux ». Et comme Kratès, Clémenceau se donna tout entier et laissa faire le destin.

C'est un fort. Il sait qu'il y a de mauvais forts : les violents et les oppresseurs. Mais il en est de bons : les énergiques et les justes, à la conquête de leur idéal. Il faut être de ceux-ci. Les faibles, les vaincus, ne le sont souvent que par ignorance, lâcheté, routine. Pitié pour eux ; mais surtout pour eux l'enseignement et l'exemple des vrais forts qui ne doivent pas rester des égoïstes, car l'égoïsme est justement contraire à l'action. La vraie force tend à rayonner en bonté.

Clémenceau a écrit ces belles paroles qui valent bien tous les évangiles : « L'homme sain accepte le monde avec ses conditions d'existence, auxquelles nul ne peut se soustraire, et dépensant toutes ses énergies dans l'action, au lieu de médire de la vie, la fait plus belle et meilleure en prodiguant autour de lui tout ce qu'il peut de lui-même... Quel autre emploi de nous-mêmes que d'organiser les félicités supérieures de l'être, de les multiplier, de les accroître par un développement toujours plus grand des énergies humaines, au profit de l'harmonieuse évolution où s'accomplit l'Univers ?... Le besoin de l'action, de la vie par l'action, voilà ce qui

éclaire notre vie obscure, ce qui nous pousse, le cœur ardent, aux réalisations d'avenir, ce qui nous meut dans la joie d'œuvrer, ce qui nous conduit noblement dans la paix reposante, dans la victoire ou la défaite, sans regrets de la vie vécue. »

L'œuvre dans la Société. Les discours célèbres de Clémenceau sont assez clairs pour que, sans mauvaise foi, on puisse nier son ardent désir de progrès général, crié d'ailleurs dans tous ses livres. Rappelons ce passage d'une de ses plus récentes déclarations :

« Surtout, qu'on n'aille pas dire que j'apporte exclusivement les solutions dites bourgeoises du problème social pour éviter de regarder le socialisme en face et de le discuter. C'est pourquoi j'ai proposé du haut de la tribune la collaboration de tous les partis de gauche, pour jeter les premières assises de la société nouvelle, sans pour cela supprimer d'un coup l'ordre actuel,

Je n'ai jamais discuté sur le but, qui est en toutes choses le même droit pour tous, mais je pense qu'il est permis de différer sur les moyens. Je pense surtout qu'il n'y a point d'orthodoxie d'église qui puisse m'interdire d'exprimer librement ma pensée. Je me refuse à plier sous les dogmes d'en haut. Je ne plierai pas davantage sous les dogmes humains.

Il est légitime, nécessaire, fatal, qu'il y ait parmi nous de hardis explorateurs qui vont débroussaillant les terres inconnues à la conquête d'un idéal de beauté supérieure dont notre infirmité ne nous permet pas d'es-

pérer la réalisation pour demain. Cependant notre œuvre est du jour.

L'existence d'un parti socialiste dans la République française est la conséquence du principe de justice sociale qui est le fondement de la démocratie. Tout homme qui admet la nécessité d'une justice plus grande sans laquelle la démocratie ne serait qu'un nouveau champ clos de violences, relève du socialisme qui nous convie à la victoire des parties supérieures de la nature humaine sur l'égoisme bestial des anciens jours. »

Il est impossible, je pense, de se méprendre au sens de ces paroles. Les idées, les travaux, les efforts, l'individualisme altruiste de Clémenceau *relèvent du socialisme*, mais d'un *socialisme indépendant*, le seul digne de lui.

Le seul digne d'un homme libre.

*
* *

Clémenceau, écrivain, philosophe, artiste en même temps qu'homme d'état, devait nous consoler des parlementaires et des journalistes qui semblent comme à plaisir, depuis vingt ans, abaisser, dédaigner la littérature, en sourire comme d'une futilité, la repousser presque ainsi qu'un danger. Ces politiciens à vue courte, ces publicistes mercantiles ont peut-être pour excuse la vanité réelle des œuvres d'art de la génération plus haut signalée, racinée dans l'époque littéraire dite parnas-

sienne, épanouie à l'époque dite symboliste, mais en décadence et à peu près en agonie aujourd'hui. Pourtant, n'a-t-on pas vu un grand journal socialiste contemporain éloigner de lui peu à peu tous les littérateurs qui au début l'honoraient de leur plume, et sans se rendre compte que du même coup se désintéressait de son effort l'élite intellectuelle de la nation? Certains politiciens ont peur de cette élite dans laquelle Georges Rodenbach plaçait justement, et au premier rang, Clémenceau, de cette élite qui pourtant les domine de toute la hauteur d'une compréhension philosophique de la société et d'une pensée mûrie au silence des solitudes, alors qu'ils croient seulement nécessaire pour gouverner de rester aux aguets des petites intrigues, de leur monde et des menus faits de l'actualité. Bien mieux : que deviendraient ces agités de couloirs parlementaires sans cette élite lettrée qui détermine les grands mouvements d'opinions, pèse sur l'esprit des foules, modifie les mœurs ? Combien même serait réduite l'action des Jaurès dont je sais et respecte la haute valeur, si derrière eux, ne se dressaient les Anatole France ? Clémenceau a compris cette puissance de la littérature sociale, et des paroles comme celles-ci ont réconforté ceux qui s'y vouent :

« Quelle erreur de croire qu'il n'y a pas d'action politique en dehors de la tribune et du ministère ! Quiconque a quelque chose à dire est une force incoercible. A travers tout, sous quelque forme qu'elle se

produise, l'idée fera toujours son chemin... La fonction, secondaire en somme, des hommes publics, est simplement de traduire en actes plus ou moins heureusement adaptés à l'état général des esprits, les vérités sociales dégagées du chaos des mouvements humains par les penseurs ».

Cet aveu résume tout ce que le progrès doit à la presse, au théâtre, à la poésie, au livre, — d'un mot, à la littérature préoccupée de l'évolution sociale. C'est cette littérature-là qui toujours rappela les hommes à leur devoir et à leur idéal. Les lois nouvelles ne font depuis trente ans que consacrer ce qu'elle réclame. C'est elle qui fit la Révolution de 89. C'est par elle que s'achèvera la Révolution qui se fait, et que domine Clémenceau de son sourire bien français et de son clair regard.

J.-H. ROSNY

MAÎTRE DU ROMAN SOCIAL FRANÇAIS.

« J'ai une joie profonde à parler des Rosny : on ne « pourrait jamais trop parler de ceux qui, méritant « une fortune très haute n'ont conquis que des lau« riers mesurés. Ceux-ci sont des maîtres parmi les « maîtres. »

On me permettra de m'approprier ces paroles de Camille Lemonnier commençant par cette déclaration une enquête faite en 1903 par la revue *La Grande France* sur les prodigieux frères écrivains. Elles répondent en tous points à mon admiration et à mon affection. Et comme le second de ces sentiments est né du premier et l'a suivi, je n'éprouve aucun embarras à dresser ici un socle de gloire à cette personnalité double et pourtant très une, à ces Rosny qui en littérature sociale, sont à la fois un aboutissement et un commencement, éclairent, en fin de volume, les pages précédentes, et projettent en même temps une clarté d'aurore sur l'art littéraire de demain.

Un aboutissement. J'ai écrit, plus haut : Zola, en attendant Rosny. C'est que, nous l'avons vu, Zola manqua de plusieurs qualités, malgré son génie : bon goût, finesse, profondeur. Il voyait loin, mais en gros. Les Rosny vont oser tout, eux aussi, mais avec un sens d'art qui met au rang des Goncourt ces ouvriers du style, frémissants visionnaires, sensitifs à l'extrême et pourtant sains toujours. Et ils vont voir plus loin, dans le passé, jusqu'aux ténèbres émouvantes de la préhistoire, dans le futur, par une foi passionnée pour la science et le progrès certain mais lent, par une intuition surtout et une connaissance jamais satisfaite des problèmes humains. Au résumé, les Rosny, mieux doués, ont réussi mieux, dans l'ensemble, que les autres naturalistes, préoccupés comme eux des aspects, des psychologies, des problèmes de *la majorité*, c'est-à-dire attirés par la littérature sociale.

Un commencement. Les Rosny sont des créateurs. Ils ont donné, les premiers, de beaux romans préhistoriques dont P. et V. Margueritte ont dit que s'ils nous étaient venus de l'étranger, en traduction, ils eussent conquis l'admiration, et dont il est pénible pour des Français de se rappeler le succès restreint en comparaison du succès fabuleux et injustifiable d'un *Quo vadis ?* qui n'apportait ni une idée, ni une note nouvelles, mais que la réclame bruyante et le bourgeoisisme chrétien firent tirer à des centaines d'éditions. Les Rosny avant Wells ont employé le merveilleux scientifique. Ils

ont de plus élargi singulièrement le champ de la littérature sociale, en rattachant par ces chefs-d'œuvre de préhistoire, notre temps à tous les temps, notre humanité à la nature, à la planète même (1) en établissant quelques grands principes (nous allons y revenir) sur la complexité de ce que j'appellerai la psycho-sociologie, sur l'évolution, l'optimisme, la science, la morale, l'altruisme.

Les Rosny sont essentiellement des écrivains sociaux. L'humanité les préoccupe toujours ; même dans des romans de lecture aisée et d'affabulation intéressante à dessein, comme *le Crime du Docteur*, *le Roman d'un Cycliste*, *l'Autre Femme*, une *Rupture*, *l'Indomptée*, *l'Héritage*, *le Termite*, etc... éclatent, de temps à autre, une réflexion, un paradoxe, une touche lumineuse d'intention sociale. Qui soutiendrait que *Nell Horn*, cantonné dans les mœurs anglaises, n'est pas un livre social ? Et comment ne pas considérer comme sociaux *Vamireh* ou *Eyrimah*, stupéfiantes reconstitutions des âges lointains où non moins que maintenant il y avait une question sociale, moins compliquée peut-être, aussi dramatique à coup sûr ?

(1) Il y aurait à développer ici les idées les plus importantes, — je les réserve pour un prochain volume — à rattacher l'œuvre littéraire des Rosny à l'œuvre de philosophie et d'éducation de Mme Lydie Martial et de tout un groupe de penseurs qui sur ces larges bases scientifiques, historiques, géologiques, établissent une sociologie, une philosophie et une pédagogie nouvelles.

« Les Rosny, écrivit justement Daniel Halévy, se sont intéressés à toutes les périodes de l'installation des hommes. Ils ont raconté la victoire du grand dolichocéphale blond sur les races inférieures et sur les bêtes, victoire heureuse puisqu'elle consacrait la domination d'un type supérieur, déplorable aussi parce qu'elle entraînait la destruction d'une multitude d'autres types, inférieurs sans doute mais différents, c'est-à-dire uniques et précieux, capables d'évolution (1). Vamireh, Bakhôun, vainqueur des Xipéhuz, ressentent après la victoire cette mélancolie du meurtre. » Bien que ces romans de l'autrefois aient été publiés concuremment avec les contemporains et que la série n'en soit pas épuisée, on peut classer ainsi à grands traits l'œuvre littéraire sociale des Rosny en 1906 :

1° *Les Xipéhuz*, roman de merveilleux préhistorique, magnifique symbole de la conquête de la terre par l'homme qui va s'y perpétuer.

2° *Vamireh, Eyrimah*, d'autres volumes en prépara-

(1) Dans plusieurs livres, revient cette douleur de voir succomber les types inférieurs de la nature, les bêtes surtout : « Il y a intérêt de complication et de bonheur, de science et d'art, une vraie nécessité pour l'homme à garder autant de races animales que possibles. Réduite à l'homme et à quelques bêtes domestiques, notre terre perd la merveilleuse chaîne de vie... et peut-être une multitude infinie de virtualités progressives. » — « La plus haute source de bonheur, de richesse, de sécurité pour l'homme est la vie de ceux qui l'accompagnent sur la planète et particulièrement des vertébrés, objets de la plus violente destruction. » (*Ames perdues*) Etc...

tion (*le Feu* etc.) romans de reconstitution préhistorique, plongeant au mystère des origines, décrivant les probables phases de la constitution sociale et la naissance de l'altruisme, de l'impérieuse bonté.

3° *Nell Horn*, *le Bilatéral*, *Marc Fane*, *Daniel Valgraive*, *l'Impérieuse Bonté*, *les Ames perdues*, *la Charpente*, *Sous le Fardeau*, romans franchement sociaux; chefs-d'œuvre incontestables, modèles du genre, « romans post-historiques » mais où rien n'est oublié des éléments naturels, des lois de sélection qui à travers les âges créèrent les castes, les vainqueurs et les vaincus de chaque génération, comme, à l'aube des sociétés, ces mêmes lois présidèrent à la domination des forts et à l'écrasement des faibles.

Mais quels sont ces vrais forts et quels sont ces vrais faibles? D'où vient et quelle doit être la vraie justice que notre intelligence et notre dignité de types supérieurs a le droit d'appliquer à l'humanité présentement née aux sentiments généreux? Scientifiquement, et sans se laisser aller à de vagues et désastreux sentimentalismes, les Rosny, constatant la fatale inégalité des individus, leur variété infinie, leurs différences d'aptitudes, voient la base de l'amélioration sociale dans une application incessante de la bonté engendrant l'altruisme, et par conséquent le socialisme, de la *bonté impérieuse* jaillie de la nature même de l'homme, aux temps les plus lointains de l'humanité quaternaire, à l'aurore de la conscience, de l'émotion, de la noblesse

et de la pitié. Et les vrais forts seront ainsi ceux qui seront bons, mais sans sacrifier une parcelle de leur force, ou mieux de leur valeur humaine. Les Rosny, délibérément, sont donc contre l'abnégation, par suite contre l'idéal chrétien.

Il est curieux de rapprocher cette forte doctrine toute humaine de celle de deux autres grands conducteurs d'hommes : Kropotkine, qui a proclamé la naissance et le développement fatal et nécessaire de *l'entr'aide* dans l'humanité conçue zoologiquement, et Clémenceau qui s'est élevé, lui aussi, contre le christianisme, au nom de l'altruisme équilibré toujours par l'individualisme afin que, le devoir fraternel accompli, aucune force sociale ne soit perdue.

Tous trois ont le culte de la force, mais de la force réglée par la volonté rayonnante en bonté. L'altruisme ainsi conçu devient de l'intelligence mise au service de la générosité, et la bonté : « une difficulté intellectuelle, un travail de toutes les délicatesses nerveuses » et non le renoncement, héroïque mais inutile. Et par eux, par d'autres qui la pressentirent mais la définirent confusément, par l'élite enfin qui les accompagne et ajoute son effort à leur effort, voilà que se précise une philosophie scientifique, universelle, sociale, saine, voilà que s'établit la nouvelle religion d'espérance et de joie qui renouvellera l'humanité.

A la clarté de ces réflexions, examinons plus amplement l'œuvre sociale rosnyenne.

*
* *

Nell Horn est un roman de mœurs. Un roman de mœurs entre toutefois dans le domaine de la littérature sociale dès que, au lieu de seulement s'attarder à la notation naturaliste d'un milieu (riche ou pauvre) il établira des rapports entre ces mœurs et les lois, les conditions sociales. *Nell Horn* est une étude des bas-fonds londonniens, de l'action momentanée de l'Armée du Salut sur le sentimentalisme d'une pauvre ouvrière, de l'amour de cette fille d'alcoolique pour un Français qui l'abandonne. Cette malheureuse, après toutes les luttes possibles, finit par demander à l'amour vénal le pain qui empêchera son enfant de mourir. Ce roman, dont la thèse n'est pas neuve mais qui, ne l'oublions pas, date de vingt ans déjà, vaut par l'originalité du cadre, la hardiesse des scènes d'hôpital, d'ivrognerie, d'accouchement, par la question angoissante, sociale entre toutes, de la prostitution, cette lèpre qui rongera les sociétés tant que la femme n'y aura pas conquis la possibilité de pouvoir vivre de son travail.

Les romans de mœurs des Rosny sont, nous l'avons dit, souvent sociaux par le détail, les généralisations, les aperçus, le lien constant entre l'intrigue et les hauts problèmes du temps. Prenez par exemple *le Crime du Docteur*, simple histoire d'un médecin qui, à la veille d'être ruiné, croit pouvoir enlever la fortune d'un

agonisant dont l'héritage reviendrait à l'Etat. Quel problème important y est posé! Celui de la propriété même, idée si discutable et dont ce cas établit l'inanité en certaines occurrences. Et que de réflexions sociales émaillent le livre! celle-ci entre autres, répétée à satiété dans les autres œuvres : « Je déteste en soi le sacrifice. Se sacrifier, c'est consentir au malheur. Et consentir au malheur c'est gâter l'idéal de la vie. » Prenez autre part cette savante dissection du sémitisme, de son histoire, de son rôle en Europe, et surtout en France! Or, on ne niera pas que l'étude du sémitisme ne touche de très près à la question sociale. Et quelles larges touches sur le suicide lent des peuples, sur le pessimisme, quelles jolies et justes réflexions : « Personne n'a mieux que moi pris sa part de ces petites joies qui en réalité sont les joies véritables (1). »

Mais c'est avec *le Bilatéral* (1887) que commence, dans toute son ampleur, la série sociale des Rosny. Pour la première fois, si je ne me trompe, on osait décrire, dans un roman, avec un tel souci d'exactitude, des scènes de clubs politiques (2) ; et le naturalisme y

(1) Il faut savoir se tailler des bonheurs pleins dans les demi-bonheurs que nous donne la vie (A. Daudet) — On me pardonnera cette autre citation : « Doutant des grands bonheurs, j'ai appris à savourer les petits bonheurs... Sachons vivre, et si l'homme n'a que le bonheur qu'il se fait, sachons nous faire le plus de bonheur possible (Poinsot et Normandy : *La Faillite du Rêve*).

(2) Mais Stendhal, le premier, dans *Lucien Leuwen*, parle des mouvements ouvriers et des grèves.

est poussé fort loin, ce qui tranche singulièrement avec l'étonnant effort de style qui s'y déploie non moins audacieusement. On a pu reprocher une recherche excessive d'originalité à cette langue nouvelle et inquiète, des néologismes trop abondants, des épithètes déconcertantes. N'oublions pas la date. A ce moment triomphait un naturalisme outrancier. La même année, « les Sept » rompaient bruyamment avec la littérature de Zola (après *la Terre*). On sentait le besoin de réintégrer de l'art dans le roman réaliste, sans toutefois en supprimer la forte sève d'observation directe. Aussi quels attardements aux expressions curieuses, au rendu intéressant, aux adjectifs rares mais exacts, à la phrase enfin ! De cette fièvre d'écriture artiste, il ne faut pas se plaindre. Elle nous valut, dans *le Bilatéral* et par la suite, des descriptions de ciel d'une variété, d'un inattendu, d'un pittoresque inouï, des croquis de ville et de campagne qu'auraient signés Flaubert et Goncourt, d'adorables tableautins, des eaux-fortes puissantes, des caresses ineffables de mots, conquêtes de vocabulaire. Aussi bien, s'épurant, les Rosny aujourd'hui impeccables, sont des maîtres de la langue française.

Le Bilatéral, (cerveau capable de voir les deux côtés de toute question), est une première ébauche du héros qui incarne les raisonnements rosnyens. Il s'oppose à l'anarchisme de Lesclide, et parmi les passionnées discussions des doctrines broussistes et guesdistes, affirme les réalités, les complexités inéluctables de l'évolution

en laquelle seule il a confiance, la nécessité de ne point gaspiller inutilement l'énergie, d'examiner attentivement les lois profondes de la société et non ses apparences, de batailler rationnellement contre les abus, de se défier du fanatisme autant que de la satire, de n'espérer ni vouloir une révolution quelle qu'elle soit, rapide et brutale, d'aider seulement à la poussée du Peuple qui croît comme l'herbe, peu à peu... « L'histoire, dit-il, la science, l'observation quotidienne nous démontrent que rien de durable ne s'élabore sans l'aide du grand collaborateur, le Temps... L'humanité évolue lentement, depuis des myriades d'années, car elle est bondée de préjugés, de prédispositions à l'encontre des idées progressives, elle renferme cent sectes sociales prêtes à se combattre... » Et aux constructeurs de sociétés idéales, il crie : « Ah ! ne mettez pas le progrès dans une cage à lapins. Laissez-nous rêver un bonheur chromatique ! » De telles réflexions seraient bafouées en réunion électorale. Eh ! c'est justement pour cela que nous avançons à si petits pas !

Marc Fane parut l'an d'après, l'activité des écrivains ayant déjà produit entre temps deux volumes : l'*Immolation* et les *Xipéhuz*. Fane est un télégraphiste. Son oncle le libère en travaillant lui-même pour que, loin des soucis, le jeune homme s'adonne à son œuvre sociale. Œuvre double : d'action dans les clubs, de rêve dans un livre doctrinal. Et voilà Fane « misérable en proportion de ses progrès cérébraux ». (Ah ! comme

les Rosny ont crié, souvent, l'angoisse des pauvres qui sentent en eux une force d'agir supérieure à leurs moyens d'action !) Voilà Fane dont la noblesse se heurte aux basses querelles de tactique politique des Digues et des Garoulle, à ces maigres combinaisons d'ambitieux voulant gouverner les hordes humaines, le voilà pris lui-même dans l'engrenage, trahi, hué, déclaré traître, mi-assommé par ce peuple dont quelques leaders louent la sagesse, la logique et la justice. « La justice ! ce déferlement de forces, ces apoplexies de sanguins, ces hypnotismes de nerveux, ces pantomimes d'hépatiques ! La justice ! ces cerveaux bouillants, ces inconsciences écumantes, l'induction insane d'organismes tournés à la bête ! » Fane, ou plutôt les Rosny ne se font point d'illusions sur le peuple. Ils diront souvent qu'il n'est point prêt pour une transformation radicale qui même devrait réaliser toute justice possible. Ils savent « la lenteur des avances humaines d'ordre social en comparaison des flux et reflux puérils de la politique ». Ils savent « que le malaise actuel vient de la disproportion entre le majestueux accroissement des sciences et l'évolution incertaine de la sociologie ». Ils savent que « le socialisme comporte la destruction d'une série de préjugés et que le préjugé ne meurt jamais *qu'à force de temps* ». Ils savent et ils espèrent, travailleurs pertinaces qui veulent enseigner d'abord « un élargissement de l'esprit humain, une compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l'univers *tout entier* et

des plus humbles individus », et surtout luttent « contre le pessimisme résultant de l'incompréhension des éléments constitutifs de notre époque, et de l'époque elle-même ». Comprendre son temps et avoir le sens de la complexité de l'évolution, voilà, me semble-t-il, la première leçon de socialisme que nous donnent les Rosny, dans *Marc Fane*.

Daniel Valgraive (1891) pose pour la première fois le principe de *la fatalité du bien* dont j'ai dit plus haut l'immense importance. C'est la pierre d'angle de la doctrine sociale rosnyenne. Daniel, âme supérieure et miséricordieuse, sachant sa mort prochaine, veut faire autour de lui, vite, du bien ; et il transmet sa femme à celui de ses amis qu'il en sait amoureux. Etonnant héroïsme ! Valgraive met son triomphe « dans l'effort d'un *moi* à créer des tendres joies et des sécurités ». Et cela est conforme à sa conception de la vie, à son idéal de justice. « Tout être doit chercher la place due à sa valeur sans se sacrifier aux inférieurs en mérite. » Pour la première fois aussi, les Rosny indiquent combien leur altruisme est anti-chrétien, comme celui de Clémenceau, et, explicitement, ils écrivent dans leur préface : « Notre conception du Bien n'est pas la conception évangélique. Nous combattons les doctrines qui veulent donner l'*humble* comme idéal de vertu. Nous cherchons, avec les énergiques philosophes d'Occident, à rebâtir un idéal puisé dans une plus complexe notion de la vie et de l'évolution... Le Bien ne doit pas

être le pur et simple sacrifice, mais, avant tout, un moyen pour développer plus pleinement les êtres supérieurs. »

Pour la première fois enfin, dans *Valgraive*, les Rosny, trop scientifiques pour nier absolument les phénomènes extravitaux ou pour les admettre d'une façon certaine, penchent pourtant vers le matérialisme. « O vie ! tu dors dans le minéral, sommeilles dans la plante, t'éveilles dans l'animal... oui, tu es une simple fédération de cellules, dissoluble comme un cristal, décomposable comme un acide... » Et, comme récemment je demandais à l'aîné des frères s'il croyait ou non à l'inexistence de tout ce qui ne ressort pas des phénomènes physico-chimiques : — « je suis matérialiste de résignation, me répondit-il, et spiritualiste d'instinct ». Il est vrai que quinze ans de pensée ont passé dans son cerveau depuis *Valgraive*. Mais Rosny n'a pu se défaire du déterminisme ancré en lui par la réflexion et le spectacle de la nature : « C'est la nature, me disait-il encore, qui fait de nous un animal gai ou triste, combatif ou passif. Nous vivons en raison de la somme d'optimisme ou de pessimisme que la nature nous alloue suivant nos hérédités, notre santé, l'ambiance où le hasard nous fait naître et continuer de penser, de souffrir. Et ce sont mille causes extérieures qui forment notre vision de l'existence et par suite nos façons de l'accepter ou de lutter. » — « Mais, objectais-je, et les influences sociales ? et notre éducation ? et notre propre formation intellec-

des plus humbles individus », et surtout luttent « contre le pessimisme résultant de l'incompréhension des éléments constitutifs de notre époque, et de l'époque elle-même ». Comprendre son temps et avoir le sens de la complexité de l'évolution, voilà, me semble-t-il, la première leçon de socialisme que nous donnent les Rosny, dans *Marc Fane*.

Daniel Valgraive (1891) pose pour la première fois le principe de *la fatalité du bien* dont j'ai dit plus haut l'immense importance. C'est la pierre d'angle de la doctrine sociale rosnyenne. Daniel, âme supérieure et miséricordieuse, sachant sa mort prochaine, veut faire autour de lui, vite, du bien ; et il transmet sa femme à celui de ses amis qu'il en sait amoureux. Etonnant héroïsme ! Valgraive met son triomphe « dans l'effort d'un *moi* à créer des tendres joies et des sécurités ». Et cela est conforme à sa conception de la vie, à son idéal de justice. « Tout être doit chercher la place due à sa valeur sans se sacrifier aux inférieurs en mérite. » Pour la première fois aussi, les Rosny indiquent combien leur altruisme est anti-chrétien, comme celui de Clémenceau, et, explicitement, ils écrivent dans leur préface : « Notre conception du Bien n'est pas la conception évangélique. Nous combattons les doctrines qui veulent donner l'*humble* comme idéal de vertu. Nous cherchons, avec les énergiques philosophes d'Occident, à rebâtir un idéal puisé dans une plus complexe notion de la vie et de l'évolution... Le Bien ne doit pas

être le pur et simple sacrifice, mais, avant tout, un moyen pour développer plus pleinement les êtres supérieurs. »

Pour la première fois enfin, dans *Valgraive*, les Rosny, trop scientifiques pour nier absolument les phénomènes extravitaux ou pour les admettre d'une façon certaine, penchent pourtant vers le matérialisme. « O vie ! tu dors dans le minéral, sommeilles dans la plante, t'éveilles dans l'animal... oui, tu es une simple fédération de cellules, dissoluble comme un cristal, décomposable comme un acide... » Et, comme récemment je demandais à l'aîné des frères s'il croyait ou non à l'inexistence de tout ce qui ne ressort pas des phénomènes physico-chimiques : — « je suis matérialiste de résignation, me répondit-il, et spiritualiste d'instinct ». Il est vrai que quinze ans de pensée ont passé dans son cerveau depuis *Valgraive*. Mais Rosny n'a pu se défaire du déterminisme ancré en lui par la réflexion et le spectacle de la nature : « C'est la nature, me disait-il encore, qui fait de nous un animal gai ou triste, combatif ou passif. Nous vivons en raison de la somme d'optimisme ou de pessimisme que la nature nous alloue suivant nos hérédités, notre santé, l'ambiance où le hasard nous fait naître et continuer de penser, de souffrir. Et ce sont mille causes extérieures qui forment notre vision de l'existence et par suite nos façons de l'accepter ou de lutter. » — « Mais, objectais-je, et les influences sociales ? et notre éducation ? et notre propre formation intellec-

tuelle et morale? » — « Influences de la nature au second degré, répondit-il imperturbablement. » — Vous supprimez donc le libre-arbitre, la volonté? murmurai-je avec mélancolie. Et lui : « Nous avons, je crois, simplement des *désirs* plus ou moins profonds de faire ceci ou cela, d'agir en telle ou telle direction. Les impulsifs, à qui la nature n'a pas donné de volonté, exécutent de suite ces désirs ou les laissent passer. Les volontaires *prolongent* ces impulsions. » Je n'étais pas convaincu, car je crois invinciblement à la volonté capable de formidables pressions sur la nature même de l'homme. Mais j'admirais ce logicien implacable et doux qui n'accepte rien de ce que sa raison ne saisit pas. « Et je ne conçois pas, m'avoua-t-il, la réalité du librearbitre. »

Quoi qu'il en soit, les Rosny croient à la bonté naturelle et à la beauté de la vie, bases positives d'une justice nécessaire et d'un art certain, ce qui est le principal. Combattant, dès les environs de 1885, le naturalisme étroit de l'époque, alors qu'il parassait littéraire d'hyperboliser les tares, et qu'une honte s'attachait à l'optimisme social, recherchant « le choix d'un élément de beauté en dehors des rêves de l'art pour l'art » et voulant développer leur foi en *l'Impérieuse Bonté*, ils écrivirent, sous ce titre même, en 1894, un très beau livre « tout trempé de la pauvre humanité et tout palpitant du sanglot des êtres », un livre qui complétait, agrandissait l'idée dominante de *Valgraive*, un livre

qu'ils dédièrent « à la Bonne Humanité » et dont ils dirent dans leur préface : « L'esprit qui l'anime rejette la conception de l'humble comme idéal d'altruisme... car l'altruisme est une force où la plus haute intelligence et la volonté la plus opiniâtre trouvent un développement aussi fécond que dans la science et dans l'art. » Ils s'inscrivent en faux, une fois de plus, contre le Renoncement. « Au rebours, il faut faire de la Bonté une source de noble ambition et d'incomparable éducation esthétique et philosophique, nier résolument le sacrifice comme base, affirmer que nul être ne se doit systématiquement abaisser ou effacer, et avec lui, ses précieuses qualités d'énergie, de spontanéité, de complexité... La bonté implique l'autonomie, la fierté, la résistance individuelles. »

Tout au long du livre, Fougeray, commis par le riche Dargelle à parsemer la fortune de celui-ci en œuvres bienfaisantes, développe ces idées parmi des pages d'une profondeur à laquelle *Fane* et *Valgraive* avaient commencé de nous habituer. Et jamais de sentimentalisme auprès de tant de sympathie ! La charité chrétienne n'est que du sentimentalisme, voir de l'égoïsme, puisqu'elle donne *par obéissance à la loi de Dieu*, *par pitié évangélique*, et *dans un espoir plus ou moins avoué de récompense ultra-vitale*. La bonté altruiste, pour les Rosny, n'est pas seulement un sentiment social. Elle est une nécessité humaine, et en cela ils devancent notre temps qui n'en est qu'à l'étape solidariste. « La

bonté est un sauvetage de beautés, écrivent-ils, la plus profonde pénétration de l'être par l'être. La haine et le mal étant défiance, sont des obstacles à la communication et à la sincérité d'où doivent dériver les plus hautes et les plus subtiles compréhensions de l'homme par l'homme ». « La Bonté, souvent tâtonnante, souvent erronée, est d'une utilité complexe pour les races. » Par suite « il faut créer une Bienfaisance aussi complexe que la Misère. » C'est ce qu'essaie Fougeraye dans cet admirable rapport où il examine les applications de la Bonté, qui, « impérieuse désormais, tentera les esprits forts de notre époque, s'imposera aux médiocres, ne sortira pas d'une épouvante hiératique ni d'un nihilisme de vaincus, ne prêchera pas l'anéantissement des bons au profit des méchants, mais sera stoïque pour la joie hautaine du stoïcisme, modeste pour les souples puissances de la modestie, toujours active, créatrice, dominatrice, heureuse. »

Il faudrait étudier plus en détail ce beau manuel de charité humaine. Les professionnels de la bienfaisance y trouveront une psychologie étonnamment perspicace de la pauvreté dont les Rosny ont écrit : « Le monde de la misère, avec ses beaux éléments de liberté, de sauvagerie, ne doit pas servir à de basses répressions ni à de stupides disciplines, ne doit être soulagé que dans le sens de sa liberté, du développement de ses instincts, à la réserve des crimes et des maladies. Nos temps, transition entre les âges de *formation matérielle*

et les âges de *formation intellectuelle*, gardent le paupérisme et le crime ainsi qu'un effroyable et inéluctable arriéré ; mais si déjà la plupart des tortures et des supplices sont transportés dans le mental, l'heure arrivera où les misères et le crime passeront dans l'abstrait. »
Il faudrait insister sur l'*impartialité* qui donne à un tel livre son cachet d'*art*. Car, pour émus que soient les Rosny des angoisses de la pauvreté, ils savent dire les tristesses de l'opulence, de ces riches sans illusions possibles, enveloppés de mensonges, de conventions, ignorant tous les sentiments frais, connaissant seuls, à certains moments, le fond de la détresse humaine, puisque le pauvre peut toujours espérer une amélioration et que le riche touche l'irréparable, la certitude de la souffrance. Aussi bien, le suicide ne florit-il pas beaucoup plus chez les riches ? Ceci dit non en faveur des privilégiés qui, tous comptes faits, ont infiniment plus de *chances* d'éviter la douleur, mais pour marquer la sincérité des auteurs qui, d'ailleurs, nous allons le voir, ne se font pas faute de mépriser les égoïstes jouisseurs dans la suite de leurs romans sociaux.

Renonçant à l'idéal chrétien, et, de ce fait, se trouvant au seuil des Temps Nouveaux où une conception positive (peu à peu née de la synthèse scientifique et philosophique) oblige à considérer l'humanité sous un autre angle, les Rosny devaient naturellement être hantés par la redoutable responsabilité des reconstruc-

tions. Antianarchistes, ils veulent à tout prix l'ordre dans le domaine moral et dans le domaine social : « Nous sommes aux limites où la critique scientifique, le pessimisme et l'ironie ont accompli leur œuvre. L'ancienne morale croule avec la métaphysique et la religion dont elle se réclamait. Elle n'a plus de bases. Elle enferme nécessairement des choses vénérables et des vérités profondes... mais ces vérités, nous les *sentons* seulement ; nous n'en avons aucune *connaissance*. La science ne commence que de s'y diriger... La science morale n'est pas constituée, mais elle *doit* se constituer... Pour nos consciences, pleines des fantômes du Bien et du Mal, tout agitées de l'influence héréditaire des dogmes, de la morale mystique, l'attente est douloureuse. — On ne saurait faire assez diligence pour en sortir ». L'impérieuse bonté est un des éléments de la renaissance sociale, mais — et ils aiment à le répéter — « dans une certaine mesure, tout sacrifice trop brusque, trop violent, à des croyances abstraites, tout acte capable de gâter notre bonheur, d'affaiblir notre énergie, apparaissent nuisibles. On peut dire que, toujours, il sera préférable de se consacrer paisiblement et fermement à ce qu'on croit la justice ». Ces deux affirmations sont dans la préface des *Ames perdues* (1899) roman qui les développe à la clarté de la double monographie de Bessyères et de Roland, qui tous deux se sacrifient aveuglément pour la société, l'un, anarchiste que son attentat conduit à l'échafaud, l'autre que son

abnégation conduit à un acte admirable et fou le ruinant de sa fortune et de son amour.

De son amour, car la fiancée exige qu'il garde son bien, et il refuse, après quels débats intérieurs autrement sublimes que les tergiversations du Cid ! il considère toute fortune non acquise comme criminelle ; il brûle ses vaisseaux ; il se coupe la route des bienfaits qui, sans l'appauvrir, eussent réparé de l'injustice ; et cela au nom d'une justice intégrale, — absurde en la circonstance.

Comme toujours, ignorant volontairement la sensiblerie, c'est de plus haut que les Rosny condamnent l'acte de Bessyères. « Il a toute la férocité des actes primitifs. Il prêche avec une éloquence affreuse le mépris de la vie. Et le mépris de la vie est le grand crime de l'individu envers lui-même et envers les autres. » Et voici la leçon dégagée de cette haute étude des mauvais moyens de progrès : « Toute anarchie substituera l'autorité occulte à la loi promulguée ; ses punitions seront hideuses comme les exécutions populaires... Pas de sacrifice violent ou inutile... Sachons œuvrer sans excès et soyons justes habilement. »

*
* *

Les *Ames perdues* closent, à mon sens, une série de romans fiévreux, où les Rosny cherchaient à voir clair en eux-mêmes, établissant la nécessité de l'examen, la

réalité de l'évolution lente, la chute définitive des vieilles formules. Tout à fait maîtres de leur langue, prêts, dans la vastitude de leur savoir et la mâle finesse de leur art, à se dresser en face de la Société, ou mieux, de la Vie en sa forme de collectivités humaines, à l'aube du XXe siècle ils vont donner un livre génial jusqu'au titre, un roman social type : *la Charpente.* C'est une œuvre admirable. *Sous le Fardeau* ne m'a pas ému davantage. Il y a là une synthèse magistrale, un effort de pensée qui classe les auteurs au tout premier rang dans notre littérature.

Bourgeoisie, Aristocratie, Peuple, telle est la charpente de la société. Le héros, (Duhamel qui ressemble étrangement à J.-H. Rosny), analyse avec une netteté, un sens inouï des nuances, une douceur jamais abusée, en puissant et profond sociologue, ce triple support de la nation. Il examine les lois du globe, l'évolution « ayant un sens écrit dans la croûte terrestre », et ce que ce sont devenues ces lois dans la partie humaine de cette évolution gigantesque. Il vit, « ces heures sacrées de l'Univers, ces heures de la grande histoire où la signification des choses s'élargit ». Il distingue le courant « qui porte les éléments sociaux de la périphérie au centre, les couches populaires vers l'aristocratie où, tant qu'on n'aura pas établi de nouvelles hiérarchies, la vertu se confondra socialement avec l'argent ». Rien d'ingénieux et de vrai comme cette comparaison de la plèbe à la peau exposée aux intempéries

et aux usures, mais source des transformations, et dont la souffrance est le sacrifice à une construction supérieure dont elle fait partie. Rien de hautement scientifique comme de ne plus disjoindre la vie des hommes de la vie de la planète. Toute une nouvelle conception de la science sociale jaillit de ces correspondances des groupes humains avec la nature des sols où ils se développent. Nous l'avons dit, la sociologie s'instaure, désormais, non plus sur des raisonnements abstraits d'économistes, mais sur la base plus solide d'une synthèse philosophique des sciences physiques et naturelles.

Mais si la parole est aux savants, il ne faut plus qu'il y ait divorce entre les actes et les conceptions des chercheurs. La science n'est pas par elle-même et pour elle-même : c'est une sociologie. La méthode d'expérimentation, progrès sur la métaphysique et *a fortiori* sur les mythologies, n'est qu'une étape elle-même, Il faut désormais lier nos connaissances avec ce qui au fond seul nous intéresse : notre vie humaine, notre vie sociale. Et ainsi la morale incorporée dans cette synthèse deviendra, nécessairement, uniquement sociale.

Prenant à part les trois termes de la société, qu'en pensent les Rosny ?

Pour eux, l'aristocratie est une structure en décadence, dont la religion n'est qu'un code de politesse, un abri contre l'incertitude morale et la montée populaire « car l'Eglise n'est pas seulement pour le riche la

sanction de sa propriété, mais aussi la facilité d'être heureux sans remords ; elle consacre en général toutes les servitudes mais ne les impose pas ; elle subit les transformations sociales avec assez de souplesse pour répondre aux besoins du temps... Elle n'est qu'une régulatrice, non une créatrice de mœurs. » L'aristocratie ne cherche pas à progresser mais à se maintenir. D'où son anéantissement certain, car il lui faudrait un trop vaste effort pour se régénérer. En cette caste finissante, les individualités sont rares, et de hasard. On n'y vit plus que par l'artificiel. C'est un élément condamné.

La bourgeoisie, couche moyenne, recouverte par l'élément populaire, perfectionnée par l'abstraction, est la véritable partie gouvernante, directrice de la nation. C'est d'elle que naissent en majorité les penseurs, les artistes, les politiciens, l'élite en un mot. C'est en elle que résident les possibilités immédiates de progrès. J'ajoute : c'est donc sur elle surtout qu'il faut agir. C'est elle qu'il faut détourner de ce qu'on appelle « le bourgeoisime » qui contient encore tout ce que le peuple a de brutalités, de mesquineries, de préjugés, de goût pour le médiocre, le laid, le simple, et déjà tout ce que l'aristocratie a de vain, d'égoïste, d'étroit. C'est elle qu'il faut surtout éduquer. Car c'est en elle qu'est l'espoir...

Hélas ! le comprennent-ils toujours, ces politiciens qui la traitent en ennemie dans ce qu'elle a pu acquérir

de délicat, cependant qu'ils flattent le peuple en ce qui lui reste de grossier ?

Le peuple, lui, couche externe, c'est l'avenir. « Les plèbes représentent les parties les plus directement sujettes à la transformation... celles qui travaillent le plus... Or travailler, c'est s'adapter aux conditions du milieu... Le progrès a tendance à se faire par l'extérieur, c'est-à-dire par les ouvriers. » Donc, pas d'indifférence, de mépris pour le peuple, car c'est une marque de dégradation et d'imbécillité. Le peuple progresse, lentement, mais sûrement. La complexité étant le mode de croissance des énergies, gagne sans cesse sur le temps. Rien n'empêche de croire que nous irons plus vite dans l'avenir. Pour l'instant : patience et bonté *utile*. Mais souffrons en lui et avec lui pour combattre efficacement les lâchetés sociales. Développons l'altruisme sous toutes ses formes afin que ne soit annihilée aucune énergie, afin de faciliter toujours le passage de l'inférieur au supérieur.

Enfin, et les dernières pages du livre sont toutes vibrantes d'une haute émotion, tous, acceptons la souffrance et l'accident, parce qu'ils sont la vie, et combattons-les en même temps parce que la lutte *élève* ; Ayons confiance dans le grand livre de la terre qui prouve l'évolution. « L'espoir humain ne sera pas moins beau quand la conception d'une structure immortelle, progressive, harmonisant des difficultés ou des souffrances de plus en plus complexes, sera bien établie

entre nous... La grande affaire, c'est de trouver les nouveaux modes où nous pourrons percevoir l'Univers quand nous serons arrivés à la conscience collective, quand nous aurons trouvé les lois suivant lesquelles les êtres se contrastent et s'équilibrent dans le vaste monde. »

Le dernier, le plus puissant, le plus beau des romans sociaux des Rosny s'appelle *Sous le Fardeau* (1906). La composition même en est en quelque sorte étonnamment sociale et rappelle celle des *Ames perdues*. Bien qu'il y ait un personnage central : le docteur Saint-Clair, l'action est divisée en *tranches*, et tous les groupes, amis ou clients du héros, sont alternativement étudiés, en plusieurs fois, et conduits au bout de leur destin. Un trait commun à tous ces types sociaux, c'est-à-dire de majorité : *le fardeau*, non de la vie, mais des obligations sociales qui pèse sur leurs épaules, fardeau extérieur des nécessités, de la lutte pour l'existence, fardeau intérieur des hérédités, des souffrances morales, fardeau si lourd, fardeau tragique !

Et encore, si ce faix, parfois écrasant, n'était sur nous que pour notre propre compte ! Mais nous sommes liés à d'autres, nous portons souvent par surcroît le fardeau d'une ou plusieurs personnes : ceux qui nous exploitent, ceux qui nous implorent, ceux qui dépendent de nous : parents, amis, malheureux, rencontres de hasard. Et il faut vivre, vivre malgré ces croix, malgré la peine, malgré l'inassouvissement, mal-

gré la misère possible, malgré le désespoir aux aguets. Et vivre pourquoi ? A peine le sait-on. La philosophie des causes finales est désuète, le ciel éteint, la religion morte. Des foules de raisons contradictoires et un croissant individualisme ont émoussé en nous le besoin du sacrifice. Il faut vivre, dans la seule joie d'accomplir sa tâche et son devoir. Il faut être mieux et plus qu'un chrétien. Il faut rester un homme.

Quelle belle leçon de dignité jetée parmi tant d'apparentes raisons de défaillir ! A quoi sert en effet de se plaindre de la nature ? Elle est ce qu'elle est. A nous de la dominer à force de vaillance, de l'utiliser à force d'adresse, de l'aimer à force de philosophie. Que les forts engendrent un supplément de valeur dont profiteront les faibles : c'est le sens profond de la solidarité humaine. Haïssons la douleur tout en sachant la supporter, car la subir avec résignation, c'est rester passif ; et nous ne valons que par l'action, que par l'affirmation de notre énergie. Si nous ne savons pas au juste ce que sont *le progrès*, *le devoir*, *l'idéal*, *l'harmonie universelle* (oh ! sur ces mystères, quelles pages profondes jusqu'à en être poignantes). si la sociologie naît à peine, et si le socialisme nous déconcerte par ses simplicités brutales (on sait que les Rosny équivalent *le mieux* et le *plus complexe*), si tant d'énigmes nous demeurent obscures, si le misérable *roi de la création* n'a vaincu la terre que pour devenir l'esclave de son intelligence, c'est-à-dire de sa clairvoyance, du moins « le plus noir pessimisme

est immensément dominé par la séduction du monde (1) », du moins, « l'être social étendant partout les tentacules de sa solidarité, goûte des joies qui dépassent de loin l'étendue et la durée de sa personne chétive », du moins, « l'optimisme triomphe comme un fait organique et social », du moins, il reste à l'homme l'amour, l'amour qui rayonne en bonté sur tous, et en volupté sur l'être élu, l'amour qui, lorsqu'on a su choisir, fait oublier l'angoisse du destin dans la splendeur des chairs frissonnantes et génératrices, des intelligences mêlées, de l'harmonie atteinte...

Je n'ai pas raconté *Sous le Fardeau*. A quoi bon. Il faut le lire. Mais on en doit aimer l'intrigue simple et curieuse, la variété des types, l'extraordinaire ampleur des discussions, l'éclat de style jaillissant en éclairs de génie, en touches artistes, en portraits burinés comme des médailles, l'observation exacte, les traits sûrs fixant un geste, un émoi, le lyrisme jamais déclamatoire, qui vient d'une pensée profonde et non d'un enthousiasme de passage, la hardiesse et la grandeur en quelque sorte écrasante qui ont enfin forcé le succès. Pour la première fois, une œuvre de cette largeur d'esprit, fatalement sévère malgré qu'elle soit vivante, tant elle est débordante d'argumentation diverse,

(1) Ah ! mauvais Univers, comme tu parles doucement à tes condamnés ! (*Les Ames perdues*). — La réalité du monde est démesurément plus grandiose que le plus haut idéal (*L'Impérieuse bonté*).

atteignait un public considérable et jetait à poignées la réflexion et le rêve. Les Rosny ont désormais conquis la place à laquelle ils ont droit. Mais encore trop de lecteurs les ignorent ou les connaissent mal. Toutefois, la génération qui suivit la leur — ils lui doivent et d'ailleurs lui rendent cette justice — les a mieux compris, et mis à leur rang. Puissent ces pages aider à leur valoir enfin l'attention de toute l'élite française, et spécialement celle des écrivains et doctrinaires sociaux. Elle y apprendra la complexité grandiose du problème humain et les assises de l'esprit nouveau. Elle y apprendra surtout à *penser* et à *aimer*.

*
* *

Pour conclure, nous dirons que le problème social avec les Rosny atteint toute son ampleur, et, débarrassé d'un sentimentalisme qui le déplace ou le rabaisse, s'offre à nous avec des données scientifiques et dans sa complexité véritable. La bonté n'est plus laissée au caprice des forts, mais enclose dans les raisons mêmes du progrès matériel, ce qui la rend plus indispensable ; et rien de plus naturel que cette disposition à ennoblir la vie positive chez ceux qui ne détachent l'homme ni de l'échelle zoologique, ni de l'écorce même de la terre.

Ainsi, par ces penseurs, glorieuse réponse à ceux qui prétendent trop idéologiques les doctrines avancées,

désencombrées des métaphysiques religieuses — est magnifiée superbement l'Evolutionnisme, et dans un sens très noble, et dans un sens très français.

— Mais cette évolution, demandai-je à l'un des Rosny, est-ce un devoir de la hâter ?

— Je ne sais, me répondit-il. A coup sûr il faut y travailler ; mais non moins sûrement il y a danger à la précipiter. La thèse collectiviste a certes du bon, mais il serait dangereux qu'elle accaparât tout l'être humain. L'Etat doit se contenter de gérer tout ce qui est bien défini, mécanique en quelque sorte ; et le Collectivisme n'a d'intérêt que pour tout ce qui échappe à l'intelligence L'individualisme doit garder la direction de tout ce qui ressort d'une pensée réfléchie.

On le voit, les Rosny sont des socialistes individualistes. Les deux mots ne sont pas contradictoires, et il faudra bien les accorder. Clémenceau fut toujours de cet avis ; son œuvre et sa vie le clament. Et je crois que cette haute fusion des intérêts généraux et particuliers, des bonheurs d'ensemble et des joies légitimes de chacun, du droit de la masse à son maximum de la liberté, à la jouissance intégrale de son labeur, et du droit de la cellule sociale à son complet épanouissement, sera la forme qui enfin dominera le sectarisme des partis.

Clémenceau, Rosny... quel heureux hasard m'a conduit à les rapprocher ainsi : le rêve scientifique et l'action résolue coopérant à la même œuvre saine et fé-

conde (1) ! Même compréhension admirable de l'évolution humaine constatée avec mélancolie parfois, jamais avec découragement. Même sens de l'altruisme ennoblissant « la mêlée sociale » d'une bonté intelligente qui ne se sacrifie pas. Même incitation à l'effort, au perfectionnement de l'individu en vue du progrès spécifique. Tous deux nous supplient avec éloquence de n'être point des loques au vent, de placer le bonheur non dans *subsister*, mais dans *grandir*, de savoir subir la souffrance mais de la pourchasser sans trêve ainsi que nos frères des cavernes poursuivaient les grands fauves. Professeurs d'énergie autrement dignes de leur nom que les moralistes qui n'ont su nous proposer que la résignation devant les lâchetés sociales et les coups de la divinité, ils nous demandent, eux, de combiner notre bonne volonté à la lutte contre les erreurs, les mauvais atavismes, l'ombre enfin, sans cesse diminuante, de l'humanité primitive — afin de constituer une humanité plus consciente, plus juste, plus libre. Qui donc soutiendra qu'un pareil enseignement n'est pas supérieur aux routines, aux faux héroïsmes des religions, aux dogmes oppressifs, — et, je ne crains pas de l'ajouter, aux leçons haineuses du journalisme et aux violences de la politique de parti ?

Les Rosny ont enfin une supériorité dernière sur presque tous les autres romanciers sociaux d'hier et

(1) Voir l'étude sur J.-H. Rosny, par M. Georges Casella, où ce rapprochement est également fait.

d'aujourd'hui. Non seulement ils ont une vision plus aiguë de l'évolution, une intuition géniale de la nature humaine, une science vaste à laquelle n'échappe aucune trouvaille importante moderne ; mais ils fondent tout cela au creuset de l'art, d'un art littéraire qui va se perfectionnant, se revisant, vivifié par une infatigable, une incomparable sincérité. Ils présentent ce phénomène extraordinaire d'hommes toujours en avance sur leur temps. Ils étonnent leurs jeunes admirateurs par leur perpétuelle jeunesse. Ils ont plus que personne le sens de la marche en avant, car ils restent constamment en avant, lorsque tant d'autres, une fois trouvée ce qu'ils croient la bonne formule, s'y attachent et s'immobilisent.

Les Rosny font un peu mentir la Fable. Dans la course au flambeau, vieux et touchant symbole, les coureurs se passaient l'un à l'autre la lumière vacillante. Les Rosny, eux, la gardent à la main et précèdent sans cesse les nouvelles générations qui montent et se hâtent...

CONCLUSIONS

Je l'ai dit : ces notes ne peuvent imposer des conclusions sur la littérature sociale ; mais elles suggèrent quelques réflexions.

Elles prouvent avant tout l'existence d'un mode littéraire assez nouveau, qui peut-être s'amplifiera par la nécessité croissante où nous sommes d'englober l'art dans nos préoccupations démocratiques, et qui peut-être sera dénaturé, absorbé, par la froide domination des intérêts purement économiques, mais dont en tout cas nous devons tenir compte à l'heure actuelle. Nous, je veux dire la Critique. C'est son rôle de chercher, de comprendre, d'exposer les grands mouvements de la pensée, les fortes directions, les tendances du temps. Hélas ! la pauvre a les ailes cassées aujourd'hui ; elle se traîne péniblement aux sillons des banalités, des comptes-rendus au jour le jour, de la camaraderie, du mercantilisme et de l'invective. Quand donc se haussera-t-elle à nouveau, devenant elle-même *un art*, aux horizons d'ensemble, aux idées générales et fécondes ? En vérité il y aurait à créer, pour la littérature sociale,

une critique sociale. Qui donc — M. Léon Blum ou M. Jules Bois, M. Ernest-Charles ou M. Brisson, M. Jules Lemaître revenant aux Lettres ou M. Emile Faguet revenant au temps où il écrivait son clair et profond : *Drame ancien*, *Drame moderne*, M. Jules Sageret ou M. de Lacaze-Duthiers, M. Georges Renard ou quelque lettré versé dans le mouvement socialiste — qui donc, reprenant la grande tradition des Taine, des Saint-Beuve, des Brunetière, tiendra ce flambeau d'une critique nouvelle, consciencieuse, ample, dégageant de l'époque tout ce qu'elle contient de réalisations magnifiques et de germes prometteurs ?

Le classement de ces notes est une indication. Victor Hugo résume les grands rêves fraternels de 48 et s'indigne surtout des perpétuelles blessures faites par les autocraties à la liberté. Du romantisme, mais pas encore de précisions. C'est le temps des Fourier, des Cabet, des Saint-Simon, des Proudhon, des généreux humanitaires, des respectables utopistes. Le génie d'Hugo ne résout rien, mais il indique, il impulse vers la justice et vers la pitié. Les lois viendront plus tard. C'est l'histoire éternelle du progrès : agiter, orienter l'opinion, puis préciser les formules, réclamer, — et conquérir. Emile Zola continue Victor Hugo. Il a déjà *l'intention scientifique*, la volonté du criticisme, le désir de voir plus clair. Mais il se contente de la peinture magistrale des souffrances populaires et n'en solutionne les problèmes qu'en larges visions d'avenir. Paul Bour-

get, lui, se targue de positivisme et ne considère pourtant la question sociale que sous un angle aristocratique, faussant ainsi les équations. Avec les Rosny, plus de souplesse, le sens de la complexité, la recherche pour l'ordre humain de bases rationnelles, entrent en jeu. On délaisse la déclamation — même en littérature — pour le sentiment vrai. On s'inquiète de réaliser l'harmonie dans l'homme et entre les hommes, en s'attachant fortement aux réalités. En ce sens on peut dire que le Réalisme se perpétue — en s'épanouissant.

La littérature sociale épouse cet état d'esprit de l'élite raisonnante et agissante. Clairvoyante, avec Clémenceau et les Rosny, ses anciennes pitiés se résolvent en bonté forte : elle éduque ; elle prépare l'état de choses de demain ; rétrograde, sous la plume des Bourget, des Maurras, des Bordeaux de l'Opposition, elle reste quand même utile à la façon des opinions hérésiarques forçant le Catholicisme à se préciser de concile en concile ; trop prompte à vouloir des demains de complète indépendance, elle est à notre moyenne de conceptions ce que fut l'enthousiasme des doctrinaires du milieu du XIX[e] siècle au bourgeoisisme d'alors. Se transformera-t-elle? Se renouvellera-t-elle? Se partagera-t-elle en écoles, en courants? Sans doute. Déjà elle s'est étendue de la France aux colonies. Jean Ajalbert a écrit sur l'Extrême-Orient ce chef-d'œuvre imprégné de l'âme primitive : *Sao-Van-Di* (Ajalbert est un social par ses vers, ses

œuvres décentralisatrices sur l'Auvergne, ses romans, la pièce qu'il a tirée de *La Fille Elisa* des Goncourt etc...) ; Claude Farrère a dépeint la dépravation coloniale des « *Civilisés* » ; Marius et Ary Leblond, avec beaucoup d'art ont dit les mœurs de l'île Bourbon (*le Zézère*) et composé un beau recueil de nouvelles équatoriales : *les Sortilèges*. Evidemment pour ces écrivains, la question sociale ne se pose pas qu'en France, et ils apportent leur contribution à une *littérature exotique* qui se développera sans doute à mesure que la race blanche conquerra le monde. Déjà *l'Unanimisme* fut lancé par un jeune et ardent poète : Jules Romains qui le vivifia tout de suite en une œuvrette originale : *le Bourg régénéré*. Mais il ne faut pas oublier que bien d'autres avant lui ont chanté l'âme des foules et des villes ; en outre, il semble difficile de bâtir beaucoup de romans d'où seraient exclues les individualités au profit des masses ; ce serait aggraver l'erreur de Zola. Néanmoins la tentative est curieuse ; elle répond à une nouvelle étape : allons-nous avoir une *littérature du Collectivisme* ? Pourquoi pas ? A chaque doctrine sociale peut correspondre une branche de la littérature sociale, comme les négations, l'anarchisme, l'individualisme antisocial ont donné des livres curieux (par exemple : le *Crime d'Obéir*, d'Han Ryner). Et les romans psychologiques ne pourront-ils se « socialiser » eux-mêmes en passant de l'analyse à la synthèse ? Edouard Estaunié (purement social dans *le Ferment*) ou Marcelle Tynaire s'exerçant,

l'un dans *l'Empreinte*, l'autre dans la *Maison du Péché*, à scruter la permanence des influences religieuses, ceux qui se penchent sur des consciences de prêtres ou de soldats, sur des mentalités d'ouvriers, de médecins, d'artistes, etc... ceux qui font de la littérature féministe en vue de justes revendications, plus que pour le plaisir d'une simple analyse sentimentale (rappelons ici la grande influence exercée par *l'Eve nouvelle* du grand penseur et de l'étonnant visionnaire qu'est Jules Bois) bref, ceux qui se spécialisent dans l'étude de certains états d'âme ou de certaines catégories de citoyens, outre la dissection des sujets, sont en droit de s'élever jusqu'à l'examen des rapports qui unissent leurs héros à la société (1). Par là, ils deviendront sociaux. Et nous aurons ainsi, de plus en plus, des livres élaborés au contact de la vie, et insinuant peu à peu la vérité de demain dans les mentalités d'aujourd'hui.

Voilà pourquoi la littérature sociale est utile. Voilà pourquoi il faut l'aimer, la répandre, l'étudier en livres spéciaux, non aux dépens des œuvres d'art pur, mais concurremment à ces œuvres, car elles sont, autant qu'elles, légitimes, dignes de toute la considération des

(1) A la littérature sociale peuvent se rattacher aussi les romans d'utopie, comme : *L'an 2200*, par Bellamy, les *Nouvelles de Nulle part*, par William Morris, plusieurs livres de Wells. Mais ce sont là des étrangers. Il faut qu'en France, de vrais artistes succèdent à Jules Verne. M. Marcel Roland, si je ne me trompe, s'y prépare...

lettrés. Mais elle sera utile dans la proportion seulement où la masse l'absorbera, comme elle est légitime à la condition seulement de rester artiste. Et je crois bien que les deux conditions s'accordent : pour rester artiste et pour être absorbée — je résume ici tout mon modeste travail – la littérature sociale doit toujours se souvenir qu'elle est *littérature ;* elle doit créer des types en qui, pour les laisser *vivants*, elle *incarne* des idées, au lieu d'en faire les simples porte-paroles de théories plus ou moins fugaces, charpenter les œuvres avec des principes et des sentiments défiant l'ondoyante opinion du siècle, se méfier de l'esprit d'apostolat, de l'attirance politique, de la fascination doctrinale, chercher tout comme avant à captiver le lecteur par l'intérêt de l'intrigue, par la valeur du style, par une parfaite composition. Ainsi, d'une lecture relativement facile et toujours agréable, elle s'affirmera : *artiste par ses qualités* et *sociale par son intention*.

TABLES DES MATIÈRES

Vannes. — Imp. Lafolye frères, 2, place des Lices.

Bibliothèque Générale d'Édition

Vient de Paraître : COLLECTION TOURNIER

AMOURS *(Roman)*

par POINSOT et NORMANDY

Un fort volume in-16 colombier, couverture en couleurs de G. de Ribaucourt. Prix : 3 fr. 50

L'ÉPUISEUSE *(Roman)*

par GASTON TOURNIER

Un volume in-16 colombier, couverture en couleurs de Sezneran. Prix : 3 fr. 50

L'HEURE QUI PASSE..

Masques de Paris, Visages de Partout

par GEORGES NO[illegible]

Préface de Clov[illegible] illustr[illegible]

Un volume in-16 colombier [illegible] 3 fr. [illegible]
G. de Ribaucourt

Sous Presse :

LES AMOURS DE [illegible] *(R[illegible]*

[illegible] JEAN D[illegible]

Un vo[illegible] in-16 colom[illegible]
pa[illegible] ibel[illegible]

LE [illegible]QU'[illegible]

[illegible] MARI[illegible]

Un volu[illegible]
de S[illegible]